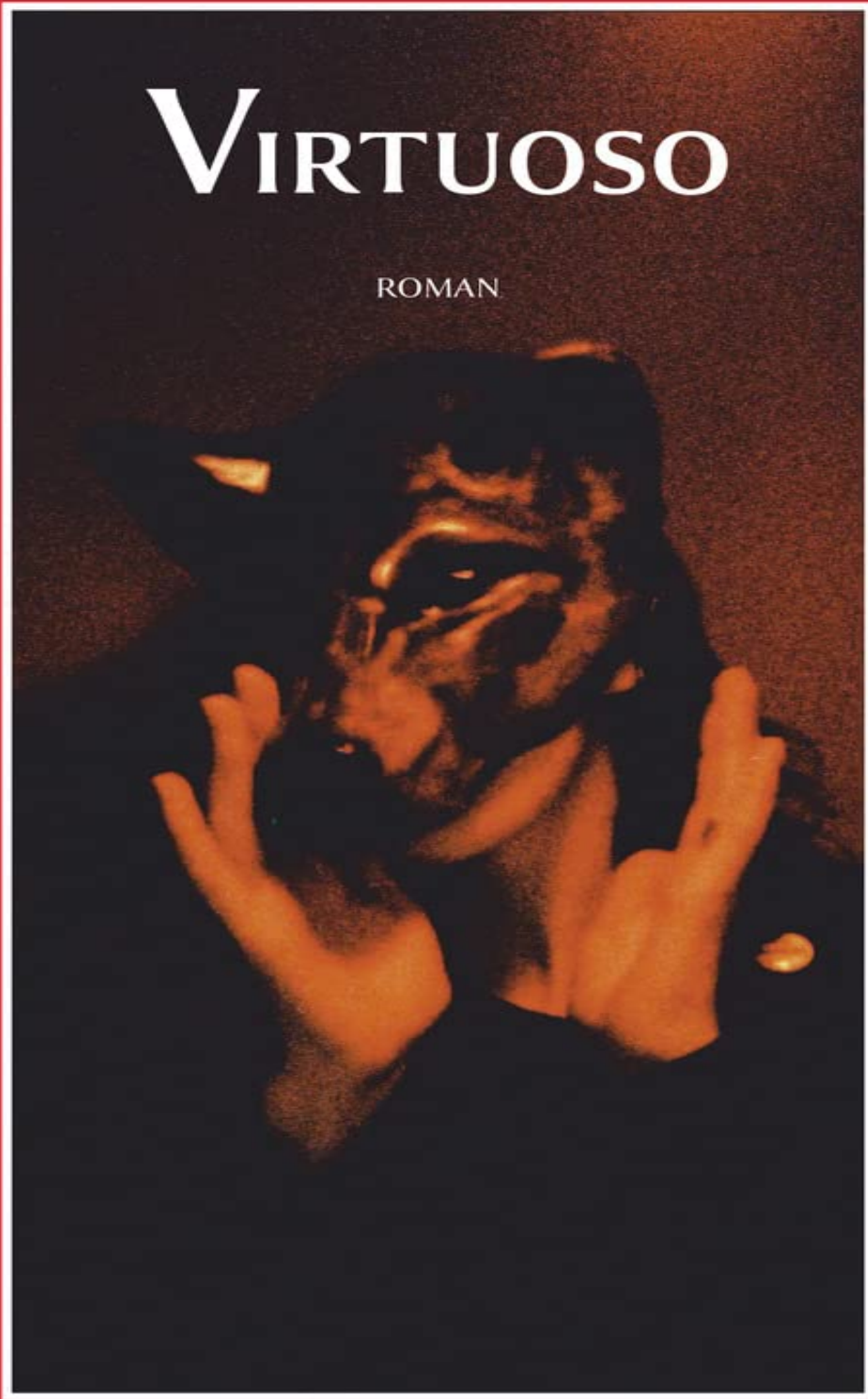


YELENA MOSKOVICH

VIRTUOSO

ROMAN



Viviane Hamy
Éditions

YELENA MOSKOVICH

VIRTUOSO

*Traduit de l'anglais
par Hélène Borraz*

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

Yelena Moskvich

Virtuoso

Traduit de l'anglais
par Hélène Borraz

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

*Ouvrage traduit et publié avec le concours
du Centre national du livre*

© Éditions Viviane Hamy, avril 2022,
pour la traduction française.
Copyright © 2018, Yelena Moskvich.
D'après une conception graphique de Pierre Dusser
Photo de couverture : © Flore-Aël Surun/Tendance Floue

ISBN Numérique : 9791097417499
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9791097417482

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

OceanofPDF.com

Le livre

Jana brûlait de dire son nom, Zorka, vous connaissiez Zorka, c'est bien ça ? Mais dire son nom maintenant, à voix haute, après tant d'années d'efforts pour le taire, aurait été aussi bizarre que le prétendu cauchemar de cet homme. Qui plus est, Jana n'avait aucune patience pour les énigmes venant d'un homme. Il y avait toujours une condition au suspense, et l'anticipation était aussi finement nauséabonde qu'un filet de salive que l'on fait lentement dégouliner de la bouche, et la révélation ne révélait généralement rien de plus que le privilège réservé aux hommes de retenir des informations. Même s'il connaissait effectivement Zorka, cela ne la concernait plus. Que ce soient cette information, l'existence de Zorka ou les jetons de jeu que l'homme entrechoquait dans la paume de sa formulation, rien de tout cela ne la concernait. Pensait-il faire d'elle une petite fille en mentionnant la Malá Narcis ? Elle aurait voulu lui dire que jamais de sa vie elle n'avait été une petite fille, et qu'elle ne comptait pas le devenir aujourd'hui.

Du même auteur

Les Natasha

OceanofPDF.com

Virtuoso

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Quand je rêve c'est de toi
Mon amour, mon ami
Quand je chante c'est pour toi
Mon amour, mon ami

Marie Laforêt, « Mon amour, mon ami »

... et les grandes étoiles
Au-dessus de la tête en feu et les mains
Qui se tendent vers Celui
Qui n'est pas – qui ne sera jamais,
Qui ne peut être – et celui qui le doit...

Marina Tsvetaïeva,
« Les nuits sans celui qu'on aime... »

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Soliloque

À plat ventre sur les draps, le corps. Seule une main pend sur le côté du lit, repose sur les poils de la moquette rose de la chambre d'hôtel, doigts écartés, ongles vernis, cuticules à vif, alliance en or blanc comme un clignement d'œil inabouti.

Le reste est chair vide, seins étouffés dans les draps, oreillers comprimés contre la tête de lit. Ses épaules contorsionnées, une grimace, l'arrière du genou, un souffle coupé, peau qui déjà s'assombrit.

Cette femme est seule.

*

Dans la suite, son épouse a posé le sac de citrons sur la table basse. Elle se dirige vers la porte close de la chambre. Sur la poignée, la main tourne. Un ressort en métal se détend et la porte glisse sur les poils arasés de la moquette.

*

Quand l'épouse voit le corps – à quel point il est seul –, elle se jette dessus.

*

Dehors, le son tourbillonnant de l'ambulance. Sans cesse plus proche de l'hôtel. Dans la chambre, sur la table de nuit, le combiné pendu au bout de son cordon de boucles serrées pulse des bips d'hystérie. L'épouse fourrage le corps pour un souffle, bouche pleine de cheveux, elle le tire. Elle traîne le corps jusqu'au sol, bruit sourd. Millions de poils roses. Mains en coquillage sur le sternum. Le combiné égrène ses bips, elle frappe le thorax, des pas de

caoutchouc approchent. Le groom de l'hôtel, jeune, mince, avance puis recule, il avance, recule, il veut voir, ne veut plus. Derrière lui, des pas plus lourds, le directeur à présent, il lance « *Volte agora para baixo* » au gamin, retourne en bas maintenant. Le gamin s'éloigne d'une foulée maladroite, un homme et une femme en uniforme médical vert sapin l'effleurent en le croisant. « Maintenant ! » répète le directeur. Le gamin s'éloigne, regarde en arrière. L'épouse hurle : « *Por favor !* Elle va mourir ! »

On sort le défibrillateur. L'homme à l'uniforme arbore un écusson sur la poche poitrine, un emblème médical orné d'un mince serpent rouge. La femme en uniforme, identique écusson, tente d'écarter l'épouse qui frappe le corps, elle l'empoigne, la pousse de côté, la tire et la pousse. « Je ne parle pas portugais ! On est ici en vacances ! » La femme en uniforme pose sa main sur son épaule, établit le contact visuel. L'épouse crie des mots français comme on mâche, la femme en uniforme la retient, opine. L'épouse fouette en arrière ses cheveux blonds pour voir bouche bée le corps. Sa langue s'agite de mots, elle se dit *je veux juste la toucher*, comme si toucher le corps pouvait suffire. La femme en uniforme la traîne dans la pièce d'à côté. « *I understand*, répète-t-elle dans un anglais nasillard, *I understand*, madame... »

« Dégagez », prononce en portugais l'homme en uniforme qui envoie dans le corps une décharge. La poitrine se cambre, l'épouse bondit vers la femme en uniforme qui retient l'épouse dans ce qui ressemble à une embrassade, le corps retombe sur la moquette. Les larmes de l'épouse fourchent comme des cheveux. « Dégagez », prononce l'homme à nouveau, la femme en uniforme serre les bras de l'épouse. Étranglée par son propre souffle coupé, l'épouse regarde. Le courant traverse la chair, se propulse vers le cœur, soulève le corps, poitrine cintrée, côtes qui éclatent sous la peau, un instant l'épouse pense que cette fois elle se relève. Mais le corps se sangle et s'effondre, bruit sourd, sur les millions de poils roses. Les omoplates frappent le sol et s'écartent, la tête grimace puis se fige. Bouche inerte. De ses lèvres entrouvertes, détendues, une écume bleue, visqueuse, s'épanche.

*

Plus tard, le soleil s'est couché. L'épouse remplit un formulaire, regard vide, poignet raide, nez qui coule. Nom, âge et numéro de Sécurité sociale

du corps. Son propre nom, elle l'écrit par saccades, obligée de lever plusieurs fois les yeux de la feuille. Lorsque son stylo achève la dernière lettre, elle prend la feuille dans la main et fixe son nom complet : *Aimée de Saint-Pé*.

C'est alors qu'elle sent une autre présence dans la pièce. Quelque chose comme une couleur là où il n'y avait aucune couleur. Elle regarde autour d'elle : la médecin, une brune habillée de blanc amidonné, est assise dans un fauteuil ; derrière elle, les vitres gris clair des fenêtres ; au sol, un carrelage tacheté de couleur pâle. Et pourtant, il y a une masse en plus dans la pièce, un mouvement qui s'achève.

L'infirmière pose sa main sur l'épaule d'Aimée. « Tout va bien, madame ? Voulez-vous un autre verre d'eau peut-être ? » Aimée lève le regard vers l'infirmière. Lèvres aux stries grasses, peau plus foncée depuis le crépuscule, les yeux – le regard d'Aimée glisse au-delà de l'infirmière, derrière sa tête, vers le mur du bureau. Il y a quelque chose là.

L'infirmière patiente. « Voulez-vous... ? » va-t-elle pour répéter avant d'abandonner. C'est derrière elle, oui. Le poids, le mouvement, la couleur.

La médecin lève le regard un instant puis retourne à ses papiers. L'infirmière, à nouveau, s'adresse à Aimée. Mais c'est – c'est en train de se déloger de l'air, de tâtonner pour trouver son chemin, d'avancer vers elle comme de la chair.

Un clic pince du métal et la chaise d'Aimée se remplit d'une chaleur humide : la médecin a agrafé les formulaires, de l'urine goutte sur le sol.

Un peu plus vers la gauche, mon amour

Dans l'humidité ambiante, août expirait et l'océan frappait les côtes, chassant la fièvre. À Paris, le trafic refluaît avec ses passagers de retour de vacances, dans une moiteur qui pesait sur les toits des voitures, la poitrine des piétons et les fenêtres en rez-de-chaussée.

*

Je connaissais votre amie, la Malá Narcis. Ainsi commençait le mail de M. Doubek.

*

Les aisselles de Jana étaient à nouveau mouillées, malgré le déodorant qu'elle s'était réappliqué dans les toilettes de la gare. Elle était tout juste de retour à Paris après des congés en solitaire dans le Sud.

Elle avait eu l'idée d'aller à Marseille après avoir traduit une brochure consacrée à l'import-export de pétrole, qui indiquait que cette ville, en raison d'un large accès aux voies navigables françaises jusqu'au Rhône via le canal de la ville, était le principal centre de raffinage de France. Elle avait étudié les prix des billets de train et les avait trouvés raisonnables.

À Marseille, elle avait pris le ferry pour l'île d'If et visité le donjon du *Comte de Monte-Cristo* de Dumas ; mangé de l'espadon avec de la ratatouille et du riz au safran ; regardé la façade de l'Opéra et constaté qu'il n'y avait rien de programmé ; reniflé les différents savons locaux ; fixé les poissons échoués sur la bâche bleue recouverte de glace pilée, au marché aux poissons, sur le quai des Belges, à l'extrémité du port ; puis elle s'était rendue à la plage, s'était assise à l'ombre, et avait tenté d'imaginer comment Antonin Artaud avait pu grandir ici. Elle se le figurait le regard lointain, arpentant sa ville natale, consumé par une rage philosophique.

Alors qu'elle observait la tache mouvante de sa silhouette sur le sable, elle s'était rendu compte que ce n'était pas du tout lui qu'elle se représentait, mais une fille qu'elle avait connue autrefois à Prague, et que tout le monde appelait la Malá Narcis, la Petite Narcisse.

Ce soir-là, Jana avait déambulé vers le centre-ville et les bars dits lesbiens qu'elle avait repérés et, entrant dans l'un d'eux, elle avait siroté un gin tonic au bar avant de regagner son hôtel. Cinq nuits au lieu de sept de tout ça suffisaient amplement, alors elle avait modifié son billet à la gare.

De retour à Paris, dans sa chambre de bonne située dans l'impasse qui part de la place Monge, au-dessus du magasin qui ne vend que des boîtes à outils aux assortiments variés, elle brancha son téléphone, ouvrit son ordinateur portable et découvrit l'étrange courriel d'un certain « M. Roman Doubek ». Il lui expliquait qu'il avait souhaité réserver ses services auprès de son agence à l'occasion de sa venue prochaine à Paris pour Santé Expo, où il représentait Linet, le célèbre fabricant tchèque de lits d'hôpitaux, mais que son agence lui avait répondu qu'elle n'était pas disponible aux dates demandées.

En son absence, se dit Jana, ils avaient sûrement engagé leur autre interprète tchèque, la jeune Alicia aux yeux ronds, qui, d'étrangère discrète, reconnaissante et à la marque de la culotte visible sous ses pantalons, s'était récemment métamorphosée en une jeune femme sûre d'elle, au regard félin, amatrice de strings – transformation due non seulement au fait qu'elle avait un nouveau petit ami français et que les choses se passaient bien avec lui, mais aussi au lointain souvenir qu'était devenue la République tchèque, à la prise de conscience d'avoir été d'une grande naïveté, et au bonheur de ne plus l'être.

Jana lut le mail et songea à Alicia, ses seins fermes sous des chemisiers bon marché aux motifs extatiques, son regard à la fois expectatif, timide et vengeur. La façon dont elle avait commencé par lui demander si elle fréquentait quelqu'un, et à agrémenter leurs échanges d'anecdotes sur son propre petit ami et sa bande de copains français tous tellement drôles. Une fois, elle ne voulut pas lâcher l'affaire, insistant pour faire savoir à Jana qu'elle la trouvait solitaire, et que cela lui ferait du bien de s'ouvrir un peu, parce que, en définitive, c'était une femme séduisante, et qu'elle pouvait, si elle voulait, sortir avec elle et son petit ami et sa bande de copains tous tellement drôles, et qui sait... Jana rangea ses sentiments en une ligne droite dessinée par ses lèvres.

*

Je connaissais votre amie, la Malá Narcis, disait le message.

*

Le lendemain, Jana reçut un appel urgent du coordinateur de son agence qui était ravi de la savoir de retour à Paris plus tôt que prévu. Ils avaient besoin de quelqu'un pour remplacer au pied levé Alicia, laquelle aurait dû revenir depuis plusieurs jours de ses vacances à Biarritz. Or, ayant escaladé des rochers sur la plage pour qu'on la prenne en photo dans son nouveau bikini au coucher du soleil, puis écouté son petit ami français lorsqu'il lui avait demandé de se déplacer « un peu plus vers la gauche, mon amour », tandis que les copains et leurs petites amies buvaient des bières, la jeune Tchèque avait senti sur son dos la douce chaleur du soleil couchant, regardé les vagues rouler vers elle, estimé qu'elle avait enfin su trouver sa place dans leur monde, avant que le rocher sous ses pieds bascule, déséquilibrant son corps et qu'elle se brise la cheville.

Jana s'organisa avec le coordinateur de l'agence pour s'occuper de M. Doubek dès le lendemain matin.

*

Jana enfila un de ses tailleurs de travail – jupe au genou et veste assortie bleu nuit portées avec une blouse toute simple de couleur crème, col en V – et des escarpins bleu foncé.

Elle arriva en avance au salon médical de Paris Expo, porte de Versailles, qui se tenait dans le plus grand hall des sept que compte ce centre de congrès, énorme structure à poutres métalliques traversée de lanterneaux au-dessus d'un plan quadrillé de stands. Elle déambula dans les allées entre les rangées d'espaces d'exposition, se familiarisant avec la configuration des lieux, et vérifiant son plan pour ne pas rater le stand J14 juste après lequel elle devait prendre à droite pour rejoindre les salles de réunion du pôle international, où, à 10 heures, elle devait retrouver M. Doubek et ses clients français.

*

Les stands étaient déjà remplis de personnes discutant dans toutes les langues, installant leurs panneaux et appareils médicaux. Elle passa devant le D32, où était exposé un fauteuil roulant, assise recouverte d'un motif yin yang beige et marron, dossier tapissé d'un revêtement strié. Derrière le fauteuil, une bannière énumérait les atouts du produit : *coussins anti-escarres, élévateur électrique télécommandé pour assister la mise en position debout...* Jana jeta un coup d'œil à l'un des accoudoirs muni d'une télécommande coulissante d'où dépassait une poignée bleue en caoutchouc.

Elle continua, puis ralentit au niveau du H40, où elle étudia une affiche d'un cœur dodu, veiné de flèches bleues qui partaient dans tous les sens. Deux défibrillateurs thoraciques compacts étaient en train d'être déballés pour être exposés sur une table pliante.

*

« Excusez-moi » – la voix venait de derrière elle. Puis une main toucha son épaule. Jana se retourna brusquement, manquant de heurter la femme de son coude.

« Oh, désolée ! » s'exclama la femme en faisant un pas en arrière tandis que Jana plaquait ses mains sur son ventre.

La femme portait également un tailleur jupe, mais il lui parut très différent du sien. La jupe était un peu plus courte, un peu plus serrée, la couleur plus foncée – un bleu nuit proche du noir. La veste était cintrée à la taille, avec juste un soupçon de chemisier ivoire visible à l'échancrure. Elle portait un foulard en soie noir autour du cou, mais qui laissait le haut de sa poitrine nue. Jana baissa le regard : des escarpins similaires aux siens, mais pointus.

« Je ne voulais pas vous effrayer... », fit la femme, gênée.

Ses cheveux blonds étaient soigneusement séparés au milieu et ramenés en une queue de cheval serrée qui pendait entre ses omoplates. Ses grandes pommettes saillantes étiraient ses yeux en amande en les dotant d'un regard empli d'embarras intime.

« Nous nous connaissons ? demanda platement Jana.

— Oh... oh ! s'exclama la femme en portant une main à sa bouche. Je suis désolée, je pensais que vous travailliez ici », expliqua-t-elle à travers ses doigts.

Le regard de la femme se porta sur le badge épinglé au revers de la veste de Jana, dont elle lut à voix haute le nom en lettres rouges : « Liné... ?

— Linet, corrigea Jana, on prononce le t. C'est un fabricant tchèque. Le premier fournisseur mondial de lits d'hôpitaux. Et, en effet, oui, je travaille ici. Je suis interprète.

— Oh..., poursuivit la femme l'air inquiet, alors je ne sais pas si vous pourrez m'aider mais je cherche le stand de Dupont Medical. Ou, plus précisément, un stand entre celui-là et une société qui fabrique des générateurs d'oxygène. J'ai déjà fait deux fois le tour du hall, mais je n'arrive pas à le trouver.

— Ici, vous êtes dans la section internationale, indiqua Jana.

— Ah bon ? » s'étonna la femme.

Jana commença à déplier son plan. La femme sortit aussitôt le sien et le montra à Jana.

« J'en ai un aussi, mais je vous jure, on dirait que l'endroit que je cherche n'existe pas ! »

Les deux femmes juxtaposèrent leurs plans comme pour compléter leurs champs de vision respectifs et parcoururent du regard le quadrillage de lettres numérotées.

« Le médecin qui parle à la table ronde de Global Plastics, commença la femme en parlant sans but tout en scrutant le plan, c'est mon père. C'est un spécialiste des prothèses.

— Vous travaillez avec votre père ? demanda Jana.

— Je veux dire, autrefois j'étais son assistante, une sorte de secrétaire d'accueil, pour être honnête, mais c'était il y a longtemps. Non, maintenant, je travaille pour un de ses amis, un gynécologue, sa clinique est juste à côté de l'ambassade du Portugal, au-dessus du parc Monceau, sur la...

— N39, fit Jana en indiquant un petit carré dans le coin sud-est du hall.

— C'est drôle, dit la femme. Je suis passée devant les N36, N37 encore et encore et jamais je ne l'ai vu... »

Les deux femmes dissocièrent leurs cartes et les plièrent avant de les glisser chacune dans une poche de leur veste.

« Vous pourriez m'aider avec une dernière chose ? » s'enquit timidement la femme en fouillant dans sa poche pour en extraire un badge au dos duquel était collée une épingle à nourrice.

Elle tendit le badge à Jana.

Jana le prit, le retourna, libéra l'épingle et leva le regard.

« Où voulez-vous que je vous l'épingle ? »

La femme tendit un doigt, ongle verni rose crème, et désigna un des revers de sa veste.

« Ici. S'il vous plaît. »

Jana se pencha vers la clavicule dénudée de la femme, pinça un peu du tissu sombre et épais à travers lequel elle enfila l'aiguille qu'elle relâcha dans l'encoche avant de retirer ses mains, en prenant soin de ne pas effleurer la poitrine de la femme.

Elle fit un pas en arrière et lut en silence l'inscription sur le badge : « *Aimée DE SAINT-PÉ* ».

La femme la remercia. Et, alors que Jana allait se présenter, la femme lui adressa un rapide sourire, tourna les talons et partit en direction du stand qu'elle cherchait.

Jana la regarda s'éloigner, contemplant la jupe en mouvement sur ses hanches, tissu tendu le long de la courbe de ses fesses.

Jana

Les dix-neuf premières années de ma vie, j'étais une simple fille tchèque, une aquarelle.

L'époque était alors comme une horloge aux heures scandées par les travailleurs et la sécurité d'État tchécoslovaque, la ŠtB. Des ouvriers, vêtus de beige, chargeant un camion de grands sacs de toile carrés. Des employés, col de chemise boutonné, se rendant à pied au travail, attaché-case tenu d'un bras raide. Les ŠtB, déambulant en habits de ville, prenaient des photos en cachette. Homme sur les marches. Femme avec poussette. Homme et femme, main dans la main. Célèbres œuvres d'art de notre époque. Ils mettaient des téléphones sur écoute, ouvraient le courrier à l'aide d'appareils à vapeur, rampaient dans les veines de la ville pour en extraire des gens, les extraire de leur existence. Les gens disparaissaient, réapparaissaient, avouaient, en dénonçaient d'autres... De nombreuses œuvres d'art d'une grande ferveur ont alors vu le jour, toutes appartenant à la technique de prédilection : la photographie. *Homme défiant la République* (noir et blanc), *Femme distribuant* (triptyque), *Homme et femme organisant* (reproduction).

Ces événements se refermaient comme des plaies faites d'eau. La vie continuait. Des bulles de souffle remontaient à la surface et éclataient. Les rues se remplissaient d'étourdis, de gens déambulant d'un pas lourd dans leur tête, enfouissant un souci sous un autre. Fourmilières et cratères. D'une fenêtre ouverte s'échappe la chaude vapeur d'une casserole de pommes de terre sur le feu. Des pigeons picorent la terre insipide. Queues pour les rations de sucre, de café, de sel, de pain... Dans les ruelles, des ombres se rejoignent pour aussitôt se séparer. Il y avait des baisers. Des pamphlets. Des coupures étrangères qui passaient d'une poche à l'autre. Au coin de la rue, une femme a traversé. Sur le trottoir, un enfant est tombé de sa

bicyclette. Code ou événement anodin ? À la fenêtre, le chat, se prenant pour un tigre, ouvre grand la mâchoire.

*

Je n'étais qu'une particule, une fréquence, un arc-en-ciel dans les nuages, une mélodie à la lisière d'une conscience, en janvier 1969, treize ans avant ma naissance, lorsque, sur la place Venceslas, à Prague, l'étudiant tchèque Jan Palach s'immola par le feu pour protester contre l'occupation soviétique en Tchécoslovaquie.

Et j'étais encore ce refrain immatériel et inaudible lorsqu'un mois plus tard un autre étudiant tchèque, Jan Zajíc, se rendit à Prague sur cette même place à l'occasion du vingt et unième anniversaire de la prise du pouvoir par les communistes, le 25 février 1969. C'était un gamin sans histoires, originaire de Šumperk où il fréquentait un établissement d'enseignement technique, spécialisé dans le ferroviaire. Il écrivait de temps en temps des poèmes. Vers treize heures, il entra sous la porte cochère du n° 39 de cette place, chemise blanche détrempée. Il gratta une allumette et l'approcha de sa poitrine. Sa chemise se hérissa d'une fourrure de flammes et le corps à l'intérieur tressaillit contre lui-même.

Il avait prévu de se précipiter sur la place, la place où Jan Palach avait brûlé comme une torche. Mais, en feu, son corps de seulement dix-neuf ans s'était effondré, incapable de franchir le seuil de la porte cochère.

*

« Pourquoi ont-ils fait ça ? je me souviens avoir demandé à ma mère.

— Fait quoi ? »

*

Disons simplement que je sais que ces garçons se sont immolés, non pas qu'on me l'ait dit, mais parce que les particules en suspens parlent entre elles.

De fait, nous étions très bavardes lorsque, deux ans après le geste de protestation de Palach, la ŠtB a tenté de détruire la moindre trace de son geste et de son existence. Après l'enterrement, ils ont exhumé le corps pour

l'incinérer. Le travail de deuil de la mère fut erratique. Comment pleurer un fils que l'on n'aurait jamais eu ?

*

Puis, soudain, j'ai dû quitter le cercle bavard des particules pour venir au monde – et de tous les endroits imaginables, à Prague – et de tous les jours possibles, le 1^{er} janvier – et de tous les prénoms concevables, avec celui de Jana.

« Pourquoi ont-ils fait ça ? Ça doit faire mal. Surtout au visage. Les joues, les cils... »

Devant l'évier, ma mère s'est retournée et a posé son regard sur moi.

*

Je pensais souvent à ce qu'ils avaient fait, à ce geste si inhabituel, si singulier. Je n'arrêtais pas de me demander si c'était quelque chose que je voudrais faire, ou aimerais réserver pour une occasion très spéciale.

Une fois, je m'ennuyais tellement, je veux dire *tellement*, que j'avais l'impression que l'air à l'intérieur de moi se déchirait, alors j'ai supplié mon frère de jouer avec moi. Il était plus âgé et mes jeux ne l'intéressaient pas. La plupart du temps, j'acceptais son refus et je m'éloignais à contrecœur tout en traçant des stries dans la moquette du bout des ongles. Mais ce jour-là, mon ennui était si immense et sans fin, un ennui de chambrée après chambrée d'enfants alités qui, par la fenêtre, regardent le printemps advenir, que j'ai dit à mon frère que s'il ne jouait pas avec moi, je me mettrais le feu. J'allais pour partir lorsqu'il m'a retenue par le poignet et m'a tirée vers lui dans ce qui demeure, dans mon souvenir, ma première étreinte.

*

Je renonçai à m'amuser et me résignai à passer des heures interminables, le visage collé à la vitre, à regarder les gens aller et venir dans les rues en contrebas. J'avais l'impression de pouvoir lire dans leurs pensées.

Je suivis du regard une femme qui marchait d'un pas apathique, chargée d'un sac, l'esprit visiblement tourmenté. *J'aurais dû dire – non, il ne faut rien dire, c'est ça, le silence lui montrera – n'oublie pas de mettre de côté*

une gousse d'ail – mais pour qui se prend-il, ce fils de professeur – le poulet ne sentait pas bon ce matin – c'est une question de respect – j'espère qu'il n'a pas tourné – surtout maintenant qu'elle mange du poulet – je l'emmènerai au parc samedi – ce gros con avec sa putain de tronche – Pourquoi ma jambe me démange de la sorte ? – Si c'est ainsi, c'est ainsi. Je refuse d'avoir peur de mourir.

*

La paranoïa était notre spécialité. Juste avant ce dernier automne, en 1989, je me souviens que mon oncle a dit à mon père qu'il ne devait pas s'asseoir sur les toilettes sans d'abord jeter un coup d'œil dans la cuvette.

*

Le régime communiste tchécoslovaque rendait tout le monde pragmatique et égoïste. Pour un œil étranger, paradoxalement, nous ressemblions sans doute à un asile de fous capitalistes, obsédés jusqu'à la moelle par l'idée, chaque jour, de savoir si nous avions obtenu davantage ou moins qu'un autre, et pourquoi, pourquoi pas, et comment – demain, la prochaine fois – ne pas le laisser, la laisser obtenir plus, obtenir ma part, l'emporter sur moi.

Direction le parc pour les jeunes mères en quête d'informations. Elles s'asseyaient sur un banc, envoyaient les enfants jouer tandis que commençaient les potins. Les bancs du parc étaient le seul endroit sûr pour parler, un œil sur votre enfant, l'autre sur les mamkas. C'étaient elles qui distillaient les informations essentielles, subtilement encodées dans leur bavardage. *Sa mère est en train de mourir* signifiait que l'appartement était à saisir, un deux-pièces comme ça, et en plus sur Janáčkovo nábrží, au troisième étage, avec vue sur la rivière, je lui rendrai visite, pauvre femme – « Lenka, n'approche pas ton visage de ça, c'est dégoûtant ! » Ta Lenka doit arrêter de toucher à tout. Tu sais, la petite fille de machin-chose n'arrêtait pas de sucer des clous ramassés par terre. Et ensuite elle a attrapé le tétanos et elle en est morte. Sa bouche a tout simplement pourri. Je sais, je sais, je n'arrête pas de dire à Lenka que si elle met son visage et ses doigts dans tout et n'importe quoi, elle attrapera le tétanos et mourra... mais vous connaissez les enfants, il n'y a pas plus têtus. *Au fait, est-ce que Lýdie passe de temps en temps* voulait dire : quel genre de produits occidentaux

avait-elle ? Et *Karel la trompe avec le directeur du département de mathématiques* signifiait : ton fils ferait mieux de devenir ami avec le sien. « LENKA, JE T'AI DIT DE NE PAS METTRE TES DOIGTS DANS TA BOUCHE, À MOINS QUE TU NE VEUILLES QU'ELLE POURRISSE COMME CELLE DE COMMENT ELLE S'APPELLE DÉJÀ... Pauvre fille. Ce qu'elle était jolie avant que sa bouche fiche le camp ! »

*

J'étais une petite fille aux mains propres. Je n'étais pas curieuse des choses qui pouvaient laisser une tache. Je ne touchais pas la terre. Je ne mettais pas les mains dans les flaques. Je n'ai jamais plongé en cachette le doigt dans un pot de confiture. Mais il m'est arrivé de suivre, dans mon élan tranquille, l'initiative de ces enfants qui se mettaient à plat ventre sur le trottoir et plongeaient une main dans le caniveau, puis la retiraient et couraient dans tous les sens, à la poursuite des autres, de nous, qui poussions alors des cris de peur et de joie impensables à la maison. Chez nous, nous devions nous taire. Ta grand-mère est malade, tais-toi. Ta mère a la migraine, tais-toi. Les voisins vont se plaindre que nous avons un enfant mal élevé, tais-toi.

Bien sûr, nous – les enfants silencieux du quartier – avions furieusement envie de hurler. Et toutes les occasions auraient été bonnes. Nous aurions gazouillé de joie absolue à la vue de quelqu'un qui se faisait poignarder dans la rue, en souhaitant de tout cœur que l'assassin nous pourchasse en dirigeant sa lame charnue sur nous, pour que nous puissions crier plus fort encore... ! Nous étions si désespérés du moindre gloussement !

*

Mon frère, dans son ample tee-shirt bleu, s'est agenouillé à mes côtés. Il m'a pris les lacets des mains et les a relevés comme des cordes magiques avant de les enrouler l'un autour de l'autre. Puis, d'un geste rapide, il a retiré ses mains et je me suis émerveillée devant le nœud parfait en forme d'oreilles de lapin sur mon soulier.

*

Il y avait deux règles quand j'étais enfant. Ne pas se faire enlever et ne pas se faire agresser.

*

Il y avait une fille que je connaissais qui avait disparu. Elle habitait dans l'immeuble en face de chez moi. Milena. Un an et quelques de plus que moi. J'avais l'habitude de la voir traverser notre cour, celle que mon immeuble partageait avec le sien et l'autre en face. Nos parents nous obligeaient sans cesse, nous les enfants, à sortir – « Allez jouer » – pour avoir un peu de paix dans l'exigu logement collectif. Alors chaque enfant banni traînait les pieds dans cette cour jusqu'à ce qu'on y envoie jouer un autre gamin, puis nous nous regroupions dans notre exil et imaginions n'importe quel jeu avec un caillou, l'espace entre deux arbres, les fissures dans les briques ou, si nous nous sentions plongés dans un ennui vraiment abyssal, l'un de nous s'adonnait au truc de la main plongée dans le caniveau.

Mais Milena, elle, ne faisait que passer, main dans la main avec son père, tandis qu'elle nous regardait de son air calme et aérien, telle une tsarine que l'on conduisait à son carrosse. Même si nous étions en plein jeu, peu importait l'activité que nous étions parvenus à inventer ce jour-là, nous nous arrêtions net pour la regarder traverser la cour. Jamais personne ne lui disait « Va jouer dehors ». Jamais elle ne lâchait la main de son père.

*

Milena était une poupée. Ou ce qui, à nos yeux, s'en rapprochait le plus – vu qu'il n'y avait pas vraiment de jouets, excepté les poupées de chiffon que nos mamies nous fabriquaient à force de supplications. Je la revois, couettes blondes et yeux comme des bonbons, dans ses habits soignés, l'ourlet de sa robe rose et jaune parfaitement lisse, contrairement à nos cotonnades froissées, un pan toujours pris dans la culotte ou de guingois, zébrées d'accrocs reprisés, des déchirures qui nous avaient valu des réprimandes maternelles et que nos grands-mères avaient bien voulu raccommoder.

Les cils de Milena s'agitaient d'un mouvement rapide lorsqu'elle clignait des yeux, comme ces éventails de papier fin. Toujours sa peau semblait dorée par le soleil, même après des semaines de grisaille, je vous jure, et

même si son corps était aussi petit que le nôtre, ses bras, ses jambes et son cou avaient quelque chose de tout à fait raffiné, à la différence de nos membres enfantins noueux, tachés d'ecchymoses, d'éraflures et de piqûres de moustiques grattées jusqu'au sang.

Tout en elle était poupée. Même ses genoux étaient envoûtants. On aurait dit des moulages en cire. Les miens étaient toujours râpés à force de rester agenouillée sur le tapis, ou sur le ciment pour compter les mauvaises herbes, ou sur les marches de l'escalier en bois pour observer mes voisins à travers la petite fenêtre (surtout Mlle Kveřta, au deuxième étage, qui se peignait les lèvres en rouge « comme si ce n'était pas honteux », selon Mamka, et qui remettait toujours ses seins en place en glissant une main dans l'échancrure de sa robe).

*

Moi, ma peau était blanche et veinée, mes cheveux couleur flaque d'eau et mes yeux gris terne. Les yeux de Milena, eux, étincelaient toujours – toujours ; même de loin, lorsqu'elle traversait la cour, ils scintillaient au-dessus de ses joues rondes et fraîches, des joues qui rougissaient et encadraient ses lèvres, si roses et si parfaitement dessinées.

*

Je pensais qu'il était inévitable pour toutes les petites filles de se faire agresser, que c'était comme d'avoir ses règles – il y aurait des douleurs mystérieuses, certes, mais rien dont on ne puisse se remettre, et on apprenait ainsi à s'occuper de son corps.

Quand mon cousin, le fils bon à rien du frère de mon père, est sorti de prison, mon père s'intercalait toujours entre lui et moi – il ne voulait pas que Jirří me regarde. J'étais fascinée par ce gamin aux cheveux en brosse, visage de carlin, cou tatoué. Je me tortillais sans cesse pour tenter de contourner mon père, pour attirer le regard de Jirří – soudain, il a regardé dans ma direction et c'est alors que j'ai levé les yeux, et bingo, ils se sont mis à briller, comme ceux de Milena, sans doute, et j'ai pensé, *enfin !*

*

J'ai passé une grande partie de mon enfance à attendre d'être agressée, comme on attend de devenir femme. Mais j'ai eu beau essayer de me rendre molestable, ça n'est jamais arrivé.

*

J'ai su que Milena avait été molestée.

*

Oh, Milena me rendait terriblement jalouse à cette époque-là !

*

C'est vrai que mon cousin Jirí avait un côté prédateur. Mais c'était un gamin. Il avait dix-sept ans. Et il n'arrivait pas à rester ailleurs qu'en prison. Et aussi, quelqu'un m'a dit un jour que je ressemblais un peu à sa grande sœur, paix à son âme. C'est elle qui l'avait élevé, mais elle s'était enfuie pour épouser son jeune amoureux, et Jirí avait rejoint une meute de garçons qui tous avaient la même cicatrice. Alors peut-être qu'en me voyant il avait l'impression d'être hanté, comme ça arrive quand les gens meurent mais que leur colère reste. Je pense que les yeux plissés de Jirí se posaient sur moi de cette façon, se tordaient curieusement comme des doigts abîmés essayant d'enlever une à une les pelures du paquet devant lui, pour atteindre ce qu'il voyait vraiment face à lui : sa sœur Frida qui était morte. Sans doute fixait-il alors, paupières frémissantes, une sorte d'armature, mon squelette d'enfant en surimpression sur l'ombre de la jeune femme – *Pourquoi t'es pas restée pour t'occuper de moi ?... J'avais tellement peur.*

Ou peut-être voulait-il, en fait, toucher mon jeune corps informe, simplement parce qu'il était plus grand et plus fort que moi. Peut-être que lutter pour l'obtenir ne l'intéressait même pas. Alors peut-être songeait-il à utiliser un peu de ses drogues sur moi, jusqu'à ce que je m'évanouisse, juste pour pouvoir tenir un corps chaud et relâché, comme le long et frêle cadavre encore tiède d'un lapin – juste pour pouvoir dire ces mots qui lui viendraient inexplicablement à l'esprit : « Maintenant tu es en sécurité. »

*

Pauvre Jir'í. Mais tout le monde à l'époque était un peu abîmé, avait subi des violences, mourait de faim ou d'ennui. On interdisait Marcel Proust à nos parents, et notre hymne national demeure aujourd'hui encore *Kde domov můj* ? « Où est ma maison ? ».

*

Ils finirent par retrouver le corps de Milena. Il était étendu à même la terre sous les gros arbustes qui longent la porte latérale de la basilique Saint-Georges. Milena avait été déterrée et déposée là, à moitié décomposée. Après toutes ces années, elle avait toujours sept ans. Le mystère est resté entier. Et puisqu'il s'agit de dire la vérité, ma première pensée a été, eh bien, au moins Milena n'aura jamais ses règles. Maintenant, nous sommes quittes, je suppose. Je te pardonne, Milena, je te pardonne d'avoir été belle, de t'être fait molester, d'avoir été mon premier amour.

La nouvelle fille

Aussitôt la famille de Milena partie, une nouvelle famille a emménagé. Une mamka aux yeux d'oiseau dans un épais manteau en renard, un papka mal rasé avec une démarche de hernie discale, et une petite fille corbeau.

*

Nous étions presque en décembre. J'avais six ans et la nouvelle fille aussi. Je l'ai aperçue dans la cour depuis ma fenêtre, tenant son chapeau d'hiver dans son petit poing recouvert d'une mitaine, le sommet de sa tête lisse de cheveux noirs. Elle s'est retournée pour regarder les immeubles et j'ai vu que son œil gauche était légèrement gonflé et cerné d'une trace violacée. Puis elle a levé les yeux, droit sur ma fenêtre, pupilles braquées sur les miennes.

Bientôt le Nouvel An et mon anniversaire étaient là, et plusieurs familles de l'immeuble faisaient la fête ensemble comme d'habitude, sauf que, cette année-là, les nouveaux étaient également invités. Tous les enfants se connaissaient entre eux mais aucun n'avait encore rencontré la petite fille corbeau, alors nous sommes restés plantés là, à la regarder fixement, et elle s'est accroupie contre le mur, la colonne vertébrale appuyée contre la prise murale, en nous fixant méchamment. La mamka de Slavek a lancé : « Qu'est-ce qui vous prend de rester debout comme des pierres, allez jouer. » Elle voulait dire à l'intérieur ; c'était un jour férié, elle n'allait pas nous mettre dehors dans la cour. En plus, il neigeait. Quoi qu'il en soit, les adultes nous ont vite oubliés, et se sont saoulés, ouvrant et fermant la fenêtre pour fumer ou napper de flocons de neige la lèvre d'un verre à liqueur. Depuis la prise du pouvoir par les communistes en 1948, les Tchécoslovaques s'intéressaient de moins en moins à la politique et n'avaient pas d'opinion dès lors que le sujet dépassait leur quartier ou leur

famille. Ils programmaient leurs vacances d'été à la campagne, ils buvaient, se chamaillaient, récitaient des poèmes et partaient se coucher.

Certains enfants lampaient quelques gorgées en douce. Slavek commençait déjà à être ivre, et ses petites joues rougissaient tandis qu'il courait autour des jambes de son père en criant : « Papka, Papka, montre-nous le couteau ! » C'était le fameux couteau, orné d'un fin serpent enroulé sur le manche en métal, avec lequel le père du père de Slavek avait, disait-on, tué un soldat nazi – en tranchant sa gorge sous la pomme d'Adam –, mais le père de Slavek ne l'utilisait que pour écorcher les poulets dans l'évier de la cuisine ou pour dénuder des fils électriques. « Pas maintenant », a rétorqué le papka de Slavek en repoussant le garçon. Slavek a tournoyé un peu, joué à l'épée avec mon frère, avant d'aller vomir près du canapé. Les femmes ont nettoyé le vomi puis son père a posé une main sur l'épaule du garçon, s'est agenouillé devant lui et a dit : « Eh bien, Slavek, si tu veux boire de l'alcool, tu dois apprendre à le garder à l'intérieur. »

Slavek a fait la moue, avant de murmurer : « Je suis désolé d'avoir dégueulé, Papka... »

*

La fille corbeau et moi sommes restées immobiles comme des pierres et nous nous sommes regardées jusqu'à ce que le compte à rebours commence. Dix... Neuf... Huit... tous les adultes se dépêchaient de remplir à nouveau leurs verres, Trois... Deux... Mais soudain la fille corbeau a quitté le mur pour s'élancer dans la pièce où, tout en gesticulant des bras et des jambes, elle s'est mise à chanter une petite chanson de sa voix désagréable. Sa mamka a tenté de la faire s'asseoir en la tirant par les poignets, mais la jeune fille sans cesse se relevait d'un bond, jusqu'à ce que sa mamka lui fiche derrière la tête une claque bien sentie qui a ébouriffé ses cheveux noirs. La fille s'est arrêtée, a palpé son crâne et s'est tue.

Sa mamka l'a aussitôt excusée et a dit à tout le monde de ne pas trop prêter attention – sa fillette était sujette à ces crises théâtrales et c'était précisément pour cela qu'on l'appelait la Malá Narcis, parce qu'elle est une petite Narcisse incapable, par moments, de se rassasier de sa propre personne. Les autres enfants ont commencé à pouffer, éclats de rire bouche fermée qui ont jailli comme un crachat, les adultes ont monté le volume de la musique et se sont mis à danser, maintenant que c'était une nouvelle

année, et la fille corbeau a regardé autour d'elle, avant de se glisser sous une chaise. Elle s'est assise là, à regarder les mollets s'agiter. Il était minuit passé de quelques minutes et j'avais officiellement sept ans. Je suis allée la rejoindre, en m'accroupissant de manière à ne pas salir ma robe au cas où ma mamka m'aurait surveillée, et je me suis glissée sous la table pour m'asseoir près d'elle. Elle m'a regardée. J'ai serré les lèvres avant de les relâcher. « Hé ! » j'ai lancé. Et ensuite on a regardé ensemble les mollets de tout le monde. J'ai vu le genou de ma mamka effleurer la jambe de pantalon de son père. J'ai vu un bout de sa chaussette dépasser tandis qu'il faisait un pas en arrière sur le rythme, l'ourlet de son costume gris avait été défait à cause de ses longues jambes. J'ai vu le talon blanc de sa mamka dessiner une diagonale et son bas couleur taupe se plisser derrière le genou. « Je suis Zorka », ai-je entendu à côté de moi. Quand je me suis retournée, elle se curait le nez.

*

Zorka. Elle avait des sourcils comme son nom.

*

Æque pars ligni curvi ac recti valet igni. Le bois tordu fait le feu droit.

OceanofPDF.com

Comme je l'ai dit,
je connaissais votre amie

Jana tenait son sac à main contre son ventre tandis qu'elle attendait devant les salles de réunion du pôle international.

*

« Vous devez être mademoiselle K— », dit un homme en costume gris.

Jana tendit une main que l'homme entoura et serra de la sienne tout en affichant un sourire bienveillant.

« Monsieur Doubek, annonça-t-il, ajoutant, après s'être raclé la gorge, Roman Doubek. »

*

Sans que l'on sache à quoi cela tenait précisément, Roman Doubek avait l'air trop petit pour son costume – étaient-ce ses épaules qui étaient anormalement étroites, ou bien sa tête, à la calvitie naissante et brillante, trop large au niveau de la mâchoire, ou encore sa bedaine, aussi pathétique qu'un article volé dans une épicerie et caché sous le manteau ? Sur son nez bulbeux reposait une paire de lunettes à la fine monture argentée.

*

« Voilà que j'avais prévu de me rendre à Paris et voilà que vous vivez justement ici. Et voilà que je cherchais une interprète, et justement vous travaillez ici comme interprète, déroula M. Doubek. Comme je l'ai dit, je connaissais votre amie, la Petite Narcisse.

— C'est-à-dire ? fit Jana d'un ton volontairement dénué de curiosité.

— J'ai cru que ce serait un cauchemar, et puis je suis allé sur Internet, mademoiselle K—. Je suis ravi que vous soyez finalement disponible pour cette réunion », répondit-il.

Son visage se recomposa en sourire et il n'en dit pas plus.

*

Jana brûlait de dire son nom, Zorka, vous connaissiez Zorka, c'est bien ça ? Mais dire son nom maintenant, à voix haute, après tant d'années d'efforts pour le taire, aurait été aussi bizarre que le prétendu cauchemar de cet homme.

Qui plus est, Jana n'avait aucune patience pour les énigmes venant d'un homme. Il y avait toujours une condition au suspense, et l'anticipation était aussi finement nauséabonde qu'un filet de salive que l'on fait lentement dégouliner de la bouche, et la révélation ne révélait généralement rien de plus que le privilège réservé aux hommes de retenir des informations. Même s'il connaissait effectivement Zorka, cela ne la concernait plus. Que ce soient cette information, l'existence de Zorka ou les jetons de jeu que l'homme entrechoquait dans la paume de sa formulation, rien de tout cela ne la concernait. Pensait-il faire d'elle une petite fille en mentionnant la Malá Narcis ? Elle aurait voulu lui dire que jamais de sa vie elle n'avait été une petite fille, et qu'elle ne comptait pas le devenir aujourd'hui.

Jana se racla la gorge et informa M. Doubek qu'elle devait aller aux toilettes avant la réunion.

Dans la cabine, Jana ferma la porte et remonta sa jupe. Elle n'était pas sûre d'avoir vraiment envie d'uriner. Elle baissa sa culotte et passa sa paume sur son pubis, lentement, à rebrousse-poil. « Zorka », murmura-t-elle, et le jet vint tout seul.

*

« Comme vous l'avez sans doute constaté, commença M. Doubek (qui, assis à côté de Jana, faisait face aux deux clients français), Linet a connu un développement dynamique. Depuis nos débuts en 1990 à Železnice u Slaného, nous avons étendu notre production pour répondre aux besoins des hôpitaux, des maisons de retraite et des établissements de soins de longue durée dans le monde entier ; nous exportons dans plus de cent pays et ce chiffre ne cesse de croître. »

Il parlait d'un ton assuré et posé, glissant ses petites pièces de monnaie apprises par cœur que Jana retournait une à une en français pour les clients.

« Notre usine principale à Želevc̣ice fabrique 40 000 lits par an. »

Le plus petit des deux clients, celui avec un grain de beauté sur la joue, demanda à en savoir plus à propos du lit Eleganza 3.

« Le lit Eleganza 3 est destiné aux unités de soins intensifs..., traduisit Jana. Beaucoup ont été vendus aux Émirats arabes unis à la suite de la convention de Dubaï.

— Très innovant, remarqua le second client, en hochant une tête brune garnie de cheveux brossés, le menton fendu pointant vers la table.

— Matelas anti-escarres...

— Peut-on revenir au matelas CliniCare 20+ ?

— ... de mousse polyuréthane à froid, elle aussi recouverte d'une couche de mousse thermoélastique... avec des poignées de transport latérales, bien sûr, pour faciliter la manipulation.

— Non, non, l'EffectaCare 20+ présente une plus grande densité de mousse...

— ... en collaboration avec les meilleurs professionnels de santé et experts scientifiques !

— Écoutez, non seulement nous sommes à la pointe des équipements dans le domaine des soins médicaux, mais c'est nous qui donnons le *la*. Venons-en maintenant, je vous prie, à la raison de notre présence ici, messieurs.

— Oui, très bien », approuva l'homme au grain de beauté.

M. Doubek sortit une brochure sur papier glacé et la fit glisser sur la table vers ses clients.

Le matelas Virtuoso, pouvait-on lire sur la couverture, lorsque les soins sont critiques, chaque fibre compte.

« Il n'existe, dans le monde, aucun système de matelas pour patients à haut risque comme celui-ci. »

Les clients ouvrirent la brochure et M. Doubek montra du doigt le diagramme du matelas multicouche cerné de bulles contenant des informations.

« La technologie 3 cellules offre au corps du patient la “zéro pression”. Permettez-moi de vous expliquer plus en détail ce que cela signifie, messieurs. Zéro pression. Disons simplement que ces patients, au bord de la défaillance complète des organes, par exemple au seuil de la mort, en plus

des soins exceptionnels que le meilleur établissement médical peut fournir, nécessitent une sorte de retrouvailles organiques avec leur propre gravité, un rétablissement de la distribution de leur masse, un réalignement comparable à l'état originel de symbiose dans le ventre de la mère – pour ainsi dire. Mais discutons plus concrètement. Ici (M. Doubek tourna la page pour les clients pendant que Jana traduisait), le système des cellules d'air connectées situé entre les matelas bi-couches crée l'effet thérapeutique souhaité pour l'accélération de la cicatrisation des lésions. Et comme vous pouvez le voir (la page fut tournée à nouveau et le doigt de M. Doubek montrait la photo d'un tuyau fiché dans un boîtier fixé au cadre du lit), le système de matelas Virtuoso est également équipé d'une PCR pouvant être actionnée d'une seule main. »

Les clients français opinèrent en chœur, puis parcoururent la brochure à rebours.

« Très impressionnant, s'exclama le client au menton fendu, mais c'est aussi un sacré investissement, vous en conviendrez.

— L'investissement est à la hauteur du service, messieurs, traduisit calmement Jana. Il s'agit de soins médicaux de pointe. Ce matelas unique en son genre, ce système de lit complet, poursuivit Jana tandis que M. Doubek appuyait sur la brochure avec la pulpe de ses doigts, c'est le repos du corps humain comme jamais la science ne l'a compris et reproduit. »

*

M. Doubek fit un geste, et les clients quittèrent la salle les premiers. Après qu'ils furent partis, Jana se leva, puis M. Doubek fit de même. Elle se dirigea vers la porte, mais il la rattrapa, s'interposa dans l'embrasure puis se tourna pour lui faire face.

« La réunion s'est très bien passée, fit-il.

— Je suis heureuse de l'entendre », répondit Jana qui attendait que M. Doubek s'écarte. Mais il restait planté là, à la regarder.

« Puis-je vous offrir un café... et une viennoiserie... ? proposa-t-il.

— Non, merci », fit Jana en regardant loin derrière lui.

Sans quitter Jana du regard, M. Doubek continua de lui parler de son ton posé.

« Je sais que je vous importune, mademoiselle K—. Je pensais que vous voudriez en savoir plus sur votre amie... »

Il plongea une main dans sa poche de veste et en sortit une carte de visite couleur encre qu'il tendit à Jana. Sur la carte, des lettres étaient en relief.

Elle l'orienta vers la lumière et lut :

L'ANGE BLEU

En dessous, *Bar à vin*.

Puis l'adresse. Rue de Prague, dans le 12^e arrondissement.

« Nous pourrions y prendre un verre, dit M. Doubek. À 21 heures, ce soir... »

Les yeux de Jana parcouraient les contours de la carte, s'enfonçant dans les rainures de chaque lettre.

« J'espère que vous aimez la musique triste, mademoiselle K—... »

Zorka

Les autres enfants étaient des chiffes molles. Pas elle. Elle, elle était solide. Je l'ai su dans la cour, dès que j'ai levé le regard.

Évidemment que je comprends tous les ragots, même à l'époque, le grand frère de Slavek avec sa grande gueule se faisait un plaisir de les diffuser, disant que moi, ma mamka et mon papka avions été fichus à la porte de notre précédent appartement en raison de notre « dynamique », et que nous faisions attention à bien nous comporter ici, et que, en vérité, c'était moi la cinglée de la famille.

*

OK, c'est vrai que j'avais un truc avec le pipi, au début, quand on a emménagé, j'avais quoi, six, presque sept ans, mais, pour info, je me comportais bien la plupart du temps parce que Papka avait dit qu'on ne pouvait plus se permettre de se faire virer ; mais quand Mamka criait, posait un plat en le claquant, avançait d'un pas sévère, de sa façon bien à elle, et fermait brusquement la fenêtre, eh bien je savais qu'elle allait s'en prendre à moi. Alors je me mettais au milieu du tapis, je baissais mon collant et ma culotte, et je laissais couler.

« Arrête arrête arrête », hurlait Mamka en se précipitant sur moi, essayant de me soulever, recevant du pipi sur ses bas, proférant des jurons, me donnant des coups de pied de sa jambe souillée de pipi, hurlant « Malá Narcis !! » lorsque je me laissais tomber par terre puis me relevais tandis que le ruissellement reprenait de plus belle entre mes jambes, alors Mamka me giflait, et je retombais sur le tapis mouillé, elle se mettait sur moi, m'assénait des coups sur les épaules, la tempe, la joue, les poignets, les bras, la bouche, peu importe, c'était du pareil au même pour les mains de Mamka. Fatiguée à force de gifler, elle se relevait alors et prenait un instant pour se recomposer, seule avec elle-même, comme elle en avait l'habitude.

Elle plongeait son visage dans ses paumes encore chaudes et tenait un moment sa tête ainsi, les yeux fermés. Et alors je me relevais, vérifiais mon état, mon visage me brûlait, ma lèvre saignait. Je tirais un peu sur un pan de sa robe. « Mamka ? » je disais de ma voix pas si méchante.

J'avais la trace de son alliance sur la joue.

Je tirais sur sa robe et disais, de ma voix calme et pas bizarre : « Je n'ai plus de pipi maintenant, Mamka », pour le lui faire savoir.

Alors elle retirait ses mains de son visage, me regardait et disait : « Quand tu m'appelles ta mère, ça me donne envie de mourir. »

*

C'était le jour anniversaire de l'invasion soviétique, et les conversations des adultes ne tournaient qu'autour de ces « vingt ans de connerie de pacte de Varsovie... » ; les Tchécoslovaques étaient un peuple capable de mijoter à feu doux, un peuple prudent, mais même eux, à présent, en avaient plus qu'assez de ce merdier. Cela faisait un moment que j'avais pour habitude de recueillir ma salive dans un gobelet que je cachais sous mon lit. « Tout ce que tu ne dis pas, j'expliquai à Jana, devient liquide. » Je ne voulais pas que mes mots, dits ou non dits, ne servent à rien. Jana avait opté pour la discrétion, à sa manière. Et elle était douée pour ça. Mais un jour, elle m'a murmuré qu'elle se sentait déjà pleine de mots gaspillés, et se demandait si elle ne devrait pas tout bonnement cesser de parler. Je lui ai rétorqué : « Ouais, c'est ça, Janka. N'importe quoi ! Tu *dois* continuer de parler, et si ça ne sonne pas bien dans une langue, t'auras qu'à en apprendre une autre. »

Jana savait ce que je voulais dire, et tout le monde pouvait le voir. Elle était plus futée que futée. Sa mamka se vantait toujours de son intelligence. Elle lui donnait de gros livres, des dictionnaires, russe, français et allemand, et Jana a commencé à apprendre des mots qui avaient l'air pleins d'assurance.

*

Peut-être que je ne raconte pas comme il faut. Quand je m'entends décrire Jana, ça m'énerve un peu, comme si ce n'était pas tout à fait exact. Je ne sais pas comment faire pour que ça ressemble à ce que c'était, pour nous.

Elle était solide, Janka. C'était ma meilleure amie.

*

Nous avions huit ans lorsque les premières fissures ont commencé à lézarder le ciment du communisme dans lequel nous avons grandi. En novembre, des bruits couraient comme quoi le mur de Berlin allait tomber et des réfugiés essayaient de s'échapper via la Tchécoslovaquie ; la Vltava a frémi sous sa peau glacée comme la vie qui chahute un cadavre. En privé, les adultes, entre eux, se demandaient : « Qu'est-ce que vous en pensez, et nous dans tout ça ? »

Janka et moi, assises sous la table de la cuisine, nous nous mettions au défi d'avaler les cailloux ramassés cet automne-là. Gros morceaux, petits morceaux, pays par pays, partout le communisme commençait à se désagréger.

*

« Janka...

— Heuh ?

— Devine quoi ?

— Hein.

— Allez, devine...

— Hum...

— Tu ne devineras jamais.

— Quoi ?

— Tu sais que je suis censée être, disons... plus grande... que tout ça ?

— Ouais.

— Genre... mes yeux ont la taille des planètes là-haut.

— Ouais.

— Et genre, mon cœur qui bat divise les masses terrestres en îles... ?

— Ouais.

— Et genre, gros nichons dans leur tronche à tous ?

— Ouais.

— Eh bien... Je me casse d'ici.

— Pour aller où ? »

*

La première fois que j'ai fugué du nouvel immeuble, Mamka a arrangé les choses avec les voisins pour que notre famille n'ait pas l'air trop bizarre. Certes sa fille de huit ans avait disparu pendant quelques jours, répétait-elle comme un refrain, mais ce n'est après tout qu'une Petite Narcisse, a-t-elle probablement rappelé à tout le monde avant de s'efforcer d'expliquer à chacun d'entre eux, dans le couloir, que je faisais ce genre de chose depuis que je savais marcher, et de proposer, s'il vous plaît, une part de gâteau au pavot, tout juste sorti du four.

Je suis revenue quelques jours plus tard ; Janka m'a demandé où j'étais partie, et je lui ai dit que j'avais traîné dans la forêt. Puis nous avons regardé les rideaux de la cuisine et j'ai senti qu'elle le ressentait parce que je le ressentais aussi, le néant du temps, aussi ténu et élastique qu'une paupière quand on l'étire du bout des doigts. Si nous avions su comment pleurer à propos de ce sentiment, nous l'aurions sûrement fait. Mais nous n'étions que des enfants, et nous ne savions pleurer que pour des choses qui ne font pas vraiment mal, pour montrer à notre entourage que nous étions encore des enfants, au cas où ils commenceraient à penser que nous préparions quelque truc d'adulte. Mais je me souviens de ces rideaux, à quel point j'avais envie de pleurer sur mon destin, et je suis sûre que Janka aussi, et alors je lui ai simplement tendu la main et Janka l'a prise, et c'était bien ainsi, et, en fait, c'était incroyable, de tenir quelque chose au lieu de se faire pipi dessus.

*

Je ne sais pas quoi faire de l'Histoire, la grande qui nous appartient à tous et la mienne, petite comme un porte-clés.

*

Ouais, on avait dix ans je crois, et ouais, j'ai frappé Janka sur le sternum et je lui ai crié dessus. Je lui demandais où était sa révolution, bordel de merde. Il faisait soleil. Janka était coincée sous sa mince frange auburn, le reste de ses cheveux longs et lisses. Elle avait le regard baissé des filles de bonne famille. Moi, même quand je me brossais les cheveux, j'avais toujours l'air d'avoir gâché quelque chose pour quelqu'un.

Ils annonçaient le retrait des forces soviétiques, de ces derniers chars T-72 et véhicules blindés qui, dans les rues, roulaient avec leurs museaux

d'artillerie et leurs yeux évidés. Janka était devenue très douée avec ses doigts pour coiffer rapidement ses cheveux en deux tresses bien droites. Moi, je testais mon majeur sur les formations de nuages, les couchers de soleil, les horizons...

J'ai dit à Janka, écoute, on se fait caca et pipi les uns sur les autres depuis trop longtemps dans ce pays, il est grand temps que quelqu'un fabrique des toilettes modernes.

À ce moment-là, déjà, ma mamka était sortie de son épisode maniaque de flirt, pour replonger dans un état second provoqué par une ancienne thérapie par électrochocs : regard fixe, soumis, gêné. Elle était alors trop déprimée pour exprimer ses opinions politiques. Et mon père commençait à aller vraiment mal. C'était avant qu'on sache que sa maladie était incurable.

Je criais : « Janka, tu dois être ta propre personne ! » (C'est pour ça que je frappais sa poitrine. Je veux dire, parce qu'elle ne répondait rien, non mais, franchement !)

Puis, enfin, elle a déclaré : « Moi aussi, tu sais, je veux des toilettes modernes. »

*

La situation politique est alors devenue surprenante, miraculeuse même, du fait que nous ne savions pas ce qui allait advenir. Pour le reste, nous savions. Le fait par exemple que mon papka était malade. Nous avons acheté une tombe en anticipation. Cependant le monde continuait de se plisser et de se déployer, se froissant ici et là, frontières, accords, et, oui, je montrais à Janka les cicatrices sur mon corps, check points au travers desquels je me faufilais en douce.

*

Elle m'a dit qu'elle voulait se couper les cheveux, j'ai dit bonne idée, ils te pèsent comme un fardeau. Elle a demandé à sa mamka, et sa mamka a dit non, hors de question, tes cheveux sont bien comme ça, alors j'ai volé la grosse paire de ciseaux de couture de notre voisine Mlle Kveřta, et Janka a indiqué où, et je les ai coupés au niveau du menton. Sa maman a piqué une crise, qu'est-ce que tu as fait ?! Et puis, bien sûr, elle s'en est prise à moi et a mêlé ma mamka à tout ça (mauvaise idée). Ma mamka lui a montré ce que c'était qu'une vraie crise, elle a empoigné la ceinture de mon père et a

commencé à la faire claquer dans les airs comme un fouet, alors bien sûr j'ai pris mes jambes à mon cou, et elle m'a poursuivie, et j'ai reçu quelques coups de fouet, mais je lui ai aussi tiré deux fois la langue et lui ai fait un vigoureux salut à deux doigts, alors nous étions quittes.

Janka a demandé à voir les traces de fouet : je les lui ai montrées, l'omoplate, le cou, l'avant-bras, mais j'ai dit que ça en valait vraiment la peine. Elle était magnifique avec sa nouvelle coupe. J'ai porté des pulls un certain temps, transpirant tout le printemps, en attendant que disparaissent les marques.

*

On était des ados et, putain, c'était dur. On montait et descendait la rue Dvůřákovo et on traînait devant le Conservatoire de Prague, ce bâtiment jaune comme un énorme morceau de beurre en plastique. Un jour de juillet, il faisait si chaud que j'aurais pu jurer qu'il dégageait une odeur de sel et de matière grasse. Je portais un pantalon long pour cacher trois gros bleus sur la cuisse.

À l'école, les gamins pensaient que mon papka était un militaire, un homme sévère, et je les laissais le croire tandis que Jana entretenait la rumeur. Mais le truc, c'est qu'elle n'avait aucune idée de ce que ça fait d'être battue. Le truc, c'est que c'est quand même la honte quand c'est votre mamka qui vous bat. Janka disait que sa mamka ne la giflait jamais, ni elle ni son frère Vilém. Seul leur père leur administrait des fessées, et Vilém avait reçu la ceinture une ou deux fois parce qu'il aimait avoir le dernier mot, mais il n'était plus comme ça maintenant, et Janka, elle, était naturellement prévenante.

J'ai amassé un peu de salive dans ma bouche et je l'ai crachée aussi loin que possible.

« Janka, et si mes crachats étaient du feu ? »

*

On allait se promener au bord de la Vltava, et on donnait des coups de pied dans les cailloux. On passait devant le vieux cimetière juif, puis la station de métro Staroměstská, jusqu'à l'horloge astronomique, le plus gros attrape-touriste qui soit, maintenant que les touristes affluaient. Dans la partie inférieure de la tour se trouve un jeu de cadrans astronomiques –

Soleil, Lune, constellations du zodiaque –, juste en dessous de deux fenêtres derrière lesquelles défilent les apôtres. De chaque côté des cadrans astronomiques, de petites statues représentaient des allégories. Il y avait par exemple *La Vanité*, un homme s'admirant dans un petit miroir ; *La Cupidité*, un homme tenant une bourse – vous voyez le tableau ; et (ma préférée) *La Mort*, un squelette qui tient un sablier d'une main et une sonnette de l'autre.

À chaque heure, la Mort sonnait sa petite cloche, les apôtres tournoyaient devant les fenêtres, façon de dire « Ohh nooonn ! », et les trois allégories secouaient la tête comme pour supplier : « S'il vous plaît, s'il vous plaît, j'veux pas y aller ! » (Dommage pour vous, bande de nazes.)

Ensuite, nous traversons le pont vers le parc de Letná, et nous traînions un moment au *kolotoč*, le vieux manège au milieu, un hexagone clos couleur moutarde avec, vous savez, ces chevaux grimaçants, grandeur nature, sculptés dans du bois et recouverts de véritable peau de cheval, coincés à mi-galop sur leurs piquets métalliques.

*

J'ai eu mes règles avant Jana malgré le fait que j'étais aussi plate et maigre qu'un bouleau, alors ouais, je me suis un peu vantée. Puis Jana a eu les siennes rapidement ensuite, pile le jour de son anniversaire, et notre pays, l'ancienne Tchécoslovaquie, s'est séparé en deux.

J'ai dit à Jana que ses ovaires avaient éclaté et cassé notre nation en deux, ha ha.

Ce Nouvel An-là, les gens ont dansé un peu plus fort tandis que la neige tombait comme de la poussière du ciel noir. Janka et moi étions assises sous la table, et comme nos têtes touchaient le plateau si nous nous tenions droites, nous étions avachies, et discussions tout en rabrouant tous ceux qui venaient nous dire que nous étions trop grandes pour rester sous la table le soir du Nouvel An. Tous les adultes étaient tellement absorbés par leur propre corps qu'ils dansaient les yeux fermés, puis le papka de Slavek a branché la lumière stroboscopique que Slavek lui avait offerte, et ils se sont tous mis à tourner autour des épais rayons blancs, jaunes, verts et bleus.

Et c'est à ce moment-là, entre deux flashes de lumière blanche, qu'on a vu sa mamka embrasser ma mamka sur les lèvres, calmement, lentement. Elles s'enlaçaient, bouches pressées l'une contre l'autre, tandis qu'autour d'elles

des mains et des coudes gesticulaient parmi les éclairs de lumière multicolore. Cela a semblé durer une éternité, mais avant que nous ayons pu nous exclamer, c'était fini.

Nos mamkas se sont détachées l'une de l'autre et voilà qu'elles dansaient à présent avec nos papkas.

Je me suis extraite de sous la table et je suis restée plantée là, avec une folle envie de courir autour de leurs jambes comme la Malá Narcis que j'étais. Je pouvais sentir l'envie gonfler en moi, j'étais même prête à refaire le coup du pipi, mais l'astuce avait vécu. Janka est sortie de sous la table et se tenait à côté de moi. Elle m'a tendu la main et je l'ai prise. Nous étions des piliers anonymes, à l'épreuve du temps.

*

J'ai suivi ma mamka dans la cuisine commune et je suis restée derrière elle jusqu'à ce qu'elle se retourne. Puis j'ai demandé : « Pourquoi Mme Tán'a t'a embrassée sur les lèvres ? »

Ses yeux ont fusé.

« Ce n'est pas ce que tu crois », a-t-elle répondu tout en commençant à faire semblant de frotter une tache sur sa robe. Elle s'est arrêtée, m'a regardée et m'a balancé : « Si tu veux savoir, ton père va mourir. » Elle a pris une grande respiration et j'ai continué de la regarder, alors elle a dit : « Il est malade et il va mourir jeune et je vais me retrouver toute seule. » Ses yeux ont commencé à luire, puis elle a empoigné de nouveau sa jupe et a commencé à frotter comme pour faire des étincelles avec les pans de tissu.

« C'est affreux, affreux, les maladies qui peuvent pénétrer dans le corps et putréfier les organes. Tu penses que ça ne peut pas arriver, ou alors à quelqu'un d'autre, ou plus tard, mais ça gonfle à l'intérieur même de toi, profondément en toi et ça s'installe jusqu'à ce que tes poumons sifflent pitié... » Puis elle s'est tout simplement tue.

J'ai compris ce qui se passait. J'avais un doigt enfoncé bien au chaud dans une narine, en train d'essayer d'attraper quelque chose de prometteur. Elle m'a baissé la main d'une claque sur le bras en hurlant : « Ne te cure pas le nez quand je t'explique la mort ! *Bože na nebi*, Zorka, tu es presque une femme ! »

Du coup, je me suis griffé l'intérieur de la narine avec mon ongle, et de mon nez j'ai sorti un anneau de sang et quelques poils arrachés.

Ma mamka a regardé mon doigt, puis mon visage, puis elle m'a tiré vers sa poitrine d'un geste éperdu, et mon front a heurté sa clavicule.

Ouais, elle essayait de me faire un câlin.

Elle s'est mise à murmurer de sa voix soyeuse : « S'il te plaît, s'il te plaît, mon amour... ne sois pas bizarre. »

Puis elle m'a lâchée et a rejoint la fête. Au seuil de la porte, elle s'est arrêtée, deux hommes ont crié son nom en même temps. Elle a plié les genoux et remué les fesses, les mains posées sur le chambranle de la porte, puis elle s'est élancée et s'est mise à danser au milieu des couleurs stroboscopiques qui zébraient la pièce. Tout le monde dansait comme des corps ressuscités par des tirs de balles. J'ai sucé le sang sur mon doigt et j'ai dit à Janka de venir danser avec moi.

*

Donc nos poils pubiens avaient commencé à pousser suffisamment pour qu'on puisse les raser. Jana a fait ce que je lui demandais et elle a volé le rasoir de son père.

L'une après l'autre, dans la salle de bains, nous avons fait glisser le rasoir sur notre chatte, jusqu'au trou du cul, et tout autour, en tirant sur les lèvres une à une pour bien tout raser. Nous avons essuyé les mouchetures de sang et regardé les brins noirs et brunâtres qui flottaient dans la cuvette des toilettes, puis nous avons tiré la chasse et nous nous sommes fait face, culotte et jean encore tire-bouchonnés autour de nos chevilles.

J'ai passé ma main sur ma chatte chauve et j'ai dit « Agnus Dei ». Comme l'agneau de Dieu, comme ils nous l'enseignaient, dans le Livre des Révélation : « Tué mais debout. » Tel était le nom de ma chatte.

Jana a fait comme moi et a passé ses doigts sur la sienne et a réfléchi un instant. Moi aussi je réfléchissais. Mais on n'arrivait pas à trouver un nom pour la sienne.

Je me suis accroupie et je l'ai regardée bien en face pour trouver une idée, en écartant les lèvres de sa chatte avec mes doigts et en regardant bien comme il faut, et soudain j'ai vu !

« Waouh ! j'ai crié. C'est les Jan là-dedans !

— Quoi ?

— Jan Palach et Jan Zajíc, tu sais ! Les divins hérétiques, allô, nos étoiles filantes, nos météores punk, nos... »

J'ai commencé à pincer l'air comme si c'était des cordes de guitare électrique et j'ai chanté « *Great balls of fire !* ». Puis j'ai tendu la main et Jana m'a aidée à me relever.

« Agnus Dei and the Jans. C'est, primo, un super-titre pour le passé et l'avenir, et, secundo, un nom de groupe encore plus super, nos chattes, Janka, jouant comme... (J'ai plissé les yeux et j'ai joué les notes les plus aiguës de ma guitare imaginaire) *like... Hell no, Hell nooo, Hell FUCKIN NOOOOOOO...*

— Agnus Dei and the Jans », a répété Jana en frappant sur une batterie invisible autour d'elle.

Puis on s'est redressées, on s'est prises par les épaules et on s'est rapprochées l'une de l'autre. Nos jeans et tout le reste étaient encore entortillés à nos pieds, il n'y avait que nous, nues, rasées, vêtues simplement d'un pull, moi mon col roulé rouge vif et Janka son tricot à rayures bleu et beige. Je lui ai demandé de fermer les yeux et j'ai fermé les miens.

« Tu nous vois ? j'ai chuchoté. On flotte au-dessus de nous-mêmes, tu le vois ?

— Oui..., a murmuré Jana. Au-dessus... de tout...

— En bas... tout est en flammes...

— Ouais. Je le vois.

— Tu vois notre horrible immeuble ?

— Ouais... il y a des flammes... aux fenêtres...

— Et notre horrible école ?

— Une des façades s'est effondrée.

— Et notre horrible *kolotoc* dans le parc ?

— Le cuir des chevaux brûle et les corps en bois se disloquent...

— Et regarde !

— Quoi ?

— Tu vois ça ?

— Oui... Je crois que oui...

— La Vltava...

— La rivière...

— Même l'eau est en feu !

— Et... les arbres aussi !

— Et les oiseaux.

— Et les routes de gravier...

— Et même nous !
— Nous ? a demandé Jana
— Oui, nous... Tu nous vois ?
— Bien sûr... Où sommes-nous ?
— Regarde... Nous sommes là... Je veux dire, seuls nos horribles corps sont là...
— Ouais... nos horribles corps.
— Ils s'embrasent. Tu vois ça ?
— Il y a des flammes sur mes cils, mais je n'ai pas mal.
— On se précipite sur la place Venceslas...
— Et tous nos horribles membres, mains, épaules, genoux, et nos horribles vêtements, tout est en feu...
— Tu vois les bancs... et la file de taxis jaunes... et le saint sur son cheval devant le Musée national ? Et tous ces gens autour de nous, cette foule stupide qui s'attroupe, tous ces gens, et les pigeons, et les voitures qui klaxonnent. Et cette idiote de police qui siffle...
— Et nous, on court dans les flammes...
— Et plus on brûle, plus on s'élève dans les airs ! Regarde maintenant : tu vois notre horrible ville et notre horrible pays et notre horrible monde ! Même les choses que l'on croyait OK, ou même bien, voire très belles, eh bien elles ne l'étaient pas, elles ne le sont pas...
— Tout est devenu pareil. Tout est en feu.
— Et maintenant toi et moi, nous sommes, tout simplement, enfin, essentielles...
— Et ça fait du bien...
— Tellement du bien.
— Va te faire foutre *ošklivý svěť*... espèce d'horrible monde, bon vent ! Agnus Dei and the Jans sont arrivés, oh oui ! Et comment ! »

*

Quand j'ai ouvert les yeux, nous étions déjà en train de nous embrasser. Peut-être le faisons-nous depuis tout ce temps. La langue de Janka était puissante, je me souviens. Je me suis dit, waouh, c'est donc là qu'elle garde toute sa force. Je me souviens de sa puissance dans ma bouche.

Girls Only

0_hotgirlAmy_0 a rejoint le groupe <GIRLS ONLY>

Dominxxika_N39 : Salut, hotgirlAmy, A/S/V ?

0_hotgirlAmy_0 : 15/f/Milwaukee. Toi ?

Dominxxika_N39 : 35/f/Prague.

Dominxxika_N39 : ... Trop vieille ?

BabyBoi_whatup8 : Tu m'étonnes.

0_hotgirlAmy_0 : On s'en fiche BB. C cho.

Dominxxika_N39 : *sourire

Dominxxika_N39 a quitté le groupe <GIRLS ONLY>

Dominxxika_N39 a rejoint le groupe <GIRLS ONLY>

Dominxxika_N39 : Dsl hotgirlAmy ! J'ai quitté vite, pensais mari est rentré.

0_hotgirlAmy_0 : Ah...

Dominxxika_N39 : Mais c'est OK, juste oiseau dehors qui fait bruits.

BabyBoi_whatup8 : Dis donc Dominxxika_N39, c'est GIRLS ONLY – si pas gouine – BYE BYE >>>

Sexy_Kimmie_ : Pas que des gouines ici, btw, trop nulle.

69Beachgirl69 : Sérieux BabyBoi. Retourne au chatroom butch-fem.

—GlitterCrush— : F U Kimmie & Beachgirl. BabyBoi tu restes.

BabyBoi_whatup8 : Holla GlitterCrush.

—GlitterCrush— : *mord ses lèvres brillantes

BabyBoi_whatup8 : Chaud devant.

00ps-I-did-it-again00 a rejoint le groupe <GIRLS ONLY>

00ps-I-did-it-again00 : *salue tout le monde de la main

00ps-I-did-it-again00 : Y a quelqu'un ici du Nebraska ?

—GlitterCrush— : Slt 00ps, briseuse de cœur ?

00ps-I-did-it-again00 : *s'époussette les épaules

—GlitterCrush— : *rigole

Mybigbootie56 : Des latinas dans les parages ?
JLoJLoJLo : Évidmt. *salue de la main bigbootie
Mybigbootie56 : *se tire une balle dans la tête
JLoJLoJLo : Lol. 17/Houston
Mybigbootie56 : Toutes mes ex habitent au Texas ! Blague.
Moi=15/HOTlanta, Georgia holla !
Sexy_Kimmie_ : KatieCutie, moi c'est sûr que carrément je
l'embrasserais. Même si elle fait genre j'suis pas comme ça moi, embrasse-
la.
69Beachgirl69 : À fond, fais-le !
KatieCutie16 : Et si elle le dit au coach ?
69Beachgirl69 : Alors on débarque.
Sexy_Kimmie_ : KatieCutie on assure tes arrières meuf.
KatieCutie16 : Haha merci les filles. Mdr à l'idée de vous voir débarquer à
Toledo.
Sexy_Kimmie_ : Pdp pour moi. Ohio c koi 12 h de voiture du Vermont ?
69Beachgirl69 : Et hop un petit détour par Detroit et je suis du voyage !
*se roule par terre de rire
Sexy_Kimmie_ : À donf !
0_hotgirlAmy_0 : Dominxxika, on passe en privé *clin d'œil
Dominxxika_N39 : Je te suis... *prend la main de hotgirlAmy
Dominxxika_N39 a quitté le groupe <GIRLS ONLY>
0_hotgirlAmy_0 a quitté le groupe <GIRLS ONLY>
00ps-I-did-it-again00 : I played with your heart, got lost in the game...
—GlitterCrush— : *se remet du gloss

Global Plastics

Aimée changea de position sur sa chaise. Elle avait pris place parmi le public d'une conférence qui se tenait en face du stand N39. Quatre hommes s'étaient installés sur le plateau, derrière des tables équipées de micros et flanquées de bannières, mouchetées de logos, qui indiquaient, en grandes lettres italiques bleues, *Global Plastics*.

*

« ... afin d'imiter le plus exactement possible la force, la résilience et la souplesse de la main... »

*

Aimée bougea encore sur sa chaise. Elle avait une sensation étrange dans le dos. Elle se retourna discrètement et jeta un regard au public assis en rang derrière elle – costumes cravates attentifs à la conférence. Tous les regards étaient dirigés vers la personne qui parlait. Elle se remit droite et s'efforça d'écouter.

*

« Oui, les appareils en métal sont durables, mais ils sont frustrants par leurs limitations... »

L'homme qui parlait avait une petite tête de cheveux blancs et des lèvres rosâtres au centre d'une barbe grisonnante. Sa cravate rouge vif piquetée de pois blancs contrastait avec sa chemise bleu pâle et son costume bleu foncé. Le cartel devant lui indiquait : *Docteur de Saint-Pé*.

*

« ... plus souple, recouvert de polyuréthane. »

*

D'un côté du docteur, un homme en costume noir, épaisse chevelure brune impeccablement coiffée, opinait consciencieusement. De l'autre, un intervenant, visage long, profonds sillons, casque de cheveux blonds filasses illuminés sous la chaleur des spots, pinçait ses lèvres en point d'interrogation. Le dernier homme en bout de table, en costume couleur asphalte, dilatait sans cesse ses narines comme pour ponctuer l'intervention du docteur.

*

« Sans oublier, bien évidemment, les techniques de moulage par injection... »

Aimée s'efforçait de se concentrer sur les propos de son père, mais elle avait l'impression que quelqu'un faisait bouger sa chaise. Elle baissa le regard sur son téléphone portable qu'elle tenait sur ses genoux, et serra plus fermement encore l'appareil.

« ... ce retour d'information biologique est précisément ce de quoi un amputé dépend afin de déterminer la quantité de pression à exercer pour tout mouvement... chose dont les appareils en métal sont incapables... »

Le docteur fit un geste de la main en direction de l'homme brun à sa gauche et sourit.

« Comme le V3 Remotion Knee en Californie... »

Les deux hommes échangèrent un sourire. Celui en costume asphalte se gratta le nez.

« Ces prises femelles en plastique sont fondées sur des principes anatomiques élémentaires, vitaux. »

*

Agrippée à son mobile, elle s'efforçait de regarder droit devant, mais bientôt ce fut plus fort qu'elle et elle tourna la tête ; son regard se posa lentement sur l'homme assis à sa droite qui prenait des notes dans son calepin. Puis, derrière cet homme aux longs lobes d'oreilles, sur cette femme, peau sèche enduite d'une épaisse couche de fond de teint, sourcils

noirs crayonnés, yeux rivés sur l'intervenant. Aimée pivota plus encore sur sa chaise, balayant du regard les visages, cherchant l'origine de son trouble. Mais personne ne regardait dans sa direction.

« ... comme c'est le cas avec Touch Bionics », poursuivit le docteur.

L'impression venait pourtant de quelque part. De derrière le public. Un homme était là, immobile. Costume gris, corps ovoïde, tête dégarnie et lunettes à monture fine sur le nez. Il faisait face à la scène mais ses yeux étaient braqués sur elle. Leurs regards se croisèrent et ils restèrent un instant ainsi. L'homme leva alors un bras vers la poitrine. Aimée observa la main disparaître entre le revers de la veste et la chemise. Elle sentit sa propre blouse se déplacer et se froisser au niveau des côtes. Puis sa main réapparut, d'abord le poignet, puis les phalanges, et Aimée expira comme si l'homme venait d'extraire quelque chose en elle. Il tenait un mouchoir en soie bleu ciel qu'il porta à sa bouche. Il toussa plusieurs fois, froissa le mouchoir et le glissa lentement dans sa poche de veste. Les épaules d'Aimée se recroquevillèrent dans son cœur.

Puis l'homme s'éloigna entre les stands pour se diriger vers le pôle international.

Aimée se retourna lentement pour faire face à la conférence. Elle baissa le regard vers ses mains qui agrippaient toujours son téléphone, comme s'il devait sonner d'une seconde à l'autre. Lorsqu'elle leva à nouveau les yeux, la scène avec les intervenants était devenue un plateau de théâtre surélevé, profond, sol peint en noir, encadré de lourdes tentures, faisceaux de lumières sur le corps d'une femme, debout, pieds nus, vêtue d'une simple nuisette de satin blanc. Derrière elle, dans l'ombre, son sosie, plus jeune, même nuisette, jambes nues, orteils écartés.

LA FEMME (*face au public, regardant l'horizon*)

Autrefois j'étais jeune.

LA FILLE (*face au public, regardant le public*)

Autrefois j'étais vieille.

*

Aimée était une enfant miracle, c'est-à-dire que sa mère l'avait eue alors que tout portait à croire qu'elle avait dépassé l'âge de procréer, et ce fut la dernière erreur que ses parents commirent ensemble. Leurs deux autres

enfants étaient déjà adultes et gagnaient leur vie lorsque Aimée arriva dans le nid à présent vide et, moins de deux ans plus tard, ses parents divorcèrent. Sa mère déménagea à Londres comme sur un coup de tête, réaction à toutes ces années pendant lesquelles son mari l'avait toujours empêchée de faire ce qu'elle voulait. Elle avait, aussi, un amoureux qui l'y attendait.

Sylvie, la grande sœur d'Aimée, décida de partir elle aussi, estimant que Paris était une ville naine au cœur de pierre, mots qu'elle prononça en regardant son père droit dans les yeux. Son frère, Benoît, avait toujours eu un faible pour l'Asie du Sud-Est, et avant même que les femmes de la maison affichent un penchant tout britannique, il accepta un emploi stable dans un hôpital de Thaïlande, aussi loin que possible donc d'un père qui ne pouvait s'empêcher de dire qu'il pensait que Benoît était trop futé pour être un généraliste qui soigne rhumes et petits bobos. Avec le temps, la mère, la sœur et le frère devinrent moins des parents que des figurines, rétrécies et immobiles, semblables à ces petits personnages de plastique qui autrefois peuplaient l'enfance trop brusquement quittée par Aimée. Et c'est ainsi qu'elle et son père devinrent particulièrement proches, comme si leur cellule familiale n'avait jamais été composée que d'eux deux.

*

Son père fit de son mieux pour offrir une bonne éducation à sa fille, car il s'était juré qu'Aimée serait différente de Sylvie et, grand Dieu, ne ressemblerait en rien à son ex-femme.

*

Il avait pris deux places d'orchestre au théâtre pour aller voir une pièce, dont la presse parlait beaucoup, et dans laquelle jouait Fanny Ardant. Aimée avait alors treize ans, de fins cheveux blonds soigneusement brossés et glissés derrière l'oreille.

*

Une femme entra sur scène vêtue d'une nuisette en satin blanc, pieds nus. C'était Fanny Ardant. Le public se redressa. La célèbre actrice inspira profondément et dit, de sa voix de velours : « Autrefois, j'étais jeune. »

De l'autre côté du plateau, une femme plus jeune surgit, elle aussi vêtue d'une nuisette en satin blanc et pieds nus. Ses cheveux noirs étaient coiffés comme ceux de Fanny Ardant et les traits de son visage présentaient des similarités avec ceux, sagement voluptueux, de l'actrice. La jeune femme avança pour rejoindre Fanny Ardant. Elle adressa un regard puissant à la salle et annonça, d'une voix ample : « Autrefois, j'étais vieille. »

*

La scène devant elle était tellement haute, la perspective si distincte, et les identiques nuisettes des deux actrices tellement courtes, que la jeune Aimée passa toute la représentation à lancer des œillades involontaires vers la naissance des cuisses, puis plus haut encore, pour aussitôt, à chaque fois, détourner le regard d'un clignement d'œil.

Après la représentation, la jeune Aimée prononça mal à plusieurs reprises le nom de la célèbre actrice. Son père la corrigea – Fanny *Ardant*, ar-dan –, mais comme Aimée se trompait encore et prononçait Arendt, son père lui expliqua que « Arendt » était le nom d'une autre personne, Hannah Arendt, la philosophe et théoricienne juive. Puis il estima qu'il serait bon de lui expliquer l'essai d'Arendt intitulé « Sur la violence », l'importance de la question de la relation entre violence et pouvoir, et la nécessité de définir des mots-clés comme pouvoir, puissance, force, autorité et violence. « Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et n'existe que tant que ce dernier n'est pas divisé », alors que la puissance, elle, est individuelle, la force, contextuelle, et l'autorité, une chose qui est dévolue et détenue. « L'ordre le plus efficace est celui que vient appuyer le canon du fusil, qui impose l'obéissance immédiate la plus complète. » Immédiate et immédiatement intenable. « Alors, qu'est-ce que la violence ? » demanda le père à sa fille Aimée de treize ans. Elle leva vers lui un regard vide, puis tourna la tête vers l'endroit où la scène avait été et les deux paires de cuisses n'en devinrent qu'une.

*

Au cours des semaines suivantes, son père devenait de plus en plus agité : il essayait d'éduquer Aimée sur les idées d'Arendt mais il n'arrêtait pas de l'appeler Hannah *Ardant* et son esprit se mettait alors immédiatement à songer à ce film avec Fanny Ardant et Gérard Depardieu,

La Femme d'à côté de Truffaut. Dans le film, un certain Bernard (Depardieu) vit de manière sereine et heureuse avec sa femme à Grenoble jusqu'à ce qu'un couple emménage dans la maison voisine. La nouvelle voisine (jouée par Fanny Ardant) s'avère être une ancienne amante de Bernard.

Aimée, qui maintenant n'arrivait plus à prononcer correctement les noms, que ce soit celui de la philosophe ou celui de l'actrice, par simple peur de se tromper, se mit, en plus, à bégayer. Son père, bien qu'il ne fût pas orthophoniste, estimait certains cas de dyslexie et les troubles de la parole comparables aux douleurs provoquées par un membre fantôme. De ce fait, il pensait qu'il devait faire en sorte que sa fille ait une meilleure compréhension de son propre corps et du rôle joué par la langue, la bouche, la gorge en matière de prononciation. Selon le diagnostic qu'il avait établi, les mécanismes de la parole d'Aimée établissaient des liens entre un son précédemment prononcé et celui auquel elle tentait de donner voix.

*

Aimée fut donc envoyée dans sa chambre pour y réciter le nom « Fanny Ardant » de manière claire et cohérente cent fois avant de se coucher.

Nuit après nuit elle répétait le nom de l'actrice comme une prière du soir et, lorsqu'elle fêta son quatorzième anniversaire, le bégaiement avait disparu.

*

À l'âge de seize ans, Aimée apprit qu'un nouveau club avait ouvert sur le boulevard Poissonnière, près du Grand Rex. Tel un feu de poudre, la nouvelle se répandit, filles, dames, goudous, chattes... Ce n'était pas l'endroit discret, planqué comme tant de ceux dans lesquels on se glissait subrepticement pour y être gay. Non, cet endroit était dévergondé, bruyant, visible, bordélique, *the place to be* pour les filles qui aiment les filles et pour les garçons qui aiment les garçons, à condition de venir accompagné d'une fille, et aussi pour les punks, les acteurs, les musiciens et tous ceux qui désiraient s'éclater en dansant. Le mercredi c'était rock, le jeudi électro, le vendredi une musique plus expérimentale, et le samedi c'était « Girls Only ».

Le *Pulp*.

Elle passa devant le club deux samedis de suite sans oser entrer, préférant s'engouffrer dans la station de métro juste en face et rentrer chez elle. Bientôt, cependant, son père commença à prendre des somnifères, et Aimée à sortir en douce.

*

Au-dessus de l'entrée, suspendue à une paire de chaînes en métal, une grande enseigne en bois peint en noir affichait des lettres découpées d'un rose défraîchi qui hurlaient *PULP*. L'entrée était gratuite et tout le monde était bienvenu à condition de venir accompagné d'une fille.

L'intérieur du club était noir de monde, papier peint en lambeaux, fauteuils en Skaï rouge cerise balafré, piste de danse aux lattes éraflées.

Une fille de grande taille se pencha vers Aimée pour lui demander de la codéine, et Aimée cria par-dessus la musique « Non merci », après quoi la fille haussa les épaules, rétorquant, elle aussi en criant : « Non, je te demande si *toi* tu en as... »

Aimée rejoignit la piste de danse. Après avoir choisi un endroit moins éclairé, elle se mit à danser, jetant des œillades autour d'elle : flashes de visages, de joues rondes, de nez grecs, de cils sombres, de frisottis, de franges droites, de hauts courts, de lèvres rouges, mauves, naturelles, de bouches entrouvertes, pincées, soufflant de la fumée de cigarette.

Elle scannait la piste du regard à la recherche d'une fille qu'elle aimerait embrasser.

*

Elle y passait autant de soirées que possible. À embrasser, tâtonner, attendant avec impatience le morceau, le verre, la cigarette, l'attouchement suivants.

*

Ce soir c'était soirée électro et les corps bondissaient, têtes ballantes, cheveux lâchés balayant les visages. Hanches et coudes. Bras levés, cisailant les rais de lumières.

Au bar, un type en tee-shirt vert foncé se disputait avec la femme derrière le comptoir. Aimée se tenait sur le côté, patientant pour commander. La

barmaid se pencha en avant, corps appuyé contre le zinc.

« Tu vois, là, dehors, fit-elle en indiquant la porte, le monde il est à toi. Tu y fais ce que tu veux. Mais ces cent mètres carrés ici, tu vois, ils sont à nous. Donc si tu entends ma petite chatte dire non, c'est que c'est NON. Tu piges ? Allez, bonne soirée à toi. » Elle frappa les paumes de ses mains sur le comptoir et se tourna vers Aimée. « Qu'est-ce qu'on te sert, chérie ? »

*

Aimée s'amouracha d'une fille nommée Céline aux yeux couleur d'absinthe et aux lèvres pulpeuses, gonflées par les pulsations lumineuses. Elle l'avait embrassée et elles s'étaient tripotées sur la piste, mais Céline ne semblait ni intéressée ni désintéressée. Il n'en fallait pas plus pour qu'Aimée, du haut de ses seize ans, ne désire rien de plus qu'accaparer son attention.

*

Aimée avait atteint le summum de son désir. Allongée dans son lit, elle se masturbait en songeant à Céline. Sa main se figea. Souffle coupé.

Elle s'imagina la Seine, coulant mollement, la peau en surface se ridant sur elle-même, la lumière du ciel rose pâle, l'eau semblable à de la boue. Aimée lâcha l'air dans ses poumons et se leva. Sans réfléchir, elle enfila un jean, agrafa son unique soutien-gorge sexy en soie noire acheté chez H&M, se vêtit d'un ample pull gris et sortit sans faire de bruit. Elle pensait aller se jeter dans la Seine. Mais c'est au *Pulp* qu'elle se rendit finalement.

Céline se contorsionnait sur la piste de danse, son carré ondulé de cheveux bruns coincé derrière les oreilles, les yeux cernés de noir, et ces pupilles vertes miroitantes, toujours comme si elle s'était empoisonnée. Sa bouche, enduite d'une épaisse couche de rouge, tachait la cigarette qui pendait à ses lèvres.

Aimée regardait Céline danser. Elle la fixait. Elle examina minutieusement toutes les parties de son corps. Mais Céline ne daignait même pas lever le regard. Ses yeux n'étaient nulle part. Des diamants qui se taillaient dans du charbon. Aimée sentit le cisèlement dans la poitrine. Sentit le flot boueux de la Seine. Toutes ces fois où elle avait regardé une fille à l'école et serré le ventre. Tous ces mots sur lesquels elle avait jadis buté. Toutes ces façons qu'elle avait de se détester et tout ce qu'elle ne

pouvait se résoudre à abandonner. Céline, yeux de venin vert étincelant sous la lumière du projecteur, fumée rampant hors de sa bouche rouge.

*

Ne demandons-nous pas tous la mort avant de savoir demander ce que nous voulons vraiment ? Souvent cela se passe la nuit – de sa tige, une rose s'épanouit dans un cri parfumé.

*

Aimée se tenait là, avalant sa salive. Encore et encore. Yeux braqués sur Céline. Un oracle. Une lame de couteau. Pétale après pétale, jusqu'à la lune. Puis quelqu'un s'adressa à elle.

« Oh là là... »

Aimée se retourna.

« Ne me dis pas... »

La fille était plus grande qu'elle, ses traits du velours dans la pénombre. Par sa façon de se tenir, Aimée sut qu'elle était plus âgée, savait qui elle était, et que le reste du monde était en quelque sorte d'accord avec elle.

« Pardon ? fit Aimée.

— Cette fille. Celle que tu regardes. Elle est chiante. C'est une perte de temps. »

Aimée regarda Céline puis à nouveau la fille.

« Mais tu l'aimes bien, hein ? »

Aimée opina de la tête malgré elle.

« Et qu'est-ce que t'aimes d'autre ? » demanda la fille.

Aimée hésita.

« Le gin tonic.

— Eh bien, voilà qui est intéressant. »

La fille connaissait le DJ et paya toutes les consommations d'Aimée. Mais la fille n'en était pas une, du haut de ses vingt-six ans par rapport aux seize d'Aimée.

« Hé, Dominique ! » cria Olivier, un ami. Il ouvrit son paquet de cigarettes et en sortit un petit sachet contenant deux pilules bleues. Dominique saisit le sachet et le fourra dans son soutien-gorge, puis elle se servit une cigarette avant d'en proposer une à Aimée.

Olivier demanda alors à Aimée si elle était au courant qu'elle fumait avec une star, ponctuant sa question d'un clin d'œil.

*

À cette époque, Dominique était effectivement une célébrité et se sentait comme telle, même si sa renommée tenait principalement à cette pièce de théâtre dans laquelle elle avait joué au côté de Fanny Ardant, au théâtre de la Madeleine, pièce que le père d'Aimée l'avait amenée voir. Fanny Ardant, avec ses sourcils bruns, cheveux bruns, ses yeux de velours et lèvres empreintes de cette voix à la fois assurée et timide... Fanny Ardant, cette femme toujours en rouge, même quand elle ne l'était pas. Dominique avait toujours pensé qu'elle était de la même étoffe qu'une femme comme ça, une femme à qui seule appartenait une couleur.

Le metteur en scène avait choisi Dominique pour incarner le fantôme plus jeune de Fanny Ardant, un personnage qui était à la fois l'actrice enfant et sa fille. Il s'agissait d'une mise en scène symbolique. Les deux femmes étaient vêtues d'une robe chasuble en tweed gris, qui arrivait à mi-cuisse, puis, dans la dernière scène, d'une nuisette de satin blanc. Fanny Ardant était « LA FEMME » et Dominique « LA FILLE ».

Le dernier soir, lorsque le rideau se baissa une ultime fois, Dominique ressentit une espèce de vexation. En coulisses, les deux actrices retiraient leur maquillage. Et, tandis que LA FEMME redevenait Fanny Ardant, la grande actrice française, LA FILLE, elle, redevenait Dominique, pas tout à fait une étoile filante, plutôt un nuage de poudre libre qui s'échappe dans l'oubli.

Des mois après le spectacle, elle n'arrivait pas à dormir. Elle se levait au milieu de la nuit, allumait la lumière de la salle de bains, et récitait son texte face au miroir.

LA FILLE (*face à LA FEMME, qui continue de regarder l'horizon*) Tu me fais peur.

(*se rapproche de LA FEMME*) Je n'ai jamais demandé à te ressembler.

(*se rapproche encore d'un pas*) Je n'ai jamais demandé au Créateur d'être à ton image.

(*d'un autre pas*) Je n'ai jamais demandé à passer toute ma vie à avoir tes traits.

(*d'un autre pas encore*) Je n'ai jamais demandé à être jeune alors que tu es déjà vieille.

(*encore d'un pas*) Je n'ai jamais demandé que tu vieillisses avant moi.

(*encore d'un pas*) Je n'ai jamais demandé que tu meures la première.

(*pause*)

(*heurte LA FEMME*)

Je n'ai jamais demandé à me souvenir de ton odeur. (*la bouscule plus délibérément*)

Je n'ai jamais demandé à sentir tes mains. (*bousculade*)

Je n'ai jamais demandé— (*bousculade*)

Je n'ai jamais demandé— (*bousculade*)

Dominique enleva le tee-shirt avec lequel elle dormait et sa culotte. Nue, elle effleura de ses doigts les traces à peine visibles d'ecchymoses sur son sternum et un peu au-dessus du bassin, les parties de son corps avec lesquelles elle avait « bousculé » LA FEMME sur scène. Elle pouvait presque sentir l'épaule et la hanche de Fanny Ardant qui lui rentraient dedans à chaque fois qu'elle bousculait le corps immobile comme cloué au sol. Elle pouvait presque entendre sa propre voix, acide, stridente, et sentir son visage devenir à la fois moite et glacé, ses aisselles se contracter, ses jambes se raidir, ses joues ruisseler de larmes, les planches du plateau froides sous ses pieds nus. Le bonheur absolu.

*

Tout changea pour Aimée suite à sa rencontre avec Dominique. La Seine était une eau légère, non de la boue. Des choses la faisaient sourire du simple fait qu'elles existaient. Céline n'était plus rien, une silhouette indifférenciée parmi les autres.

« Mon amour, mon amour, mon amour... » Dominique la tirait à l'intérieur d'elle par derrière.

*

À l'approche de ses dix-sept ans, Aimée, abandonnant la mue de son enfance, se sentait gorgée des choses qu'elle pouvait faire ; à l'approche de ses vingt-sept, Dominique prenait conscience qu'elle n'était plus la star d'il y a quatre ans, pour peu qu'elle l'eût jamais été.

Quand Aimée fêta ses dix-huit ans, Dominique lui demanda de venir vivre avec elle.

*

Aimée caressait d'un doigt le bord de l'oreille de Dominique qui, debout face à la grande bibliothèque blanche, parcourait du regard les dos, cherchant lequel extraire. Au moment où Aimée lui embrassa la nuque, Dominique se détourna. Elle s'accroupit et fit courir son index le long des livres, puis commença à tirer sur la reliure toilée bleu ciel d'un ouvrage fiché dans la rangée du bas.

*

La mère de Dominique, membre d'une paroisse catholique des environs de Lyon, était une vigoureuse altruiste avec un discret penchant pour les langues. Mine de rien, elle avait appris à converser en serbe, espagnol, allemand, polonais et portugais. Lorsqu'elle approcha de la trentaine, vouée à un célibat involontaire tandis qu'elle travaillait pour une organisation catholique française à Porto, elle fit la connaissance, à la messe dominicale, d'un universitaire portugais spécialisé en psychologie sociale. Il avait l'allure d'une guitare de troubadour sans cordes, elle, de l'avocat d'un saint.

Ensemble, ils donnèrent à Dominique son teint légèrement mat, ses yeux en amande emplis de nuit, sa belle bouche, son nez en pente douce, le dessin en courbe de ses pommettes, ses sourcils et cheveux d'un beau brun, son goût pour tout sujet ou lieu capable de transcender les institutions de la religion et de l'enseignement supérieur.

Elle avait été repérée par M. Pio Pinheiro, lequel, presque toujours accompagné de son grand caniche noir rasé de près nommé Gary Cooper, laisserait filer l'occasion, quelques années plus tard, de signer le futur top-modèle originaire de Porto, Sara Sampaio. M. Pio P. avait ce qu'il fallait d'élégance tranquille pour convaincre la mère aux yeux en tournevis et le père au foie fragile que la vocation divine et terrestre de Dominique était d'être devant un objectif. Dominique, alors âgée de neuf ans, ses parents et M. Pio P. se rendirent à Paris où elle fit sa première séance photo pour un catalogue présentant une collection printemps. Dominique jouissait à la fois d'une certaine ambiguïté raciale et d'une forme de pureté européenne qui

firent d'elle, par la suite, une parfaite « troisième roue du carrosse » pour de nombreux shootings de catalogues.

Hasard ou prophétie, sa mère fut mutée à Paris, au siège de son organisation catholique. Son père, après avoir hésité, abandonna son poste à l'université et accepta, comme un acte de foi, de se retrouver sans emploi. L'adolescente qu'était Dominique tomba amoureuse de la ville.

Neuf mois plus tard, son père ouvrit son Livre des saints à la reliure bleu fané, s'entailla les poignets et se vida de son sang au point que le liquide traversa le vieux parquet, coulant le long du branchement électrique du lustre des voisins d'en dessous, un goutte-à-goutte qui fit vaciller la lumière du salon de longues heures avant que résonnent les sirènes de l'ambulance.

Les spéculations allèrent bon train quant au possible motif du suicide – raisons psychologiques ou théologiques ? Quoi qu'il en soit, chacun arriva à sa propre conclusion, et celle de Dominique fut que sa place était sur scène.

*

Dominique et Aimée, deux tourterelles toujours à s'empoigner, à glousser, subjuguées. Au printemps 2013, le mariage pour tous devint légal en France, et les deux femmes fêtèrent l'événement en s'adonnant au scepticisme qu'elles affectionnaient, en blaguant au sujet des épouses autrefois vendues aux enchères, en racontant quelque anecdote remémorée, récits ponctués de baisers, puis d'une longue étreinte, après quoi elles ouvrirent les yeux et virent l'évidence.

Elles se marièrent l'automne suivant. Rien de grandiose : mairie, paraphe des papiers et brunch à la maison avec leurs amis.

« Vous arrivez à croire que nous sommes ensemble depuis que j'ai seize ans ! s'exclama Aimée à la cantonade pendant le brunch.

— Cougar, va ! lança Olivier à Dominique en lui faisant un clin d'œil.

— Hé, je n'avais que vingt-six ans... et on n'y voyait pas grand-chose... »

Dominique prit Aimée par la taille, lui murmura quelques mots puis lui mordit le lobe de l'oreille.

*

Au lit, Dominique lisait à Aimée des extraits de ses pièces préférées. Surtout les rôles qu'elle n'aurait jamais l'occasion de jouer sur scène, parce que réservés aux hommes, ou à des acteurs plus jeunes, plus vieux, plus blancs, plus foncés.

*

La Nuit juste avant les forêts

*

Elles dînaient à la maison. Dominique prit l'appel. Elle alla dans la chambre. Elle en sortit. Elle revint à table. Elle fit courir sa fourchette dans ses spaghettis, en tournoyant encore et encore, sans jamais attraper le moindre brin.

*

Depuis que Dominique avait eu quarante ans, chaque fois qu'elle sortait de la salle de bains elle déclarait qu'elle commençait à ressembler à son père puis tirait sur la peau sous ses yeux. Il est vrai qu'elle était devenue plus pâle avec les années, et ses yeux – qui autrefois contenaient cette riche et sombre chaleur – étaient désormais plus froids et remplis de doute.

Dominique répétait sans cesse que le théâtre « fichait le camp », qu'on ne voulait plus voir de vraies personnes sur scène désormais, et que bientôt tous les rôles seraient joués uniquement par des vidéos et de la musique...

*

« Non, mon amour, tu n'as pas compris. À vingt-trois ans, je croyais que je voulais devenir une grande actrice – mais je ne veux plus de tout ça. Ce n'est pas du tout ce que je veux. Je veux juste... le *ressentir* encore une fois. »

*

Dominique était en train de hurler « Non, non, NON ! » à Aimée, en essayant de lui expliquer qu'elle était trop bonne pour se retrouver dans une

énième « production d'étudiants » comme elle les appelait, voulant dire par là que le dramaturge et le metteur en scène n'avaient qu'une vingtaine d'années. « Que savent-ils de la vie ?... Et ils me disent à moi où je dois me tenir, où m'asseoir, par où sortir de scène... ! »

Ses insomnies s'étaient transformées en parasomnies et elle hurlait dans son sommeil, et tombait du lit. Ou bien elle restait couchée dans le noir les yeux grands ouverts, tandis que des pensées momifiaient son corps.

*

Elles venaient juste de faire l'amour. Dominique restait allongée sans dormir, tandis que tout le corps de sa femme était lourd de sommeil. Dominique commença à parler de Foucault et Aimée tenta de l'écouter tandis qu'elle expliquait que le père de Foucault était chirurgien, et que Foucault lui-même avait raconté cette histoire sur son lit de mort à Hervé Guibert, lequel avait retranscrit ses propos : alors que Foucault n'était qu'un enfant, son père, qui travaillait dans un hôpital de Poitiers, lui demanda de venir observer une amputation au bloc opératoire. Le garçon regarda son père scier la jambe d'un homme, et c'est cette scène qui l'aurait dépouillé de sa virilité.

À moitié endormie, Aimée marmonnait : « Mon père t'aime beaucoup, tu sais... il veut juste aider... »

*

Dominique était au lit, où elle continuait de lire du Bernard-Marie Koltès. Les titres de ses pièces sonnaient si tendrement aux oreilles d'Aimée : *Dans la solitude des champs de coton*, *La Nuit juste avant les forêts*, *Tabataba...* mais les passages qu'en lisait Dominique n'avaient rien de tendre, ces textes étaient remplis de révolte, de fureur suffocante.

Dominique posa le livre, enroula son corps autour d'Aimée, déjà endormie, et la serra comme on serre une poupée contre les cauchemars.

*

Au début de leur relation, Dominique avait reconnu qu'elle parlait dans son sommeil. Qu'elle souffrait de *somniloquie*, qu'elle était *somniloque* en somme. Mais Aimée se trompait tout le temps et disait « soliloque », alors

Dominique lui répétait sans cesse que ce mot-là voulait dire quand un personnage de théâtre se dirige sur le côté de la scène pour confesser quelque chose.

« Comme dans Shakespeare, mon amour... comme quand Othello évoque l'éclipse totale, ou qu'Antoine voit le fantôme de Cléopâtre, ou quand lady Macbeth n'arrive pas à laver le sang sur ses mains, tu vois ?... »

Mais la somniloquie dont souffrait Dominique n'était pas du genre de celle où une personne marmonne dans son sommeil qu'il faut penser à acheter du pain ou à répondre à un mail, non, elle, elle hurlait, sursautait, se débattait et bondissait hors du lit.

Pour Aimée, son trouble ressemblait au *soliloque*, car Dominique se retirait bel et bien alors sur le côté de sa scène, où tout, autour d'elle, baignait dans une faible lumière, où la surface sous ses pieds avait les reflets d'une eau noire, où elle éructait les mots et les sons de l'animal passionné qui l'habitait, frénétiquement avide de langage.

*

« C'est toute la différence, Aimée ! Je ne suis pas mauvaise. Je suis une bonne actrice, je sais que je le suis. C'est juste qu'ils ne veulent pas de moi. Je comprendrais si j'étais médiocre, je pourrais l'admettre. Mais je suis bonne, Aimée. Je suis vraiment bonne, mais eux, ils ne veulent tout simplement pas de moi. »

*

Aimée adorait voir Dominique sur scène. Sur scène, elle s'électrisait, devenait sacrée. Comme lors de cette première soirée, quand elles ne se connaissaient même pas et que la jeune adolescente qu'était alors Aimée avait fixé du regard ces cuisses redoutablement nues. Aimée adorait Dominique quand elle jouait, toutes deux avaient alors l'impression de cadrer parfaitement dans le monde : Dominique qui vibrait dans la lumière, Aimée qui observait intimement. Aimée adorait aussi quand Dominique dormait, non pas d'un sommeil agité, non, de celui qui était doux et dénué de méfiance. En regardant alors son visage, elle pouvait voir toutes celles qu'elle avait été, toutes ces filles et femmes au travers desquelles elle avait grandi se reposant ensemble, blotties les unes dans les autres.

*

Même si elle avait dit à son père qu'elle ne voulait pas en parler, il lui avait saisi les mains pour lui annoncer, aussi clairement que possible, qu'elle montrait « ce que la profession médicale appelle des symptômes alarmants ».

Elle avait donc fini par accepter que son père obtienne une ordonnance pour des somnifères grâce auxquels Dominique parvenait à dormir la nuit entière.

Et, sur les conseils de son père, Aimée posa un verrou sur le tiroir à couteaux et une clochette sur la poignée de la porte de la chambre.

*

Aimée vit comme un bon signe le fait que Dominique se détache de Koltès pour se plonger dans la lecture d'un dramaturge norvégien et s'intéresser à la vie des saints.

*

« Qu'est-ce que tu ressens pendant une de tes terreurs nocturnes ? » l'interrogea Aimée en déposant doucement une compresse fraîche sur le front de Dominique.

« C'est comme si quelqu'un allait arriver, d'une seconde à l'autre... je ne sais pas qui... mais je sais que ce sera insupportable quand cette personne arrivera. »

*

Lorsque Aimée rentra chez elle après sa journée de travail au cabinet du gynécologue, ils riaient dans le salon, Guillaume, Claire, Éric, Olivier et son copain Angelo, celui qui avait participé au spectacle de Wajdi Mouawad la saison dernière.

Claire était penchée en avant sur le comptoir, fesses dirigées vers Aimée. Elle enroula la tête sur le côté et dit « Salut ».

Aimée posa ses clés avant de se diriger vers Dominique pour l'embrasser sur la bouche.

*

« Arrête de faire ça, arrête de me traiter comme si j'étais idiot parce que je suis jeune ou naïve ou je ne sais quoi qui justifie à tes yeux ce traitement...

— Je ne cherche pas à le justifier...

— Attends, quoi ? Attends, donc tu l'admetts ?

— Non ! Tu es complètement ridicule.

— Va te faire foutre.

— Ah, super, bravo !

— Qu'est-ce que je suis, moi ? Le jour la petite secrétaire toute gentille et discrète, la nuit ton chien-chien qui te suis partout où tu joues...

— Je ne te demande jamais de venir.

— Eh bien, moi, je veux venir, qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? Moi, je veux venir te voir !

— Mon amour, tout ce que tu veux c'est avoir quelqu'un que tu peux suivre partout. Avant, c'était ton père, et maintenant, c'est moi, et...

— C'est ça ce que tu crois, *chérie*, c'est vraiment ça que tu penses de moi ?

— Attends, Aimée, une seconde, j'essaie juste de te dire que Benoît, lui, mène sa vie en Thaïlande, ta sœur à Londres, et ta mère...

— Et toi, toi tu fais ce que tu veux avec Claire... ? C'est donc ça ? »

Les deux femmes marquèrent une courte pause.

« Tu veux vraiment jouer à celle qui sera la plus pathétique, là ? » lança Dominique.

Les dents d'Aimée se serrèrent les unes dans les autres tandis que ses yeux devenaient humides.

« Dominique, je te jure... si je te pose des questions et que tu me mens, je te jure, Dominique ! »

*

Aimée s'installa dans la chambre d'amis chez son père. Une semaine plus tard, Dominique lui téléphona : « S'il te plaît. » Lorsque Aimée retourna à l'appartement, Dominique était allongée sur le canapé, sur le ventre, le visage dans les mains. Elle leva la tête et regarda Aimée. Son visage était pâle et bouffi, la racine de ses cheveux grasse.

Dominique se redressa et lui dit, d'une petite voix douce, qu'elle était l'amour de sa vie.

*

Elles arrêterent d'évoquer des noms et prirent la décision de partir en voyage en Suisse. Les montagnes étaient à couper le souffle. Pendant tout le trajet en train, Dominique était d'humeur badine, taquine, blagueuse, joueuse. Tout était si beau, si insupportablement beau.

À la gare de Grindelwald, elles prirent le train à crémaillère vers le glacier, à travers la montagne creusée, pour rejoindre un village appelé Lauterbrunnen.

Les montagnes étaient ciselées de roche grise et chapeautées d'une chute de poudre blanche aux contours brillants comme du granit. Devant les sommets couronnés de nuages, Aimée et Dominique parlèrent de l'Olympe et de tous les dieux, là-haut, quelque part, qui essayaient d'avoir le dessus les uns sur les autres.

Le train traversa d'un rythme régulier son paysage : les pins et leurs aiguilles clairsemées, les sapins touffus vert cendré, les lumineux épicéas qui se hérissaient au contact du lent brouillard. Les églises aux étroits chapeaux pointus surmontés de leur solide croix de métal. Clochers aux horloges en chiffres romains dorés à la feuille. Chalets blancs à la toiture brune en triangle. Alpages parsemés de vaches, prairies ponctuées de chevaux sombres, nuées blanches de moutons, nuées plus ténues de chèvres, au loin des cris, soudain un « Meuh », un hennissement d'âne, un « Bah ! » bouche bée.

L'air était presque liquide tant il était pur et frais, bruissant de plus en plus, à mesure qu'elles approchaient de Lauterbrunnen, du ruissellement de l'eau, des oiseaux qui s'appelaient au loin, et les vastes montagnes, l'une derrière l'autre, semblaient si proches qu'il suffisait de tendre la main par la fenêtre pour en toucher la mousse.

*

L'hôtel Staubbach, situé dans Hauptstrasse, était un établissement familial, à la façade jaune pâle et aux fenêtres encadrées de volets rouge-brun, dont le nom, en lettres également rouge-brun, était inscrit sur le côté de la bâtisse.

*

« *Die schönen Berge...*, fit le réceptionniste en montrant par la fenêtre, hochant la tête en attendant leur acquiescement.

— Les belles montagnes... », traduisit Dominique.

Elle avait conservé un niveau élémentaire d'allemand depuis l'époque où sa mère lui faisait cours à la maison, alors qu'Aimée, qui avait étudié cette langue pendant de longues années à l'école, éprouvait encore de la difficulté à faire une simple phrase.

Les deux femmes opinèrent de la tête en direction de l'homme mince dont le badge sur le gilet bordeaux indiquait « Klaus ».

*

Dans leur chambre, les draps, les murs et le sol, tout était couleur pastel et à petits motifs : vert eau, corail rougissant, mauve pâle, bleu turquoise, contours blanc crème. Dominique ouvrit la grande fenêtre qui donnait sur les chutes du Staubbach et la vallée du Lauterbrunnen.

*

De retour à l'accueil, Klaus leur expliqua qu'il y avait soixante-douze chutes d'eau dans les environs et leur donna une carte de randonnée sillonnée de sentiers en pointillés rouges semblables à des traînées de sang dans le sol montagneux.

Si elles voulaient se rendre dans les commerces, ils se trouvaient à un quart d'heure de marche en descendant.

Klaus leur conseilla d'aller chez le fromager tout en bas de la colline puis de prendre à gauche, sur la longue route, pour voir l'artisan menuisier, si jamais elles souhaitaient acheter un meuble de confection locale, et de poursuivre sur cette même route pour visiter ce que Klaus qualifiait, non sans fierté, d'« élégant cimetière ».

*

Elles firent un tour chez le fromager, passèrent devant le fabricant de meubles et poursuivirent vers le cimetière. Impeccablement entretenu, l'endroit était cerné d'une herbe coupée court tellement verte qu'elle

semblait frissonner. Sur les tombes parfaitement alignées, des petits parterres de fleurs rouges avaient été plantés. Les pierres tombales se succédaient, blanches, grises, marron, croix gravées dans la pierre ou le bois, chaque centimètre de pierre brillant comme s'il avait été lustré.

Aimée marchait devant Dominique sur le chemin qui partait de l'entrée du cimetière. Dominique songea à un monologue de *Faust* qu'elle avait entendu dans une représentation polonaise la saison dernière, lorsque, suspendu au bout d'un filin au-dessus de la scène, il chante pour le diable :

Sous quelque habit que ce soit,
je n'en sentirai pas moins les misères de l'existence humaine.
Je suis trop vieux pour jouer encore,
trop jeune pour être sans désirs.

*

Il y avait une toute petite femme, coiffée d'un chignon blanc parfaitement épinglé au-dessus de sa délicate nuque, agenouillée à côté d'un seau bleu foncé et d'une serpillière. À ses pieds un berger allemand, marron et gris, se tenait haut et droit. Elle plongeait la serpillière dans le seau, l'en sortait dégoulinante et lavait les pierres tombales une à une.

En regardant les dates sur les tombes, Aimée remarqua que la plupart des gens enterrés ici étaient morts à plus de quatre-vingt-dix ans. La petite femme elle-même semblait être au moins octogénaire.

« On dirait que les Alpes suisses détiennent le secret de la longévité, suggéra Aimée à Dominique. Toutes ces randonnées, tout ce fromage et ces meubles en bois faits main... »

Dominique fixa le chien en pensant aux sentiers de randonnée sur la carte, papier cousu de sang.

*

Au fil des jours, Dominique mesurait silencieusement sa propre insatisfaction à l'aune de la beauté du paysage.

*

... sur ce lit où nul repos

ne viendra me soulager,
où des rêves affreux m'épouvanteront.

*

Dominique, debout face à la fenêtre, contemplait le paysage d'un regard absent. Aimée s'approcha et la prit par la taille. Elle ne bougea pas. Elle regardait droit dans la vitre comme si ses yeux étaient de simples fenêtres, insensibles à la vue qui les traversait.

*

Quelqu'un va venir...

*

Aimée n'était plus la jeune fille de seize ans qui marchait en cadence derrière sa copine plus âgée afin de s'assurer qu'elle ne la trouve pas trop naïve. Elle avait trente et un ans à présent, cependant son rôle en tant que partenaire naïf n'avait fait que revêtir des formes nouvelles de maturité. Après quinze ans de vie commune, Aimée connaissait trop bien le nuage de tristesse qui s'abattait sur sa femme. Il disparaissait pendant des années, puis revenait. Mais à chaque fois qu'elle le voyait revenir, elle jouait son rôle, n'osant pas chercher à en savoir plus que ce que Dominique voulait bien partager, et elle se tenait discrètement disponible, dévouée, comprenant que Dominique avait besoin moins de compréhension avisée que de foi aveugle.

Dominique s'éloigna de la fenêtre et se coucha sur le lit tout habillée. Aimée la suivit, s'assit sur le dessus-de-lit à fleurs pâles et posa une main sur son dos, puis elle se glissa à côté d'elle, le visage loyalement blotti dans le creux de son cou.

« Dégage », lui dit Dominique.

*

Comme la réception était mauvaise dans la chambre, Dominique faisait les quatre cents pas dans le lobby, près des canapés en cuir marron et des fauteuils bordeaux, arpentant le pourtour du tapis couleur vin, sous le

chandelier à pampilles. Elle hochait la tête et se rongait la peau autour des ongles.

De retour dans la chambre, elle pinça les lèvres et serra les poings.

« Ils me veulent pour le rôle ! »

Les yeux de Dominique irradiaient d'une couleur tellement chaude qu'Aimée crut voir le sang y pulser. Ses lèvres s'entrouvrirent et ses dents furent soudain rendues si vulnérables par le sourire qu'Aimée se précipita vers elle.

*

Quelqu'un va venir...

OceanofPDF.com

Voilà, c'est arrivé

Le père de Zorka est mort. J'ai surpris ma mamka en train de dire que la mamka de Zorka n'était pas stable et qu'elle ne pouvait pas se prendre en charge, et que Zorka était en train de devenir exactement comme sa mamka, et ensuite elle s'est tournée vers moi et m'a dit de me concentrer sur mes devoirs. Zorka m'a dit qu'elle allait se barrer, pour de bon cette fois. Avec elle je me sentais invincible, et désespérée avec ma famille. J'ai dit : « Ne pars pas sans moi ! »

*

Il neigeait à nouveau, de gros flocons, comme de la laine d'agneau.

Personne n'a vu Zorka pendant six jours. Même pas moi. J'ai fouillé le parc de Letná, frottant mes mains pour lutter contre le froid, murmurant : « Zorka... c'est moi ! »

Le septième jour, son nom résonnait dans tout l'immeuble. Mlle Kveřta, depuis l'autre côté de la rue, hurlait « Au feu, au feu ! » et mon frère s'est écrié « *Holy shit* ! » en anglais.

Au milieu du couloir qui embaumait la vodka et le poil brûlé, le manteau en fourrure si précieux de la mamka de Zorka, embrasé, comme un météore qui vient de s'écraser au sol. Ma mamka m'a passé un seau et j'ai couru pour le remplir dans la salle de bains. Tous les voisins couraient avec des tasses, des pots, des bottes en caoutchouc, n'importe quel récipient pour arroser d'eau le manteau en flammes.

Lorsque le feu a finalement été éteint, un autre s'est embrasé dans les regards. « Où est cette petite salope de diablesse ? »

Je suis sortie en cachette cette nuit-là une fois de plus, arpentant les rues, la neige craquant sous mes bottes, soufflant dans le noir : « Zorka... ! C'est moi ! »

Mais je n'ai vu qu'un chat de gouttière, gueule sénile, et un homme qui m'a dit que j'avais de jolis cheveux et demandé si je voulais monter chez lui goûter la *bublanina* aux cerises de sa mère.

J'imagine que je commençais à me sentir très différente depuis la disparition de Zorka, comme si, en son absence, c'était moi désormais qui avais une mission à remplir. Quoi qu'il en soit, j'ai regardé l'homme droit dans les yeux et j'ai riposté : « La bite d'un inconnu contre une part de la *bublanina* de ta mamka ? Mais tu te fiches de qui connard ? Faudra penser à revoir tes manières ! »

L'homme ricana et marmonna « Espèce de petite salope » dans sa barbe.

Je me suis retournée et je lui ai fait un doigt à la Zorka, et j'ai pris mes jambes à mon cou. J'ai couru dans les rues, sentant la route graveleuse recouverte de glace et de neige fondue se déplacer sous mes pieds, l'air de la nuit, glacé, liquide, comme un rideau d'eau noire. J'ai continué de courir, puis j'ai pris à gauche, avant de descendre la rue, franchir la rivière, contourner des arbres, dépasser la place Venceslas, et j'ai continué de courir, sentant Zorka dans mon dos, bras tendus, majeurs pénétrant la nuit.

*

Très vite cependant, j'étais bien loin de la bravoure de l'épisode de la *bublanina*, et, au lit, je me sentais au plus mal. J'ai fermé les yeux et j'ai dormi, et dans mon sommeil il y avait ce rêve : de la neige. De la neige partout dans les jardins. Elle est debout à côté du manège fermé pour la saison. Zorka. Elle laisse tomber de ses épaules le lourd manteau en renard de sa mère qui s'affale dans la neige. Elle enlève son pull rouge et le laisse choir aussi. Elle défait son soutien-gorge et le lâche. Bras le long du corps, poings serrés, elle tremble de froid. Elle respire fort et ses côtes sont visibles. Ses seins deviennent durs et bleus.

« Janka, me dit-elle en grelottant, j-je ne sais p-pas p-p-pourquoi je suis une t-telle *malá narcis*. N-ne sais pas pourquoi je f-fais ces choses. P-peux pas être un bon toutou obéissant. J-J-je sais que le monde entier veut que j-j-je "reste tranquille. Assise. C-c-couchée". Mais je ne p-peux pas... tout ce que je veux c'est renifler le cul des gens. »

Je vais pour l'enlacer mais elle se détourne de moi. Et c'est alors que je les vois, sur l'épaule, les trois petites plaies parfaitement alignées, tuméfiées, à vif, dont s'échappent trois gouttes de sang.

*

J'ai commencé à me concentrer sur mes études. J'ai récité un passage de Molière à mes parents, en français. Et, une semaine plus tard, j'avais appris par cœur et récité un passage de *Faust* en allemand. J'ai continué ainsi à bourrer ma mémoire d'extraits de grands classiques en version originale.

Mon grand frère a arrêté de porter ce tee-shirt bleu qui lui allait si bien, notamment parce qu'il pendait de ses épaules d'une certaine façon que j'aimais. Il avait commencé à le remplir, ce n'était pas vraiment du muscle ni vraiment de la graisse mais juste plus de lui d'un peu partout. En un rien de temps, il était devenu immense. Pas juste grand, mais baraqué, charnu, comme un pot-au-feu ambulant, et quand il se tenait debout ou marchait, il rentrait maintenant les épaules et baissait la tête. Notre mère lui répétait sans cesse de se tenir droit, et notre père lui donnait une tape sur l'épaule en lui disant d'être fier de sa taille, Vilèm. Un soir, comme tant d'autres soirs, j'étais envahie par ce sentiment d'accablement qui vient par vagues à la nuit tombée, et j'étais pressée d'aller dans ma chambre pour pleurer. En sortant de la salle de bains, j'ai aperçu mon frère qui se tenait au fond du couloir comme une souche, la moitié de son visage dans l'ombre.

Il m'a demandé si j'avais vu son gel pour les cheveux. J'ai répondu que non.

Alors que j'allais pour ouvrir la porte de ma chambre, il m'a appelée.

« Jana... »

Sa voix était si timide à cet instant, je ne comprenais pas comment elle pouvait sortir de cette immense silhouette à l'autre bout du couloir.

« Oui ? j'ai répondu en regardant ma poignée de porte.

— Jana... je crois que mes oreilles sont en train de me lâcher...

— Ah oui ? j'ai fait d'une petite voix, toujours face à ma porte.

— Peut-être que c'est à cause... le fait que je suis genre... grand... si grand, ou quelque chose, mais... » Sa voix était devenue inaudible.

J'ai senti qu'il faisait un pas vers moi et j'ai tourné la tête vers lui. La lumière du couloir éclairait ses épais sourcils au-dessus de ses yeux filiformes qui refluaient comme une vague qui vient de s'écraser.

« Bonne nuit », a-t-il dit avec un sourire gêné, ses deux dents de travers visibles sur sa lèvre inférieure.

*

Il a commencé des études d'informatique à l'université et a obtenu un job comme gardien de sécurité à Želevc̣ice u Slaného, à quarante-cinq minutes de là, chez le fabricant de lits d'hôpitaux. Il s'est acheté une chemise grise, une cravate bleu foncé et une paire de pantalons assortis, et il a glissé sa vieille ceinture en cuir noir dans les passants. Il quittait la maison avec son Walkman jaune à la main, le volume à fond dans les écouteurs. Je n'arrêtais pas de pleurer en cachette. Lui, il écoutait sa cassette Pearl Jam. Il y avait ses morceaux préférés dessus, « Jeremy » et « Alive ». C'est Slavek qui la lui avait passée, son ami aux doigts d'or pour les trucs américains. Mon frère chantait alors dans sa barbe « *Zheremy... zeemed a harmless fuck...* ». Par chance, mes parents étaient incapables de distinguer une syllabe en anglais d'un raclement de gorge. Une fois, je l'ai surpris les écouteurs sur les oreilles, yeux fermés, gigotant des bras, dents serrées, en train de chanter : « *Cheyyyy, cheyyy, I, oh, Im still ah-live !* » Il ne m'a pas vue. J'ai refermé la porte doucement et je me suis précipitée dehors sans mon manteau.

*

Cela faisait longtemps que Zorka était partie, que son père était enterré, que sa mamka avait déménagé. Je ne savais pas comment m'occuper. J'ai commencé à apprendre par cœur des proverbes à un rythme hallucinant. On a acheté d'autres dictionnaires encore. On m'a inscrite au lycée qui proposait une spécialisation en langues étrangères et j'impressionnais tout le monde par le temps que je passais à réviser, entourée d'épais livres ouverts bouche bée. Ma mamka a commencé à m'appeler « l'érudite » et à se vanter ouvertement de mes talents en français, anglais, allemand et russe, et pendant ce temps, dans ma chambre, j'étudiais encore et encore. Mon père voyait ça un peu d'un autre œil – un certain malaise, comme des cheveux rêches dans un peigne, face à une fille studieuse qui ne savait que déblatérer des proverbes. Comme un écho, il répétait toujours les mots de ma mère : « C'est bien, Janinka ! » Mais quelque chose dans la manière dont ses pupilles regardaient soudain ailleurs quand il se forçait à me sourire me donnait envie de disparaître à jamais. Il me regardait comme quand on regarde quelqu'un s'atteler à une tâche anodine avec trop de passion et de précision.

*

Je me suis souvent demandé s'il n'avait pas souhaité que je devienne aveugle pour ne jamais plus pouvoir lire un livre.

*

Je faisais mes études et mon frère faisait les siennes et il partait travailler le soir et traînait ici ou là, et moi je gardais ma porte fermée. Pour nos notes, ils étaient fiers. Mamka, on ne peut plus fière de son géant de fils et de sa brillante fille. Papka, pareil mais mal à l'aise. Pour finir, nous ne nous ressemblions pas du tout, Vilèm et moi. Mais tout le monde savait que nous venions de la même famille, parce que nous marchions tous les deux comme des animaux, fixant le sol comme des dégénérés.

*

« *Von nichts kommt nichts*, papa. On n'a rien sans rien. »

*

Puis mon frère est devenu complètement et incontestablement un homme, cheveux noirs gominés, yeux clairs enfoncés sous un front épais. Quand il souriait, on pouvait voir que ses deux dents de devant, droites, étaient encadrées de deux légèrement de travers. Cela lui donnait tout de suite du charme. Mais s'il restait assis trop longtemps sans sourire, il avait juste l'air un peu bouffi et simple d'esprit. Cela faisait un petit moment maintenant qu'il sortait avec une fille, Karolina ; elle faisait des études d'ingénieur et travaillait aussi quelques heures par semaine à l'usine de lits d'hôpitaux. Ses fines lèvres étaient peintes en rose pailleté et ses sourcils étaient dessinés au crayon en arc de cercle au-dessus de cils surchargés de mascara et d'une paire d'yeux bleu pétrole. Ils se sont mariés et ont déménagé plus au nord, plus près de Želevc̣ice.

Quand il revenait nous voir, il n'entrait pas dans ma chambre pour me saluer. Il ne voulait pas m'interrompre dans mon travail, m'a dit ma mamka.

*

« Chacun voit midi à sa porte, papa.

— Hein ?

— Ça veut dire que chacun fait selon ses propres intérêts, papa.

— Exactement, Janinka ! »

*

Comme la porte de ma chambre était toujours fermée, tout le monde en déduisait que je travaillais. Mais souvent je m'interrompais pour pleurer. Après avoir sangloté, je retournais à mon travail. La nuit, couchée dans mon lit, je récitais des proverbes sans raison.

Blizok lokotok, da ne ukuish. Le coude est proche, mais on ne peut le mordre – comprendre : la facilité est illusoire.

La nuit porte conseil. Il vaut mieux laisser passer une nuit avant de prendre une décision.

L'enfant brûlé évite le feu. Espèce d'idiot.

Puis j'ai tiré l'oreiller de dessous ma tête et je l'ai appuyé sur mon visage jusqu'à ce que mes joues brûlent.

*

Pour finir, j'ai décidé d'avoir un destin. Je savais que Zorka vivait le sien quelque part, et moi aussi j'en voulais un. J'ai arrêté d'essayer de me mordre le coude ou de me brûler le visage avec mon oreiller. J'ai ravalé mes larmes, je me suis plongée de plus belle dans mes études, et j'ai été prise à la Sorbonne.

*

Autant en emporte le vent ! C'est le premier dicton en français que j'ai appris. Comprendre : des promesses vides. Je le clamais avec zèle. Par chance, personne ne parlait français dans ma famille. Ma mère a dit : « Écoute, on n'a pas les moyens. » J'ai répondu que je n'avais pas besoin de leur argent. Mon frère m'en a donné un peu. Il ne l'a pas dit à sa femme. C'était un début.

*

Au sujet de Zorka, j'en étais arrivée à la seule conclusion possible. Elle n'en avait rien à foutre de moi. N'avait *jamais* rien eu à foutre de moi. Elle, elle avait un destin, et même si tout le monde disait que j'étais intelligente, en matière de destin, j'avais un pois chiche à la place du cerveau. Et donc, comme Zorka, j'ai levé le camp. J'ai dit au revoir à Prague, à ma mamka, mon papka, à Vilèm et Karolina, et, telle la dernière neige de l'hiver, je me suis évaporée dans le ciel pour revenir sous une forme différente, méconnaissable, un élément autre, un être autre. J'ai disparu pour réapparaître sous la forme d'une Parisienne.

Contente kon soit seules mtnt

0_hotgirlAmy_0 : Slt toi.

Dominxxika_N39 : Contente kon soit seules mtnt.

0_hotgirlAmy_0 : Moi aussi...

0_hotgirlAmy_0 : *rougit

0_hotgirlAmy_0 : Mtnt je suis nerveuse à nouveau.

Dominxxika_N39 : Ne sois pas.

Dominxxika_N39 : Mon vrai nom c Dominika. C koi le tien ?

0_hotgirlAmy_0 : Amy.

Dominxxika_N39 : Tu portes koi, sexy Amy ?

0_hotgirlAmy_0 : Un jean pattes d'éph avec un patch en forme de rose sur le genou. Et un nouveau crop-top trouvé chez Abercrombie. Genre vert melon, avec bretelles spaghetti.

Dominxxika_N39 : Tu dois être très jolie avec.

0_hotgirlAmy_0 : *rougit

0_hotgirlAmy_0 : ... toi ?

Dominxxika_N39 : Longs cheveux noirs, épais, parfois pend et couvre mon œil. J'aime ça quand me sens timide. Mes yeux sont très bleus.

0_hotgirlAmy_0 : Tu as l'air canon. Tu portes quoi ?

Dominxxika_N39 : Porte robe rouge. Mon mari l'acheter pour moi pour faire cadeau.

0_hotgirlAmy_0 : *fronce les sourcils

Dominxxika_N39 : T'inquiète pas, lui pas là. Je porte aussi escarpins. Rouge brillant avec grands talons aiguilles. J'enfonce dans la moquette.

0_hotgirlAmy_0 : Oh, waouh. Mais ça craint que tu aies un mari...

Dominxxika_N39 : Mon mari beaucoup voyager pour travail...

0_hotgirlAmy_0 : Quitte pas. Brb.

Dominxxika_N39 : Désolée parler de lui encore.

Dominxxika_N39 : Stp pars pas.

0_hotgirlAmy_0 : De retour. Dsl. Non c pas à cause de toi. Ma mère prépare le repas et elle me demande tjrs ce kon veut manger, je lui ai dit osef.

Dominxxika_N39 : Elle prépare quoi ?

0_hotgirlAmy_0 : Macaronis avec du thon. Elle est en train de tout écraser ensemble pcq en colère que mon père ne soit pas encore rentré du travail.

Dominxxika_N39 : Ah oui, je me souviens quand moi petite et ma maman si en colère avec mon père tout le temps. Il travaillait au ministère avant arrivée des Russes. Tout d'un coup, il fait seulement travail manuel, transport de carrelages. Ma mère dit il ne doit pas être aussi lâche.

0_hotgirlAmy_0 : Ouais, ma mère n'arrive même pas à lui dire les choses en face. Elle casse du sucre sur son dos, c'est tout, genre « Oh il a une maîtresse ». Moi je lui réponds oui, c'est ça maman, mais t'es pas dans un film tu sais, il reste tard juste pour contenter M. Sheffield (son chef). C'est assez gênant, genre tu peux voir que mon père a tout le temps l'impression d'être un imbécile, surtout devant d'autres hommes, comme au pique-nique de la boîte auquel j'ai dû aller, il avait ces énormes taches de transpiration sur sa chemise pendant tout le truc parce qu'il était tellement nerveux à essayer de faire tout bien pour M. Sheffield.

Dominxxika_N39 : On a comme M. Sheffield aussi dans mon pays, avant ils prennent notes et font rapport pour gouvernement, mais maintenant sont civils ordinaires ou patrons ou hommes politiques, mais toujours nous avons peur à cause anciens liens. Parfois je suis inquiète aussi et transpire.

0_hotgirlAmy_0 : Exactement. Mon père est genre tellement angoissé tout le temps et lui et ma mère crient sans arrêt, en train de dire qu'ils n'ont pas d'argent pour ceci ou cela. Alors à la fin j'ai dit du style, argh, juste arrêtez de gueuler, je vais trouver un boulot ! Je veux dire, c'était juste pour l'été. Au cinéma, le Marcus Southgate Cinema. Puis un jour ces filles débarquent de mon école, genre « Super l'uniforme, Amy ». J'étais en train de leur servir leur pop-corn sucré ou salé, et ensuite elles ont commencé à dire « Trop dégueu Amy, ton coude a touché le pop-corn, genre t'as pas un protocole pour servir le pop-corn ? » et ensuite elles ont dit qu'elles allaient le dire à la direction. Que j'avais enfreint le règlement sanitaire. J'en avais tellement marre de ce taf. Et quand l'école a repris, ces filles elles se, genre, pinçaient le nez dans les couloirs en disant que je puais le graillon. Genre la blague bien nulle.

Dominxxika_N39 : Ces filles agissent pour des intimidateurs, j'en suis sûre. Elles font tout pour toi avoir peur, pour que ton individualité s'exprime pas, pour empêcher exprimer franchise.

0_hotgirlAmy_0 : Oui, bon, ce sont des garces finies, et j'en ai plus rien à battre. Avec leurs petits copains de l'équipe de football, et dans les vestiaires après le cours d'EPS, elles sont là genre OMD t'as tellement de la chance d'aller au bal de fin d'année avec Jared parce qu'il a la plus grosse bite. Et ensuite elles m'ont toutes regardée comme si j'étais en train d'écouter, franchement, comme si j'en avais quelque chose à battre, et elles ont dit, Qu'est-ce que t'as à nous mater... espèce de gouine.

Dominxxika_N39 : C'est quoi gouine ?

0_hotgirlAmy_0 : Eh bien. Tu ne connais pas ce mot ? C'est genre... Ça veut dire que tu... regardes les filles et que tu... peux pas t'empêcher... et que c'est dégueu.

Dominxxika_N39 : Mais toi pas être dégueu ! Toi très sexy.

0_hotgirlAmy_0 : *en train de rougir

Dominxxika_N39 : Je peux te voir, tu es super-mignonne, Amy.

0_hotgirlAmy_0 : *gênée

0_hotgirlAmy_0 : J'aimerais tellement juste venir à Prague. Milwaukee ça craint trop.

Dominxxika_N39 : En fait pas être à Prague exactement. J'habite à Želevčice u Slaného, genre quarante-cinq minutes en voiture au nord et ouest de la ville.

0_hotgirlAmy_0 : C'est comment là-bas ?

Dominxxika_N39 : Prague très excitant. Quand suis là-bas, comme impression d'être à Paris et me promener comme une femme très moderne, mais Želevčice est très calme et pas grand-chose pour les gens, seulement une usine fabrication lits d'hôpitaux et des champs très calmes.

0_hotgirlAmy_0 : Pareil ici ! Milwaukee est d'un ennui !

0_hotgirlAmy_0 : Peut-être que je pourrais venir et te tenir compagnie quand ton mari n'est pas là.

Dominxxika_N39 : J'aime idée. Tu pourras porter ton adorable jean.

0_hotgirlAmy_0 : Et toi me montrer les environs...

Dominxxika_N39 : Oui, on peut faire promenade sur la route ensemble, sur la droite grand champ vert, il va tellement loin, il touche le soleil quand il se couche. Sur la droite encore un autre grand champ vert, bouts des feuilles touchent lumière soleil aussi et comme millions de pièces d'or, tu te

sens riche ! C'est calme comme l'ennui mais c'est aussi très beau. Et je pourrais tenir ta main, dehors, quand il y a vent.

0_hotgirlAmy_0 : *large sourire

Dominxxika_N39 : Il y a petite chapelle ici, jaune pâle avec petite cloche pour sonner sur le toit. Construite en 1913.

0_hotgirlAmy_0 : Chouette.

Dominxxika_N39 : Une fois, mon mari amener moi à Litvinov, une heure au nord, pour voyage d'affaires, et là visiter église Saint-Michel-Archange, jaune aussi, mais couleur un peu aigre, mais très belle.

0_hotgirlAmy_0 : On pourrait carrément y aller. J'ai mon permis !

Dominxxika_N39 : Wouah, toi personne très libre je vois. Mon mari pas vouloir que je conduis.

Dominxxika_N39 : Tu connais l'archange Michel ?

0_hotgirlAmy_0 : Non. C'est qui ?

Dominxxika_N39 : Il est ange important. Contre Satan. Il défend les gens. Et aussi il aide les âmes au moment de la mort.

0_hotgirlAmy_0 : Il m'a l'air un peu chelou, non ?

Dominxxika_N39 : Il est très puissant. Il essaie d'aider. Parfois il murmure de petits conseils à oreille des gens... Il vient quand tu trouves vie insupportable.

0_hotgirlAmy_0 : Ah.

0_hotgirlAmy_0 : Oui, genre, je comprends...

0_hotgirlAmy_0 : Une fois... en cours de chimie, on nous a mis ensemble Jared et moi pour une expérience en labo. Au fond de la classe, ils se passaient des mots et gloussaient. Moi je gardais le regard baissé. Juste genre à attendre que le cours se termine, que ça sonne. Que tout ça soit fini, tu vois. Mais je pouvais le sentir arriver. Le bout de papier. Ils se le passaient, de rang en rang, jusqu'à ce que quelqu'un me tapote l'épaule et me donne le mot et moi je ne voulais pas le prendre, je ne voulais pas le déplier ni le lire, mais c'est pourtant ce que j'ai fait. C'était écrit :
POURQUOI TU DEMANDES PAS À JARED DE METTRE SA GROSSE QUEUE DANS TA CHATTE COMME ÇA T'ARRÊTERAS DE FAIRE TA GOUINASSE AVEC LES FILLES DE LA CLASSE ?

Dominxxika_N39 : C'est pas très bon conseil.

0_hotgirlAmy_0 : C'était tellement stupide. Genre ils pensaient qu'ils allaient réussir à me faire pleurer en cours encore. C'est un jeu qu'ils ont.

Bref. Mais je crois que ça m'est arrivé à ce moment-là. J'ai entendu un murmure comme celui dont tu as parlé.

Dominxxika_N39 : L'archange Michel t'a murmuré quelque chose ?

0_hotgirlAmy_0 : Enfin, je ne sais pas si c'était lui ou autre chose, mais en tout cas, j'avais vraiment l'impression que quelqu'un me disait quelque chose à moi, et pas comme quand on se parle tout seul dans sa tête. Non. C'était sûr certain, quelqu'un d'autre me parlait. Une voix genre grave et puissante qui me murmurait : ne pleure pas. Ne pleure pas.

0_hotgirlAmy_0 : C'était juste... ouais, comme j'ai dit, super puissant. Je pouvais vraiment m'y accrocher. Et ensuite, à la sonnerie, je n'avais même pas envie d'aller m'enfermer dans les toilettes. En fait, c'est comme si je ne sentais... rien. Je suis simplement allée à mon casier prendre mes affaires pour le cours suivant, et ensuite je suis allée en classe...

Dominxxika_N39 : C'est peut-être l'archange Michel.

Dominxxika_N39 : Mais je suis un peu jalouse. J'ai envie murmurer dans ton oreille...

0_hotgirlAmy_0 : *en train de rougir

0_hotgirlAmy_0 : Que me dirais-tu ?

Dominxxika_N39 : À quel point j'ai envie te toucher.

0_hotgirlAmy_0 : *méga rougissement

Dominxxika_N39 : Je peux... te toucher ?

0_hotgirlAmy_0 : Euh... Je suis plutôt timide.

Dominxxika_N39 : Tu es très mignonne. Ne sois pas timide, sexy Amy.

Dominxxika_N39 : Juste je te touche du bout des doigts. OK ?

0_hotgirlAmy_0 : OK...

Dominxxika_N39 : Dsl mes doigts un peu froids.

0_hotgirlAmy_0 : Pas de pb...

Dominxxika_N39 : Mon mari éteindre chauffage quand il part.

0_hotgirlAmy_0 : Dis donc, ce ne serait pas un peu un connard ?

Dominxxika_N39 : Shhut...

Dominxxika_N39 : Tu sens le bout de mes doigts. Ils touchent la ceinture de ton jean. Puis doucement sous chemise ils avancent vers nombril.

0_hotgirlAmy_0 : Ça chatouille. Un peu.

Dominxxika_N39 : Tu veux j'arrête ?

0_hotgirlAmy_0 : Non. Ça fait du bien en même temps.

Dominxxika_N39 : Ta peau chaude. Ils marchent sur ton ventre. Tu les sens ?

0_hotgirlAmy_0 : Ouais.
Dominxxika_N39 : Où tu veux je touche maintenant ?
0_hotgirlAmy_0 : Euh... sais pas.
Dominxxika_N39 : Je prends 1 doigt... où je peux le mettre, sexy Amy ?
0_hotgirlAmy_0 : Eh bien...
Dominxxika_N39 : Dis-moi, où je peux mettre mon doigt...
0_hotgirlAmy_0 : ... dans... ma bouche...
Dominxxika_N39 : Mes ongles sont peints en rouge, comme ma robe.
Dominxxika_N39 : Je pose ongle rouge sur ta lèvre.
0_hotgirlAmy_0 : Je goûte... ton... doigt...
Dominxxika_N39 : Je sens ta langue, chaude et mouillée, elle glisse autour de mon ongle. Prends mon doigt dans ta bouche.
0_hotgirlAmy_0 : J'ouvre ma bouche...
Dominxxika_N39 : J'entre mon doigt dans ta bouche lentement, lentement.
0_hotgirlAmy_0 : Je... le... lèche.
Dominxxika_N39 : Suce mon doigt, sexy Amy.
0_hotgirlAmy_0 : Je le suce.
0_hotgirlAmy_0 : De haut en bas.
Dominxxika_N39 : J'enfonce doucement mon doigt.
0_hotgirlAmy_0 : Oui.
0_hotgirlAmy_0 : Tout ton doigt.
0_hotgirlAmy_0 : Je l'ai en entier dans la bouche.
Dominxxika_N39 : Suce-moi.
0_hotgirlAmy_0 : Je te suce.
0_hotgirlAmy_0 : Mets l'autre main dans mon jean.
0_hotgirlAmy_0 : Enfonce tes doigts en moi.
Dominxxika_N39 est déconnecté.
0_hotgirlAmy_0 : T'es là ?

Des larmes et des saints

Jana revint chez elle après le salon médical, posa ses clés, retira ses escarpins, ouvrit la fenêtre, alluma une Gauloise blonde et la fuma, penchée dehors.

Elle sentit le bord d'une carte de visite frotter contre son ventre à travers sa veste. Elle se redressa et glissa ses doigts dans la poche pour l'en extraire.

L'ANGE BLEU

Bar à vin.

C'était la carte que M. Doubek lui avait donnée, bleu nuit avec des lettres imprimées au fer sur le papier épais. Pas de numéro de téléphone ni de site Web, juste le nom de la rue. Rue de Prague. Elle retourna la carte.

21 h.

*

Elle avait terminé le repas qu'elle s'était préparé, la dernière part d'une quiche lorraine réchauffée au four, accompagnée de quelques feuilles de romaine et d'une poignée de tomates cerises, ainsi que deux toasts tartinés de margarine. Elle but un grand verre d'eau. Puis elle se fit du thé. Puis elle se versa le reste d'une bouteille de brouilly, puis elle se dit qu'elle allait se faire une autre tasse de thé mais estima qu'elle n'avait pas envie de ce goût-là ni de cette consistance sans pour autant être capable de déterminer précisément ce que son palais désirait. Elle décida d'ignorer cette envie, sortit une autre cigarette, ouvrit la fenêtre, et alluma la Gauloise.

Tout en fumant, elle sentit à nouveau cette envie, qui était finalement davantage une forme d'agitation, comme si l'on tirait de minuscules fils à travers tous ses muscles. Elle s'entendit murmurer :

*L'habitude est un don du ciel,
Qui fait office de bonheur*

Cela venait d'un des passages appris autrefois par cœur, un extrait d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine. Elle se souvint alors clairement de la fois où, debout, en chaussettes grises, les orteils épousant volontairement l'une des volutes du motif du tapis, elle regardait sa mère en récitant le passage en russe. La semaine suivante, elle était revenue au français.

Ces strophes interminables, aphorismes et proverbes ronflants qu'elle avait mémorisés au cours de sa studieuse jeunesse se mirent à voltiger dans son esprit comme si quelqu'un venait d'y ouvrir une fenêtre.

Elle descendit la fermeture Éclair de sa jupe, la quitta, puis sortit du placard une paire de pantalons bleu nuit. Manteau décroché, escarpins enfilés, clés en main, Jana glissa la carte de visite bleue dans sa poche.

*

*et [on] soupire, et se demande tout au long :
« Quand le diable viendra-t-il pour vous ? »*

*

Elle descendit la rue Monge vers la station suivante, le temps de fumer une cigarette avant de descendre dans le métro. Autour d'elle, des passants discutaient, leurs voix voletant au-dessus d'eux comme des oiseaux. Dans la brise, l'étoffe des vêtements se drapait, se froissait, se soulevait. Jana alluma une cigarette avant de ranger le paquet de Gauloises blondes dans son sac.

Elle croisait ces gens comme si elle se trouvait derrière une vitre où personne ne pouvait la voir, ou bien, si effectivement ils la percevaient, elle n'était qu'une erreur fortuite dans le décor de leurs existences, une faute de frappe dans leur autobiographie. Mais pour elle aussi, ces gens n'étaient qu'un décor, un agrégat onirique des différentes manières d'appartenir, dont elle ne faisait pas partie. Langoureuse expérience de la solitude née de

l'observation d'un monde pour lequel elle était à la fois trop et pas assez singulière.

*

Qui s'excuse s'accuse.

*

Elle accéléra le pas – 21 heures voulait dire pile – et se dirigea vers la bouche de métro en fer forgé peint en vert surplombée de la signalétique jaune pâle du « Métropolitain ». Elle se débarrassa de sa cigarette incandescente d'une pichenette de l'index, comme elle avait appris à le faire depuis qu'elle vivait à Paris, et descendit les marches humides et tachées.

Dès l'entrée dans la station, elle entendit l'écho d'une voix dans un micro. Elle plaqua rapidement son passe sur la borne du tourniquet, avançant vers la voix qui énonçait plus qu'elle ne chantait des mots à la douleur mélodieuse. Elle tourna à gauche pour prendre la direction vers le nord, et gravit plusieurs escaliers avant de rejoindre le quai. Là, à côté d'un distributeur de friandises, une femme tenait d'un bras décharné et tremblotant un micro dont le câble gigotait tandis qu'elle déplaçait son poids d'une jambe sur l'autre tout en chantant-parlant. Sur un petit ampli auquel le micro était branché, elle avait collé un gobelet en carton à l'aide de gros scotch marron.

La femme se dandinait sur la musique ; ses cheveux fins, comme mouillés, brossés en arrière et mollement tenus par un chouchou en velours bleu, laissaient entrevoir par endroits un crâne pâle. Elle disait les paroles, étirant certains mots comme pour essayer de les faire chanter. À chaque fois que quelqu'un, sur le quai, passait devant elle, elle lançait un clin d'œil tout en continuant à parler de sa manière musicale.

« Toi qui m'aimais tant,
Oui, il y a si longtemps
J'étais une autre femme alors
Dans mon appartement près de la Madeleine...

Rue de la Paix, on s'est embrassés
Tu m'appelais ta bien-aimée...

Tu jouais du violon, en ces temps
Tu étais exceptionnel, j'étais si fière !
Mais ensuite...
Voilà que t'es parti en enfer. »

Jana était un peu interloquée par les paroles, mais personne d'autre sur le quai ne semblait gêné par ce qu'elles racontaient. La femme tapa du pied emphatiquement quatre fois, puis leva une main, paume ouverte, et entama ce qui semblait être le refrain. « Oh là là... », dit-elle. « Ooohh laaa laaaa », chanta-t-elle. « Oh là là ! » affirma-t-elle. « Ohh l'là », reconnut-elle.

Deux jeunes femmes, des touristes, teint mat et cheveux noirs, s'étaient arrêtées sur le quai. L'une d'elles portait une veste en jean avec des déchirures à la mode, l'autre un Perfecto fuchsia très court, zébré de fermetures Éclair aux poignets, à la taille, au niveau de la poche poitrine. Elles regardaient la femme et balançaient la tête au rythme de la chanson, visiblement sans en comprendre le moindre mot. Puis la jeune femme à la veste en jean dont les cheveux noirs lisses se cassaient sur le col plongea la main dans son sac en cuir orange pour en sortir un iPhone à la coque décorée d'un verre de vin en relief rempli d'un liquide mauve qui ondoyait à chaque mouvement de l'appareil. Braquant l'objectif sur la chanteuse, elle prit plusieurs photos, après quoi son amie ouvrit un grand porte-monnaie rose, réunit quelques pièces, s'approcha de la femme, laissa tomber l'argent dans le gobelet en carton et revint au côté de son amie.

« Merci », fit la femme en faisant un clin d'œil, reprenant aussitôt la chanson là où elle l'avait laissée.

« Nous n'avons jamais eu d'enfant
C'était ma faute, je sais
J'ai commencé à boire du vin
Et toi t'es parti en enfer.

Tu étais juif, c'est vrai
Nous partagions une vie à deux
Mais maintenant, j'suis seule avec mon chagrin
Et toi en enfer avec ton violon. »

Jana jeta un coup d'œil aux deux femmes qui écoutaient la chanteuse, visiblement joyeuses d'entendre du français comme si la musique annonçait une histoire d'amour qui les attendait dans la ville. La chanteuse frappa le

sol à nouveau quatre fois, puis juste comme elle entamait le refrain, deux lumières vives apparurent dans le sombre tunnel et le train entra dans la station.

Jana et les deux femmes montèrent à bord.

« Oh là là... » résonnait la voix à la fermeture des portes.

Dans le wagon, Jana jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la femme à la veste en jean tandis qu'elle passait en revue les options de filtre pour la photo qu'elle venait de prendre. Elle en choisit un et le montra à son amie qui s'exclama « *Claro, querida !* » dans un déploiement de riches voyelles portugaises.

*

Jana descendit à l'arrêt Ledru-Rollin, tout comme les deux femmes qui gravirent l'escalier devant elle puis tournèrent rue du Faubourg-Saint-Antoine avant de disparaître dans le bruit et les lumières. Jana alla dans l'autre direction, loin du trafic autour de la place de la Bastille toujours tellement animée, avec des gens qui buvaient sur les marches de l'Opéra avant de rejoindre le trottoir pour se cacher derrière un mur recouvert de graffitis et se rouler un joint.

Elle descendit la rue, puis prit à gauche, leva les yeux et vit qu'elle était dans la bonne rue, la rue de Prague. Là, il n'y avait personne. La rue semblait détachée, rétive à l'idée d'être empruntée. Les arbres projetaient leur ombre sur les trottoirs et les appartements en retrait semblaient fuir la lumière.

Elle avançait lentement, cherchant du regard les numéros sur les façades, 2, 4, 6... Puis elle vit l'endroit, à quelques portes de là. Une façade discrète, peinte en noir, deux grandes fenêtres également peintes en noir et une porte en bois aussi sombre que le reste. Au-dessus de la porte, il y avait le symbole de l'infini qui brillait d'une lumière bleue. En s'en approchant, elle vit qu'il s'agissait d'un néon en forme d'ange du même bleu que celui de la partie la plus chaude d'une flamme.

*

Das Herz lügt nicht. Le cœur ne ment pas.

*

Ses mains ne trouvèrent aucune poignée sur la porte. Elle plaqua une oreille contre le bois. Aucun son ne venait du bar, aucun mouvement, il n'y avait rien à part l'ange bleu en néon au-dessus d'elle. L'Ange bleu.

Elle tendit la main prudemment et poussa fort la porte. En vain. Elle poussa plus fort encore, bras en extension, mais c'était comme tenter de pousser un mur.

*

Lož má krátke nohy. Les mensonges ont les jambes courtes.

*

Mieux vaut tenir que courir.

*

Elle poussa encore. Et encore.

*

L'éclair trace devant la foudre un lumineux sentier.

Mais, plus haut, tes messagers, Seigneur, adorent l'éclat paisible de ton jour.

*

21 heures.

*

Jana frappa la porte de ses paumes de main.

Ben quoi, tu t'attendais à quoi ? dit Zorka d'on ne sait où. *T'as laissé ta chatte se faire berner comme ça, Janka ?* Elle frappa plus fort la porte. *C'est donc ça, mademoiselle K- ?* contribua la voix de M. Doubek. *Vous avez la chatte crédule, mademoiselle K- ?* Il y avait quelque chose derrière la porte. Une chose qui grinçait, râlait. Un écho. Le rire de Zorka. Mais pas seulement. Il y avait aussi M. Doubek. Qui gloussait. Oui, ils étaient tous les deux à l'intérieur, et ils rigolaient à l'unisson. Ils avaient de la salive à la

commissure des lèvres. Leurs rires se déployaient, se rejoignaient, devenaient une seule bouche, yeux révulsés, regard blanc, globes oculaires tourbillonnant dans leurs orbites. *C'est donc ça, Janka ? C'est donc ça, mademoiselle K- ?*

Jana donna un coup d'épaule dans la porte et le bois meurtrit sa chair.
Le râle, cependant, ne venait pas d'elle, mais du caniveau.

*

Cela sentait une odeur chaude, de pourriture humide. Elle se retourna et vit, sur la grille d'égout, un amoncellement de couvertures sales, délavées sous lesquelles se trouvait quelqu'un, quelqu'un qui respirait. Elle parcourut du regard les plis et replis des couvertures pour tenter d'identifier une tête ou des pieds, mais au lieu de ça elle vit des doigts aux extrémités calcinées qui s'étiraient de dessous les couvertures mouillées, vers elle.

Un autre râle retentit, puis la main entière devint visible, sale et boursouflée, avec des doigts dont la peau partait en lambeaux. La main se souleva, se retourna paume vers le ciel et se ferma sur elle-même avant de recommencer.

« Donnez-moi une pièce, madame », fit la voix.

Ce n'était celle ni d'une femme ni d'un homme, et l'accent semblait aussi enfoui qu'un vestige d'un autre temps.

« Je n'en ai pas... désolée, répliqua Jana sans réfléchir.

— Madame... s'il vous plaît », répéta la voix, plus insistante cette fois, moins enfouie.

Instinctivement, Jana serra son sac contre son corps et fit non de la tête.

« S'il vous plaît, madame ! » grogna avec force la voix.

S'il vous plaît... ! Cil oomm shay... Le son de la voix suppliante s'étirait. Il roumm shii pay... Liiroum shdii ! Lak rimi shhhffff... Lak'rimi Shifdi ! Lakrim eesi finti !

La phrase peu à peu se stabilisa et soudain Jana se souvint.

*

Lacrimi s,i Sfint,i était le premier recueil que Jana avait lu d'Emil Cioran, le philosophe roumain. Elle avait bien failli se mettre au roumain ne serait-ce que pour Cioran, malgré son antisémitisme flagrant qu'il ne désavouerait que plus tard, une fois devenu, en France, un nihiliste en

vogue. Ses textes, semblables à des menaces métaphysiques ou à d'ancestrales rancunes, elle les gardait en elle tels des compagnons : elle s'en servait pour se faire justice, et les clamait comme Zorka brandissait son majeur à la terre entière.

Lacrimi s,i Sfint,i. Des larmes et des saints.

Alors qu'elle émergeait de ce souvenir, soudain une masse lui sauta sur le dos. Elle se retrouva plaquée au sol, ses yeux se fermèrent et, à l'intérieur, se remplirent d'eau sombre.

*

Des gamins avaient bondi sur Jana et l'immobilisaient dos à terre. Ils étaient quatre.

« Baba », lança un des gamins à l'enchevêtrement de couvertures. Jana tourna la tête et vit qu'il s'agissait d'une fille aux allures de garçon, cheveux foncés filasses, grand sweat-shirt à rayures mauves et rouges, écusson Mickey tout en courbes sur son petit torse. Elle s'était assise sur les jambes de Jana, qui se tortillait pour tenter, en vain, de la dégager.

Jana tourna la tête de l'autre côté. Une barrette ornée d'une fleur pendouillait aux cheveux courts d'une autre enfant. La main qui paralysait le bras de Jana avait les jointures éraflées et, autour d'un maigre poignet, une montre Hello Kitty en plastique blanc et rose au bracelet trop grand pour l'enfant. Jana tenta de retirer son bras de l'emprise de la fillette, mais son épaule était coincée – c'était comme si tout son corps se trouvait sous une épaisse couche de ciment.

« Baba », dit un troisième enfant aux cheveux frisés et gras en s'adressant à l'amas d'étoffes sales.

L'immense salopette à rayures bleues et blanches de l'enfant se fronçait en plis sur son corps de petite taille. Sur la poche poitrine, Bugs Bunny levait un pouce et souriait de ses deux grandes dents de lapin. La fille regardait Jana d'un air concentré. De son cou maculé pendait un collier qu'elle avait sans doute fabriqué elle-même à partir d'un bout de câble et d'un porte-clés en plastique transparent sur lequel était inscrit en rouge « TOYOTA ». La fille se gratta la gorge de son autre main. Là, Jana vit la décalcomanie d'un Spiderman bleu et rouge, déjà à moitié effacée.

« Baba... ? » dit un autre enfant encore.

Les yeux de Jana se dirigèrent vers la voix. Cette fillette-là semblait la plus âgée des quatre, à moins que ce ne fût l'impression donnée par la manière dont son tee-shirt Spice Girls lui moulait la poitrine. Sur le vêtement, les cinq Spice Girls dardaient leurs tenues colorées dans une direction ou une autre, tandis que les seins prépubères de la fille poussaient contre leurs têtes. Sur l'index, une sucette-bague dépassait, diamant de sucre rose cerise à moitié léché, hérissé de bourre et de bouts de cheveux.

« Babicka, on peut ? demanda-t-elle.

— On peut ?? » répétèrent les autres.

L'amas bougea en grognant plus puissamment encore.

Puis, tous ensemble, les enfants se mirent au travail comme une équipe aux gestes maintes fois répétés, lui empoignant les épaules, les poignets, les cuisses et la taille pour la rouler sur le ventre avec une facilité impersonnelle, insensible à ses tortillements et contorsions.

La ceinture de son manteau fut dénouée, son chemisier relevé, son pantalon déboutonné et la fermeture Éclair descendue. La fille au collier Toyota écrasa sa main de Spiderman sur la bouche de Jana qui grommelait, crachait et tentait de mordre sa chair. Deux autres enfants l'aidèrent à plaquer le visage de Jana contre le bitume, jusqu'à ce que ses dents s'enfoncent dans ses joues.

La fille aux Spice Girls libéra une vieille serviette de plage de dessous du tas de couvertures dans le caniveau, tourbillon de mauve et de magenta effiloché et troué. Sur la serviette, Aladdin, sur son tapis volant, serrait la princesse Jasmine contre lui par la taille et, en grosses lettres bleu canard, on pouvait lire *A Whole New World*. La fille empoigna un coin du tissu et l'enfonça dans la bouche de Jana, jusqu'à ce que la vieille guenille appuie contre ses amygdales et absorbe ses cris.

Tous ensemble, les enfants commencèrent à fourrer leurs petites mains sous le ventre de Jana, attrapant son pantalon pour le glisser le long de ses cuisses, empoignant sa culotte pour la baisser elle aussi, l'élastique s'enroulant sur lui-même le long des fesses de Jana.

Jana s'étouffait dans la serviette tandis que les enfants se blottissaient les uns contre les autres, murmurant « Shhhhh... ».

« Madame, dit l'un des enfants à voix basse, je suis de la merde.

— Moi aussi, soupira un autre.

— Et moi...

— Moi aussi, madame.

- Nous sommes malheureux ici..., grogna plus fort le premier.
- On a le mal du pays..., chuchota un autre.
- On veut juste rentrer chez nous... », trembla la quatrième voix.

Les enfants commencèrent à pleurnicher, ils cherchaient leurs mots. Puis ils empoignèrent les fesses de Jana avec leurs petites mains, agrippant par poignées entières la chair pour les séparer.

« On veut rentrer à la maisooooon... ! » sanglotaient-ils plus fort encore, tout en fourrant leur nez dans la chair ouverte entre ses fesses. Ils poussaient et appuyaient leurs têtes contre celle des autres pour pénétrer plus profond encore.

« OOOON VEUT RENTREEEEER à LA MAISOOOOON ! » pleuraient les enfants dans son anus.

Maison

Installée sur son canapé, Aimée regardait la télévision quand elle remarqua qu'un livre à la couverture bleu pâle dépassait de l'étagère du bas dans le meuble blanc. Elle se leva, s'accroupit devant les livres et attrapa l'ouvrage par un coin. Elle tira fort et parvint à l'extraire de son étau.

Elle s'assit là, adossée aux étagères, ouvrit le livre et commença à lire.

De l'espace désormais libre où se trouvait l'ouvrage, à côté de son coude, s'échappait lentement une fumée bleue, dont les volutes frôlaient à peine sa peau.

Lorsqu'elle tourna la page, le papier se frotta à lui-même, comme le grésillement d'une gorge inspirant de l'air.

La traînée bleue continua de se frayer un chemin le long de son bras, autour de l'épaule, tout contre son cou...

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Gejza et Tammie

Gejza gara sa camionnette devant chez lui, sur Argyle Avenue, dans l'allée bordée de briques rouges et d'un arroseur automatique qu'il avait installé lui-même. L'été approchait. Gejza transpirait. Sa femme, Tammie, était encore au lycée, situé à une dizaine de minutes de là, après Johnson Controls, à deux pas du centre commercial Bayshore. Tammie était menue et affectionnait les hauts « originaux », cols asymétriques ou fermetures Éclair permettant d'ouvrir le bas du vêtement sur plusieurs centimètres. Elle était professeure de français et avait coupé ses cheveux blonds grisonnants en un carré enfantin qu'elle portait avec un épais serre-tête recouvert de tissu, telle une égérie de Godard refusant de vieillir.

Si elle s'était laissé séduire, dans le temps, par un ouvrier du bâtiment, un immigrant tchèque, c'était parce que, au lieu de siffler, il avait lancé un « Oh là là ! ».

Gejza avait toujours été un manuel, travaillant, depuis son enfance, comme ouvrier. Mais même pendant les années les plus brunes du communisme, il avait continué, à Prague, de mener sa petite vie comme un récit tout droit sorti d'un film français, tandis que Marja, sa sœur aînée, vivait la sienne comme une production de cinéma expérimental. Et si Gejza arpentait les rues atones de sa foulée pleine de poésie singulière, la clairvoyante et méfiante Marja déambulait une main enfoncée dans la poche, fascinée par les arbres qu'elle trouvait d'une drôlerie extrême, les bouleaux par exemple, ou d'une tristesse à pleurer – les pins notamment. Lors d'un voyage scolaire, imprégné des valeurs socialistes soviétiques et d'allusions à l'édification de l'État, il était prévu que les écoliers participent à la plantation de pommiers. Pour se rendre à la ferme, ils devaient traverser une voie de chemin de fer. Marja traînait derrière et s'attarda sur les rails tant et si bien qu'elle faillit se faire écraser par un train. Même Ruzena, la fille à l'œil paresseux, l'avait vu venir. Marja s'était éprise d'une touffe

d'herbe qui penchait avec tant de volupté entre les rails qu'elle ne pouvait s'en détacher.

Lorsqu'un des garçons plus grands raconta l'histoire en présence de Gejza, le groupe s'accorda pour dire qu'il n'était sans doute pas plus mal qu'une fille au cerveau aussi lent se fasse écrabouiller par un train. Gejza, lentement, s'éloigna du groupe, cassa une des branches les plus basses d'un chêne, puis revint, calme et déterminé, le bout de bois brandi haut comme un étendard, et se mit à fouetter les garçons à la tête.

Et même si cet épisode ne devait laisser les gamins qu'avec des égratignures sur le visage, le cou et les bras, les parents de Gejza et Marja décidèrent que leur fille pas comme les autres exerçait une influence néfaste sur son frère, qui, lui, était normal. Un seul enfant atypique suffisait largement. Puis une occasion se présenta. Gejza fut envoyé en apprentissage, pour se former à la construction, et on se concentra alors sur le seul atout de Marja, son physique. La jeune fille au nez fin, aux yeux pétillants et aux cheveux soyeux devint une femme séduisante dans les années 1970, où ses singularités furent soudain du goût de la décennie. Elle attira l'attention d'un beau Slovaque, un homme travailleur à la mâchoire carrée, et, pendant un temps, Marja fut tout simplement à sa place. Ils se marièrent.

Durant leur première année de mariage, cependant, Marja se mit soudain à dire ce qui lui passait par la tête et à faire à sa guise d'une manière qui la surprit. Mais ne parvenant pas à trouver le juste équilibre entre ce à quoi elle devait résister et ce vers quoi elle était supposée tendre, elle finit par se tordre dans tous les sens, apportant la preuve à son entourage qu'elle était inadaptée à son sexe, une femme ni tout à fait vertueuse, ni tout à fait défunte.

*

Son mari enfonça la porte de la salle de bains, empoigna les jambes de Marja en les serrant contre sa poitrine et souleva sa femme en tendant une main vers le nœud coulant de la corde.

*

Après que Marja eut tenté de se pendre dans la salle de bains, il fut décidé à l'unanimité qu'elle avait besoin d'électricité. Quelques séances

d'électrochocs suffirent. Marja était guérie. Voilà. Puis leur premier et unique enfant, une fille, naquit. À cette époque, Gejza, le frère cadet de Marja, était déjà loin, ayant réussi à obtenir un billet pour aller en Amérique en se faisant passer pour le fils de son patron. Et maintenant, bien des années plus tard, Gejza était un citoyen américain qui vivait à Milwaukee dans le Wisconsin où il était marié à une enseignante du lycée local.

*

Cela faisait de longues années que Gejza n'avait pas de nouvelles de sa sœur. Mais lorsqu'il apprit qu'elle venait de perdre son mari, qu'elle se retrouvait seule avec une fille, une enfant à problèmes, ingérable, et qu'elle n'avait nulle part où aller, Gejza en parla à Tammie et ils décidèrent que c'était la chose juste à faire. De plus, Tammie ne pouvait pas avoir d'enfants. Elle aimait faire tourner le globe terrestre sur son socle à côté de la télévision et regarder où son doigt se posait. Plusieurs fois de suite, il indiqua Madagascar et elle s'était dit que peut-être le hasard ferait qu'un enfant leur viendrait de là. Puis il y eut ce jeune Noir si prometteur, pour lequel Tammie avait une affection toute particulière, mais qui, soudain, lors d'une compétition d'athlétisme, succomba à une de ces crises cardiaques qui surviennent de manière inexplicable. Athlète hors pair, élève hors pair. C'était son préféré. Plusieurs semaines après, lorsqu'elle fit à nouveau tourner le globe, son doigt se posait toujours en pleine mer. Il arrivait à Tammie de pleurer, pleurer d'incompréhension face à un monde si avare en explications, à ces enfants qui ne parvenaient pas à naître, et à ceux qui, soudain, tombaient morts.

Un soir, pour se remonter le moral, le couple alla manger au Taco Bell, mais au milieu du repas, il y eut une sorte de bagarre dans les cuisines d'où déboula une adolescente, ses longues tresses fouettant ses épaules tandis qu'elle arrachait d'un geste sa visière ornée du logo du restaurant en hurlant : « Y a personne qui veut voir ta sale bite ! J'tai jamais demandé de putain d'augmentation », puis elle lança la visière comme un frisbee sur le manager qui, polo bleu et badge laminé, s'élançait de derrière la caisse. « Tu fais chier, Djamilla ! » s'écria-t-il en recevant la visière en plein front. Puis quelqu'un a appelé les flics, et Gejza et Tammie reçurent un bon pour un repas gratuit.

Le lendemain matin, ils eurent la même idée, faire venir Marja et sa fille en Amérique pour les accueillir chez eux.

*

Lorsque Marja est arrivée, elle était plus disgracieuse que Gejza ne l'aurait imaginé, avec son col de chemisier crème posé à plat sur un pull brun et beige et sa jupe à carreaux marron qui arrivait aux genoux, une ceinture en plastique rose autour de la taille. Elle avait les mêmes yeux d'oiseau, les mêmes cheveux ébouriffés, et une peau qui semblait avoir été dépliée et déjà repliée. Sa fille de seize ans avait des membres longilignes, un teint pâle et des cheveux noirs coupés court formant des dizaines d'épis sur sa tête, une mèche plus longue dans la nuque. Au-dessus de ses yeux denses comme deux clous de fer, ses sourcils étaient noirs et durs. Elle portait un jean clair avec deux déchirures béantes révélant des genoux cagneux, un ample tee-shirt noir bien trop grand pour elle qui tombait en larges plis sur son long torse, et, par-dessus, une chemise blanche d'homme, du genre amidonnée pour aller au bureau, mais qu'elle portait ici froissée, une manche tire-bouchonnée au-dessus d'un coude osseux, l'autre pendouillant jusqu'aux doigts.

Le vol avait été long, mais il semblait que la mère et la fille avaient instauré une sorte d'accord de paix, car chacune parlait à tour de rôle en tchèque à Gejza, sans jamais prendre acte de la présence de l'autre.

*

Tammie inscrivit la jeune fille au lycée où elle travaillait, lui obtint des cours de soutien en anglais et demanda qu'elle soit inscrite à son cours de français pour débutants afin de garder un œil sur elle le temps qu'elle s'acclimate à sa nouvelle école. Pour fêter leur première semaine en Amérique, ils dînèrent chez McDonald's où la jeune fille goûta à tout ce que les autres avaient commandé, en se léchant sans cesse le poignet après l'avoir plongé dans le ketchup qu'elle avait versé dans son plateau. Tammie écoutait patiemment et, chaque fois que Gejza tentait de traduire pour elle, elle secouait poliment une main en disant à voix basse : « C'est bon, je vais juste écouter. »

De retour à la maison, ils continuèrent de discuter pour savoir qui des deux dormirait dans la chambre d'amis ou dans l'ancien garage que Gejza

venait de finir de convertir en chambre à coucher. Marja, modérément claustrophobe, avait des visions incessantes d'une femme brune aux yeux bleus, vêtue d'un manteau de fourrure, affalée sur le siège avant d'une voiture au moteur laissé allumé dans le garage, mourant d'asphyxie. Elle expliqua à son jeune frère qu'elle estimait l'endroit maudit. Pas dans le sens des fantômes vindicatifs et des zombies rancuniers imaginés par les Américains, mais à la manière des pays de l'Est : maudit par le destin inéluctable de chacun. Elle finit donc par déclarer que sa fille prendrait la chambre aménagée dans le garage, mais à une condition :

« Il est hors de question que tu attrapes une maladie vénérienne comme le font les Américains. Ils ont l'air très propres, mais ils sont très sales. » Elle hocha fermement la tête à l'intention de sa fille, laquelle leva les yeux au ciel, attrapa de sous son t-shirt une bretelle de son soutien-gorge et tira dessus.

Marja agrippa le menton de sa fille pour l'obliger à la regarder.

« Zorka, je suis sérieuse ! »

La jeune fille fronça les lèvres et envoya un baiser à sa mère, le regard dur et rusé.

Marja leva la main et la gifla. Zorka grimaça, rouvrant des yeux cette fois armés jusqu'aux dents. Gejza et Tammie tressaillirent et tentèrent aussitôt de compenser leur malaise en redoublant de politesse.

Marja se tourna alors vers son frère pour l'informer, en tchèque : « Elle a détruit le beau manteau de fourrure de notre mère, et oui, bien sûr je l'aime, c'est ma fille, mais jamais je ne lui pardonnerai, juste pour que tu le saches. »

*

Attendre

Attendre

Attendre

T'es là ?

Dominxxika_N39 : T'es là ? Amy ?

0_hotgirlAmy_0 : Oui, suis là... T'es passée où l'autre fois ?

Dominxxika_N39 : Dsl sexy Amy. Internet a coupé. Je n'arrête pas penser à toi. Mon mari revenu et il a coupé Internet. Là, il est parti à nouveau au travail. J'ai monté sur toit et reconnecté Internet à la parabole.

0_hotgirlAmy_0 : T'es montée sur le toit pour réparer la parabole satellite ? En vrai ?

Dominxxika_N39 : Oui, en vrai.

0_hotgirlAmy_0 : En fait, je croyais que... eh bien... que tu n'avais pas vraiment... apprécié ce que je te disais...

Dominxxika_N39 : Non, non, ma sexy Amy ! J'étais si triste toute la semaine, je veux crier un million de cris, mais je garde silence. J'attendais mon mari parti pour monter sur le toit réparer connexion Internet.

0_hotgirlAmy_0 : Ah.

0_hotgirlAmy_0 : J'aurais préféré qu'il ne fasse pas ça. Je veux dire, j'avais vraiment très envie de te parler cette semaine et tu n'étais pas en ligne...

Dominxxika_N39 : Pourquoi, qu'est-ce qui se passe cette semaine ?

0_hotgirlAmy_0 : Rien, rien, enfin, rien de grave.

Dominxxika_N39 : Pas rien pour moi, raconte stp.

0_hotgirlAmy_0 : Eh bien...

0_hotgirlAmy_0 : C'est juste que. J'ai pas mal repensé à l'archange Michel.

Dominxxika_N39 : Il murmure à toi encore ?

0_hotgirlAmy_0 : Peut-être...

0_hotgirlAmy_0 : Sais pas.

0_hotgirlAmy_0 : Mais ça n'a aucune importance. J'ai juste cru que tu ne m'aimais plus.

Dominxxika_N39 : Mais non ! Pas du tout !

0_hotgirlAmy_0 : D'abord le fait que tu as arrêté de me parler, et ensuite le truc à l'école, du coup...

Dominxxika_N39 : Quel truc à l'école ? Je veux savoir.

0_hotgirlAmy_0 : C'est un peu difficile... d'en parler.

Dominxxika_N39 : Oh, ma si mignonne Amy, suis là et écoute tant pour toi. Stp partage problème à l'école avec moi.

0_hotgirlAmy_0 : Juste. Des trucs. Avec les filles.

Dominxxika_N39 : Oui ?

0_hotgirlAmy_0 : J'avais mis ce pantalon de jogging pour mon cours d'EPS. On devait jouer au softball. Et c'était mon tour à la bat. Et elles prenaient des heures, entre elles, les filles, je veux dire. Une était le pitcher et l'autre derrière moi le catcher. Elles se lançaient des regards et je savais que quelque chose se mijotait. Et notre prof de gym, M. Brooks (qui est aussi notre coach de football), il disait genre, allez les filles, on a pas toute la journée. Alors elle a mouliné son bras et elle a lancé la balle et je l'ai frappée et – la fille derrière moi, le catcher, elle a, comment dire...

0_hotgirlAmy_0 : ... elle a...

0_hotgirlAmy_0 : Elle m'a baissé mon jogging.

Dominxxika_N39 : Geste bizarre dans circonstances.

0_hotgirlAmy_0 : Elle a tout baissé – genre tout, genre ma culotte aussi. Et tout le monde a tout vu.

Dominxxika_N39 : C'est une agression claire et nette ! M. Brooks fait quoi en responsable ?

0_hotgirlAmy_0 : Il a juste fait comme si de rien n'était ! Bon, je sais pas, peut-être qu'il n'a pas vu, ça s'est passé très vite. J'ai tout remonté aussitôt, donc du coup...

Dominxxika_N39 : Sûrement il fait semblant être aveugle comme stratégie pour préserver autorité.

0_hotgirlAmy_0 : C'est ce que je me suis dit aussi ! Il n'a pas pu ne pas voir ! Mais tu vois, il a juste commencé à crier pour que je sprinte vers la première base, et tout le monde criait aussi, et je sais pas, sur le moment, j'ai juste fait ce qu'on me disait de faire, et j'ai juste couru vers la première base. Ensuite je les ai entendus beugler à la cantonade, « Allez, Amy, la totale ! » Et M. Brooks, lui, il criait : « Continue de courir, Amy ! » – alors, tu vois, j'ai repris ma course. Et ensuite tout le monde hurlait : « Première base ! Deuxième base ! Troisième base ! Fais-nous la totale, Amy ! »

Dominxxika_N39 : Je connais bien ce système d'intimidation.

0_hotgirlAmy_0 : Tu m'avais dit que l'archange Michel vient au moment de l'heure de la mort ?

Dominxxika_N39 : C'est vrai.

0_hotgirlAmy_0 : Eh bien, alors que j'étais en train de courir, et que tout le monde hurlait et tirait la langue entre deux doigts, eh bien, il me murmurait quelque chose – j'avais l'impression d'être aveugle, tu vois. Tout était silencieux. Et blanc.

Dominxxika_N39 : Il murmure quoi l'archange Michel ?

0_hotgirlAmy_0 : Il disait :

0_hotgirlAmy_0 : « Connecte-toi, Amy, va en ligne... »

0_hotgirlAmy_0 : Quand je suis rentrée chez moi, ma mère m'a engueulée parce que je ratais encore des cours. Parce que j'ai eu une mauvaise note en EPS à force de sécher le cours ou de rester plantée dans un coin à ne rien faire. Elle m'a dit style : « Amy, mais qui a ce genre de notes en sport ?! C'est juste du sport ! » Je n'ai même pas réagi, j'ai attendu qu'elle ait terminé, et ensuite je lui ai dit que j'avais des devoirs à faire, parce que dans ma tête il continuait de me murmurer, et d'effacer le bruit autour de moi jusqu'à ce que tout soit silencieux et blanc. Il continuait de me dire : « Amy, va en ligne... »

Get Ur Freak On

Le car de ramassage scolaire s'arrêtait au coin de Dexter Avenue et de la 24^e Rue. Zorka attendait à l'arrêt avec une autre fille qui était en seconde, longs cheveux blonds, frange épaisse. Parfois, cette fille portait un short en jean et un sweat-shirt sur lequel on pouvait lire Abercrombie & Fitch sur la poitrine, ce qui, pour Zorka, ressemblait aux noms de deux scientifiques qui auraient élaboré un antivirus. D'autres fois, un tee-shirt bleu avec le mot « GAP » écrit dessus, sans doute le sigle d'un service gouvernemental, se disait Zorka. Les jours plus chauds, elle portait un tank-top vert melon, avec des bretelles de soutien-gorge roses croisées sous celles du top, et un jean bleu délavé avec une fleur au genou. Zorka ne savait alors pas trop quoi en déduire.

Mais très vite elle comprit à quoi tout cela rimait. Le vrai capitalisme se résumait à des noms affichés sur tout et n'importe quoi, sur les vêtements, les cahiers, les voitures, les sacs à dos, les chaussures. Tammie acheta à Zorka un sweat à fermeture Éclair rose poudré qui disait « Hollister », et une paire de jeans L.E.I. évasés. Quand Zorka a essayé les vêtements, le jean bâillait bizarrement sous les fesses, et le gilet attirait le regard sur les lettres en tissu qui formaient des angles incongrus sur sa poitrine inexistante.

Zorka la remercia, retourna au garage, enleva les vêtements et renfila ses anciennes affaires.

*

C'était un grand lycée avec toutes sortes de groupes et de sous-groupes, pourtant Zorka n'arrivait pas vraiment à trouver sa place dans tout ce réseau de gens. La silhouette qu'elle cachait sous ses chemises d'homme était prometteuse – de longues jambes et un cou droit. Elle avait une belle peau, des sourcils sombres angulaires, des yeux au regard puissant, aucun bouton,

des pommettes saillantes. Mais ses cheveux bizarrement coupés, avec une queue-de-rat qu'elle garda jusqu'à ce qu'on lui dise que c'était un mulot, empêchaient qu'on la qualifiât de « sexy ». Plusieurs jeunes punks tentèrent de la faire venir dans leur groupe, mais quand elle lança à l'un d'entre eux un « Dégage le hérisson ! » bien senti, ils prirent leurs distances.

Zorka n'était ni une geek, ni une punk, ni une gothique, elle n'était ni brillante ni sottie, ni sexy ni moche, ni prude ni pétasse, elle était une vraie solitaire, et dès le printemps de sa première année, lorsque la fusillade de Columbine eut lieu, certains enfants, en la croisant, se mirent à lui souffler en douce : « Ne nous tire pas dessus ! »

Meghan raconta à Kaylee qu'elle avait entendu dire que Zorka détestait les Américains et l'Amérique, et qu'elle avait suivi un entraînement militaire, car dans ces pays-là ils commencent l'armée enfants. Kaylee opina, ajoutant qu'elle était reconnaissante que les écoles soient désormais équipées de détecteurs de métaux. Mais ensuite, au déjeuner, toute la tablée s'est relayée pour tenter de deviner la difformité de ses seins, vu qu'elle portait toujours des chemises très amples. Meghan suggéra que les deux seins avaient très probablement des formes totalement différentes. Puis Kaylee affirma qu'un des seins devait ressembler à une toute petite crêpe toute plate. La discussion se poursuivit jusqu'à ce qu'ils arrivent à la conclusion qu'ils devaient ressembler à des mamelles de chèvre, et c'est alors que Jared lança : « Hé, et si ce n'était même pas des vrais ? Je veux dire, et si c'était genre des bombes ? »

*

Gejza avait installé une télé dans le garage et Zorka restait des heures après l'école à regarder les chaînes du câble, MTV et VH1, dansant de temps en temps en agitant ses poings et ses coudes, avant de s'allonger à nouveau.

Tammie préparait du pop-corn pour leur soirée cinéma. Son programme pour ces soirées se composait principalement de « films français », son genre préféré. Elle était impatiente de découvrir le dernier Truffaut. Elle avait repéré la cassette VHS au Blockbuster, avec la jaquette illustrée d'une Fanny Ardant penchée au-dessus d'un jeune Gérard Depardieu, à la fois troublée et excitée. Mais Tammie pensait qu'il était important que Zorka et sa mère améliorent leur anglais et leur compréhension de la culture

américaine, et elle avait donc remis à plus tard la location de *La Femme d'à côté*, optant pour *Nuits blanches à Seattle*, *Ça pourrait vous arriver*, *Jerry Maguire*... Elle choisit des films qui, selon elle, représentaient l'Amérique, l'espoir et les valeurs fortes que le pays incarnait, des films où des enfants parviennent à piéger des adultes, où des adultes se rencontrent dans des avions et viennent frapper à la porte de l'autre, trempés par la pluie, où les femmes disent « Je t'aime » à des hommes qui répondent « Je t'aime ».

Zorka comprenait les mots « Je t'aime » au milieu des marmonnements, et soufflait « Foutaises ! » dans sa barbe chaque fois qu'elle les entendait parce qu'elle n'avait jamais vu de sa vie, jamais, un homme et une femme se dire « Je t'aime » sans que ce fût une menace ou un truc qui se disait dans le couloir de l'immeuble pour montrer aux voisins que l'on était des locataires comme il faut.

Mais voilà, les films faisaient défiler Meg Ryan et Tom Hanks, un Nicolas Cage qui gagne à la loterie et donne la moitié à la serveuse, dont il tombe amoureux, Tom Cruise, Renée Zellweger, des mères célibataires sauvées par de séduisants bachelors bien sous tous rapports, Hugh Grant qui divague avec un accent britannique, des changements de scène au son d'un piano, Richard Gere pensif, inquiet, Julia Roberts en travailleuse du sexe qui choque de manière si charmante la bourgeoisie locale. Puis tout le monde qui rit, même les vieux, qui sont propres, cheveux gris impeccablement peignés, bague au doigt sur des mains ridées mouchetées de taches de vieillesse, perles aux oreilles, rouge à lèvres jusqu'aux crevasses sur le pourtour, rangs parfaits de prothèses dentaires, tous se regardent, se sourient et se tapotent les cuisses les uns des autres.

*

Vous aimez la musique triste ?

*

Régulièrement, le soir, Zorka sortait en douce et marchait jusqu'aux grands et minces poteaux électriques le long de la voie ferrée, là où se trouvaient des parcelles de forêt, juste après l'endroit où la route tournait. Elle pénétrait dans les fourrés jusqu'à être submergée, cachée. Là, un soir, assise par terre, elle enlaça ses genoux et glissa les mains dans les trous de son jean, observant, écoutant. Bruit de pneus sur la route, voiture qui tourne

lentement au coin de la rue, ses phares balayant les branches. Le vent bruissait et le ciel au-dessus, mare d'encre sombre, se mit à trembler comme s'il retenait son propre liquide. Une voiture passa, vitres baissées, pulsant d'une musique à la voix tourmentée, Britney Spears bravant son propre écho.

Puis la voiture tourna, emportant avec elle la chanson.

Zorka laissa tomber sa tête entre les genoux et ferma les yeux. Elle crut que c'était ce même morceau de pop qui jouait encore dans sa tête mais le rythme ne cessait de s'étirer tandis que la voix devenait peu à peu pleine à nouveau. C'était la voix de sa mère, fredonnant cette vieille chanson d'amour tchèque qu'elle avait l'habitude de chanter comme si elle convoquait la miséricorde...

Ach, není, není tu.

Elle la chantait autrefois à Zorka en guise de berceuse, et même si la chanson s'adressait davantage à elle-même, il n'empêche qu'elle tenait la petite Zorka contre sa poitrine, ses jambes comme de petits spaghettis mous lorsqu'elle essayait de se mettre debout, Marja déposant un baiser juste au-dessus de l'oreille de sa petite fille, bébé Zorka rigolant sans dents de bon cœur, et Marja qui chantait :

... Labourer sans charrue...

... Aimer sans étreindre...

... Ils ne me donnent que ce que je n'aime pas...

Ach, není, není tu...

Lorsque Zorka revint de la forêt, elle empoigna la télécommande et alluma la télé. Missy Elliott brandissait ses poings, juste au-dessus du logo MTV, pour ensuite ouvrir ses mains, un long ongle blanc à la fois.

Je t'avais dit de pas être bizarre

Ouais, la dernière fois que quelqu'un m'a traitée de maboule, il en a reçu un rapide dans l'œil – Ludek. C'était mon dernier mois à Prague, avant que tout parte en couille, Ludek était juste devant notre école et il me l'a murmuré, alors j'ai serré le poing, je l'ai frappé d'un coup sec dans l'œil et j'ai continué mon chemin. Il a perdu la vue avec cet œil pendant toute la journée et sa tête s'est mise à gonfler et bien sûr sa maman lèche-cul a pété un câble et a déboulé dans l'école, et mon papka était déjà mort alors ma mamka était en code rouge sous ses airs de veuve respectable et calme. Tandis que la maman de Ludek se lamentait au sujet de la vue de son fils chéri, ma mamka lui a volé la vedette, mais alors dans les règles de l'art : prostrée, elle s'est mise à pleurer avant de lancer une main sur moi pour me gifler et me griffer comme un chat sauvage tout en hurlant : « Je t'avais dit de ne pas être bizarre ! »

Le principal et la maman de Ludek l'ont agrippée pour l'éloigner de moi, et j'ai alors haussé les épaules avant de lui dire, de ma voix de gentille petite fille : « Désolée, Mamka. »

*

Et puis il y avait notre professeur de géographie, M. Bolshakov, qui n'arrêtait pas d'aborder le sujet des Juifs dans des leçons qui ne les concernaient pas, et qui passait son temps à demander à Isaac des exposés sur les territoires transnistriens, ce petit garçon roumain aux boucles brunes et joues rondes caramel de cupidon gitan. J'ai dit à Janka qu'il voulait probablement enculer Isaac et elle a répondu : « N'importe quoi, il déteste les Juifs » ; et j'ai dit : « Évidemment, Janka, la haine c'est comme une mappemonde qui tourne tout autour de son axe, c'est pour ça que les hommes partent explorer des îles remplies de peuples à la peau foncée, pour ça qu'ils veulent tous faire la sieste la tête posée sur les gros seins moelleux

des femmes puis les frapper, ils baisent ce qu'ils détestent. » Janka a réfléchi un long moment. Puis elle m'a dit qu'à force d'envisager la vie d'une manière qui ne fait que chercher des ennuis, j'allais finir par en trouver.

M. Bolshakov lui-même était un implant du bloc soviétique, et maintenant que les tanks soviétiques étaient partis et que nous étions tous de fiers Tchèques, nous ne l'aimions pas beaucoup de toutes les façons. Mais, sans que l'on sache exactement pour quelle raison, il faisait partie des examinateurs pour l'oral de la *maturia*, l'examen final que l'on passait à la fin du lycée pour entrer à l'université.

M. Bolshakov avait une épouse tchèque, une jolie maison et il était intouchable. Il continuait à faire les choses à l'ancienne manière – pots-de-vin, en espèces ou en or de préférence –, il n'en avait que faire des promesses et du favoritisme, il voulait juste palper et emballer tout ça dans son papier journal jaunissant des années 1980, époque où c'était encore son pays ici, et fourrer le tout dans ses vieilles bottes de l'armée.

Je le sais parce que je suis entrée par effraction chez lui et j'ai jeté un œil. Que voulez-vous, ce gredin de *Rusky'* avait éveillé ma curiosité. J'ai trouvé où il gardait ces vieilles bottes militaires (dans le placard, sous ses pantalons et chemises, espèce de brêle prévisible), j'ai plongé ma main pour prendre l'oseille, mais c'est alors qu'il est rentré chez lui inopinément, du coup j'ai dû réfléchir à toute allure, et je me suis planquée sous le lit.

Je suis restée comprimée comme un blanc de poulet, entre le sol et les ressorts en métal, en attendant qu'il s'en aille, sauf qu'il faisait les quatre cents pas dans la chambre en marmonnant je ne sais quoi dans sa barbe, puis il s'est assis sur le bord du lit et les ressorts ont failli m'éclater les tripes, et je ne sais pas si c'était les puissances de l'Au-delà qui s'amusaient avec moi ou simplement sa routine postméridienne, mais M. Bolshakov a commencé à s'asticoter, en poussant des salves de râles, pendant que les ressorts appuyaient par saccades sur mon ventre, au point que j'ai cru que j'allais me faire pipi ou caca dessus ou qu'éclaterait ma rate. Mais il a conclu, puis il s'est levé et a enfin quitté la pièce.

Je me suis dégagée de là, et c'est alors que j'ai senti que ça venait, du coup j'ai tiré sur l'édredon et j'ai vomi sur les draps, puis j'ai remis le couvre-lit en place, ha ha.

Ensuite je suis retournée aux fameuses bottes et j'ai plongé la main dans ma poche pour en extraire des allumettes.

*

Avant que la police ou l'école ait vent de tout ça, je suis revenue en courant à notre immeuble et j'ai tiré Janka dans les toilettes avec moi et j'ai tourné le verrou. Elle savait que j'avais fait quelque chose d'irréversible. Je lui ai dit de se taire une minute. Nous étions serrées comme des sardines contre la cuvette, et nous avons attendu en silence, à l'écoute d'éventuels pas dans le couloir. Il n'y avait rien, alors j'ai défait la fermeture Éclair de mon jean et j'ai plongé la main à l'intérieur et j'ai farfouillé dans ma chatte un instant avant de sortir le trésor. Ta-da ! J'ai montré à Jana la liasse de billets roulée serrée dans du plastique.

Janka s'est exclamée qu'il allait me tuer ! J'ai répondu que personne ne pouvait me tuer puisque j'étais déjà un ange ! Et ensuite je l'ai embrassée. Janka m'a demandé où nous allions cacher ça. J'ai répondu « À ton avis ? » et j'ai refourré le rouleau d'argent dans ma chatte.

*

Jamais jamais jamais, tu ne dois jamais et en aucun cas avoir honte de toi-même, Janka !

*

C'était juste un de ces jours où trop de choses arrivent en même temps. M. Bolshakov et moi on s'est retrouvés seuls après le cours, il m'a bloquée contre le mur et a sorti une fourchette de sa poche, essayant de murmurer avec son haleine qui sentait l'oignon qu'il allait labourer ma petite chatte. « Qui a dit qu'elle était petite, j'ai rétorqué, j'en ai une bien grosse, monsieur Bolshakov ! » Il a froncé les sourcils, ce nullos, alors je lui ai pris la fourchette des mains et je l'ai fourrée dans mon pantalon avant de lui adresser mon fameux salut à deux doigts, et de prendre mes jambes à mon cou.

Ouais, je courais, tout en pensant, en fait, à ma mamka : elle serait sans doute plutôt contente d'avoir une fourchette de plus, vu qu'elle n'arrêtait pas de se plaindre que les voisins nous volaient nos couverts. Mais quand je suis rentrée à la maison, Mamka n'était pas de très bonne humeur et ses ongles s'en prenaient déjà à sa jupe en laine. Puis elle m'a vue et sa bouche s'est tordue de détestation. J'ai sorti la fourchette et j'ai dit : « Tiens,

Mamka, un cadeau pour toi. » Elle m'a pris la fourchette de la main et a commencé à hurler que la police était venue à nouveau à cause de moi, et est-ce que par pitié je ne pourrais pas arrêter mes conneries et être moins dysfonctionnelle. J'ai dit : « Écoute Mamka, je suis un ange déchu. » Elle a commencé à me poursuivre en me menaçant avec la fourchette, et je me suis dit, oh putain. J'ai esquivé et j'ai sauté, et j'ai quand même réussi à la semer (parce que, faut pas charrier) et alors elle a crié « Espèce de malá narcis ! », et à mon tour j'ai hurlé « JE CROYAIS QUE J'ÉTAIS L'AMOUR DE TA VIE ! », et ensuite j'ai entendu les voisins sortir dans le couloir pour voir ce qui se passait. Je courais dans notre petit appartement, où je bondissais d'un coin à un autre coin parce que Mamka brandissait la fourchette comme une machette, et elle était sérieuse. J'ai glissé le bras sous le canapé où je savais que Mamka gardait sa bouteille de vodka, puis j'ai attrapé dans le placard son manteau de renard chéri et elle a hurlé : « Tu lâches ça, tu le lâches ! », mais j'ai filé par la porte d'entrée, j'ai dévalé les escaliers et j'étais partie.

Mamka avait dû courir à la fenêtre à ce moment-là. Elle n'avait jamais su viser, depuis que je la connaissais, jamais, mais je courais tout droit, sous le regard des voisins, chacun de mes pas faisait craquer la neige, le froid giflait mon visage, et c'est là que j'ai entendu le cri suraigu. Il ne pouvait venir que d'une seule personne – ma mère. Avant même que je me retourne, je l'ai senti, comme si une bête sauvage en métal froid avait enfoncé ses griffes dans mon épaule. J'en suis tombée à genoux et mon visage s'est affalé dans la neige. Je me suis forcée à me relever, en me disant, debout Zorka, debout. J'ai posé la main sur mon épaule et je l'ai sentie, là, la fourchette, enfoncée profondément dans la chair. Je l'ai remuée, et presque aussitôt j'ai vomi. Allez Zorka ! J'ai retenu mon souffle, empoigné la fourchette, et j'ai retiré cette saloperie. La plaie a craché un parfait arc de cercle de sang dans la neige. Mon épaule me faisait mal comme si je m'étais arraché une aile. Putain de merde. Oh, putain de putain de merde. J'ai ramassé le renard de Mamka et j'ai repris ma course.

Après ça, eh bien, je ne suis revenue qu'une seule fois – quelques jours plus tard – et c'était la nuit. J'ai vidé la bouteille de vodka sur le manteau ; et ensuite je l'ai laissé se consumer dans le couloir, ciao, va te faire foutre, adieu.

Saluez pour moi les garçons, la rivière et la forêt.

*

Puis cela m'a frappée comme une alarme. Qu'avais-je fait ? Je veux dire, par rapport à Jana, tu vois. Les années ont cette façon de s'accélérer à un moment donné. J'ai pensé, soit je tue Mamka soit c'est elle qui me tue. J'imagine que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à solliciter les anges. Vous ne pouvez pas comprendre.

Bref, j'ai fait un rêve. Jamais vu des enfants qui avaient une telle énergie sinistre – sauf peut-être Jana, ha. Les rejetons de Lucifer – mon genre de bande. Alors, ouais, j'ai fait un vœu. C'est à ça que servent les rêves.

Et peut-être que c'était égoïste. Mais on ne m'appelle pas la Malá Narcis pour rien !

En résumé, j'avais peur de ne jamais être capable de me débarrasser de mes doutes. Je suis toute seule et je ne vaudrais pas un clou, c'est ce que je me répétais sans cesse. C'était un appel à l'aide.

Me suis réveillée dans une odeur de choux et de carottes.

C'est un secret

0_hotgirlAmy_0 : Ne le dis à personne.

Dominxxika_N39 : Je raconterai à personne, je parlerai jamais, je promets.
S'il te plaît dis-moi...

0_hotgirlAmy_0 : *sourire

0_hotgirlAmy_0 : Je vais te le chuchoter...

Dominxxika_N39 : Mon oreille prête pour ton murmure.

0_hotgirlAmy_0 : *Je...*

0_hotgirlAmy_0 : *T'aime...*

0_hotgirlAmy_0 : *Dominika.*

Dominxxika_N39 : Oh Amy.

Dominxxika_N39 : Oh mon Amy !

Dominxxika_N39 : Oh ma beauté, mon ange, ma sexy girl !

Dominxxika_N39 : Je t'aime tellement pas trouver mots pour dire, et si je dis, je dois dire millions de fois, comme millions de boutons de rose, comme millions de pointes de feuilles, comme millions reflets dorés dans champ paisible, je t'aime Amy je t'aime !

0_hotgirlAmy_0 : *méga-sourire

Dominxxika_N39 : J'ai envie de toi, sexy Amy.

0_hotgirlAmy_0 : Moi aussi... je veux regarder dans tes yeux bleus. Et toucher tes cheveux noirs. Et je veux... faire tant de choses... ! Toute la journée, je m'en fiche, genre pas du tout du tout du tout. Je m'en fiche carrément. Je veux juste rentrer chez moi et me connecter et être avec toi.

Dominxxika_N39 : Quand je suis seule et mon mari ferme à double tour porte, pour m'empêcher sortir, je mets bras autour de moi-même et je sens que tu es là, dans mon étreinte.

0_hotgirlAmy_0 : Je le suis je le suis je le suis !

Dominxxika_N39 : Je suis si triste parce que je suis enfermée et je peux pas te voir et peux pas être avec toi. Je veux te toucher pour de vrai et être

avec toi pour de vrai.

0_hotgirlAmy_0 : On le peut, on le peut ! L'archange Michel est de notre côté. Il me guide vers toi chaque jour. Et j'ai même regardé sur la carte. Et genre si je prends un vol pour Prague, on pourra se rencontrer. De l'aéroport Vaclav Havel, je peux prendre le bus 119 pour Nádraží Veleslavín, puis prendre le métro ligne A cinq arrêts et descendre à Staroměstská, c'est près de l'ancien cimetière juif sur la carte. Tu pourras m'y retrouver. Personne ne nous verra. Oui ?

Dominxxika_N39 : Oui ! oui ! oui ! Mais comment je sors ? Tu comprends pas, Amy. Toutes les nuits je rêve que tu es derrière porte. Je peux entendre et te sentir de l'autre côté porte mais elle est fermée à clé et je peux pas sortir et tu peux pas entrer. Quand je me réveille, j'ai envie de détruire murs avec mes ongles. Mais ma sexy Amy comment expliquer à toi comment je vis ? Mon mari mettre barres en fer aux fenêtres parce qu'il est soupçonneux. Et cadre de la porte il fabrique aussi en fer. C'est impossible. Et même si je mets feu à porte, c'est seulement moi qui brûle à l'intérieur.

0_hotgirlAmy_0 : Surtout ne fais pas ça !

0_hotgirlAmy_0 : L'archange Michel va nous aider ! J'en suis certaine !

Frappe la gouine

Pendant une bonne demi-année, Zorka ne fut ni agressive ni hostile, juste un peu distante et pensive. Elle faisait ses devoirs, ne séchait pas les cours, ne faisait pas de doigts d'honneur aux élèves qui surveillaient les couloirs, elle ne répondait pas à sa mère ni ne lui criait sans cesse dessus, elle ne sautait pas le souper pour aller s'asseoir dans la forêt.

Mais un jour, Jared la frôla dans le couloir tandis qu'elle prenait son manuel d'histoire dans son casier et, pivotant sur elle-même, elle agrippa sa main et la fracassa contre la porte du casier. Ce fut si rapide que le garçon n'eut même pas le temps de crier, il se tenait là, visage flouté, serrant le poignet de sa main malmenée, bouche béante de silence. Puis il s'est mis à secouer sa main, à hurler « Espèce de psychopathe !! », à pousser Zorka dans les casiers tandis que les autres gamins reculaient et que deux d'entre eux se mirent à scander « Frappe la gouine, frappe la gouine », puis un enseignant sortit de sa classe et les élèves se dispersèrent. Jared montra sa main au prof, exsangue et pulsante de douleur, zébrée d'une trace rouge laissée par l'impact avec la porte du casier. « Elle m'a pété la main ! » s'écria-t-il d'une voix crampée.

*

Jared avait effectivement une fracture à la main, annonça le principal à Zorka et à sa mère, assises dans son bureau à côté de Gejza qui traduisait et de Tammie qui fronçait les sourcils au-dessus de ses yeux écarquillés d'inquiétude.

Le principal était un homme de grande taille, visage rond, vêtu d'un costume dans les tons de bleu. D'une voix posée, il demanda à Zorka de raconter les faits.

Zorka était assise, tête baissée, fixant les pieds du bureau.

« Lui me toucher, murmura-t-elle.

— Il t’a touchée... Tu veux dire, dans le couloir, Zorka, juste là ?

— Ouais.

— Est-il allé... sous tes vêtements ?

— Non.

— Il a utilisé ses mains ?

— Non.

— Eh bien, j’ai l’impression que ce que tu es en train de me décrire c’est un élève qui t’a bousculée par accident, est-ce cela ?

— Non, pas cela, dit-elle. Lui me toucher. »

Marja rattrapa enfin le fil de la conversation et hurla « Narcis ! ». Puis Zorka se tourna vers elle et lui cria quelque chose en tchèque, puis Gejza s’intercala entre les deux femmes et elles se turent.

« Je suis navré, Zorka, poursuivit le principal, je sais que ce n’est pas agréable quand quelqu’un nous bouscule, mais si nous devons réagir violemment à chaque fois que quelqu’un, par accident...

— Pas accident ! » s’indigna Zorka.

Marja beugla quelque chose à Zorka que Gejza répéta d’une voix sourde tandis que Tammie se rongea un ongle. Le principal respira profondément et s’adossa à sa chaise pivotante. Puis, s’adressant directement à Gejza : « Peut-être pouvez-vous traduire ceci pour Zorka et sa mère. C’est très important. La violence, sous quelque forme que ce soit, n’est pas tolérée *en Amérique*, et encore moins dans un lycée où les enfants viennent étudier dans un environnement sûr. »

Gejza opina. Tammie ajouta : « Je suis tellement navrée pour tout cela.

— Elle ne peut tout simplement pas se comporter comme on le fait en... *République tchèque*, fit le principal en prononçant le nom du pays avec prudence, tout en se demandant si c’était correct.

— Mais ce n’est pas comme ça que nous nous... », alla pour expliquer Gejza lorsque le principal l’interrompit d’un geste de la main. Gejza hocha la tête.

« J’espère que vous comprenez que je suis responsable de la sécurité de chaque élève qui fréquente cet établissement. »

*

De retour à la maison, ils déconnectèrent le câble de Zorka et lui prirent son poste de télévision.

*

... les garçons, la rivière et la forêt...

*

Tammie s'entretint avec le principal et les parents de Jared au nom de Zorka, et la police ne fut pas mêlée à l'affaire. La sanction de Zorka fut décidée : un mois d'exclusion-inclusion et le remboursement des frais médicaux du garçon.

*

En salle de colle, Zorka passa les premiers jours à fixer du regard Deandra, assise à la diagonale en face d'elle, ample pantalon de training, tennis K-Swiss et tee-shirt oversize blanc sur lequel était inscrit en lettres bleues et rouges « Tommy Girl ». À côté de Deandra se trouvait sa meilleure copine, Tiff, plus grande, à la taille plus fine et vêtue, elle, d'un jean foncé très slim avec une grosse ceinture qui faisait bâiller le pantalon derrière, là où son tee-shirt rouge était trop court pour rentrer dans le jean.

Zorka la fixa jusqu'à ce que Deandra se tourne enfin vers elle et lui demande si elle avait un problème, si elle n'avait jamais vu de Noirs avant ?

« Oui j'en ai vu, répondit Zorka.

— Alors c'est quoi ton problème ?

— Tu ressembles à Missy Elliott, la rappeuse.

— Tu te fiches de moi ? !

— Non, je sais que tu n'es pas elle. Je dis tu lui ressembles.

— J'hallucine grave. Hé, Tiff, mate-moi cette Spice Girl-là qui m'appelle Missy parce qu'elle est infoutue de faire le distinguo entre nous les renois ! »

Tiff s'approcha et regarda Zorka.

« Et elle, tu trouves qu'elle ressemble à Beyoncé ? demanda Deandra, indiquant Tiff d'un pouce tendu.

— Non, fit Zorka.

— Eh bien nous on trouve que ton p'tit cul il ressemble à une Spice Girl russe.

— Je ne suis pas russe.

— Chut », fit le pion, et les trois filles se figèrent.

Le surveillant se dirigea vers les filles et leur fit un signe de la tête. Elles baissèrent les yeux et se remirent au travail. Lorsqu'il s'éloigna, Deandra lança en douce un regard à Zorka qui, yeux plissés, la fixa à son tour.

*

Lorsque la cloche retentit, Zorka se dirigea vers les deux filles.

« Alors... je peux traîner avec vous, maintenant ? »

Deandra regarda Zorka puis Tiff, et éclata de rire.

« Tiff, je perds la boule ou quoi ? C'est moi, ou cette Spice Girl-là est en train de nous demander si elle peut traîner avec nous ?

— Dee, je crois que c'est pourtant bien ce qu'elle nous demande. »

Deandra passa en revue Zorka de pied en cap.

« D'accord, Spicey, mais, dis-moi, pourquoi tu veux traîner avec nous ? »

Zorka réfléchit un instant. Puis elle haussa les épaules.

« Parce que vous êtes comme... révolution. »

*

Il est vrai que la plupart des gens avaient surnommé Zorka « Carrie » ou « Psycho », mais Deandra et Tiff avaient leur lot de surnoms aussi. Tiff avait un léger zozotement et des cicatrices d'acné sur les joues, et au collège sa grand-mère l'obligeait à emporter la Bible partout où elle allait et cela devint un jeu d'essayer de la faire utiliser le nom de Dieu en vain ou dire un gros mot. À ce jour, elle n'avait jamais prononcé de juron, à la différence de Dee qui en balançait tout aussi facilement que des coups de poing si jamais quelqu'un avait un problème avec le fait que Tiff était « sa nana ».

*

... il y a des flammes... dans les fenêtres...

*

Gros morceaux, petits morceaux...

*

« On peut pas aller chez moi. Mais Tiff habite chez sa mamie. Tu peux venir. Faut prendre le bus », expliqua Deandra.

Les trois filles montèrent dans le bus 14 direction Southridge, descendirent à Cesar Chavez Drive et marchèrent le reste du chemin.

« Sinon, faut prendre deux bus, expliqua Tiff, et ça prendrait plus d'une heure. »

Deandra ajouta que dès qu'elles auraient une voiture cela ne prendrait plus que quinze, vingt minutes max.

Cesar Chavez Drive était définitivement en plein quartier latino, remarqua Zorka. De l'autre côté de la rue de l'arrêt de bus il y avait une *taquería* Los Comales et un centre qui ressemblait à une église, pierres marron et deux tours avec, fichés dans les façades, deux tubes dorés chacun chapeauté d'une flamme entre lesquels des lettres épelaient Luz del Mundo, la lumière du monde.

Elles croisèrent la 20^e, la 21^e et la 22^e Rue pour rejoindre, sur West Lapham Street, un immeuble de quatre étages. La façade était recouverte, entre chaque étage, de ciment granuleux. Toutes les fenêtres coulissantes étaient identiques, et entre chaque fenêtre la façade était couleur sang de bœuf. Le terrain autour était ponctué d'une série d'arbustes taillés en forme oblongue, qui semblaient avoir honte de l'immeuble au point de se rabougrir dans leurs branches.

À l'intérieur, le sol n'était pas épais et un peu caoutchouteux, parsemé de petites taches brunes, tandis qu'une moquette assortie dans différents tons de marron menait à l'ascenseur. Elles montèrent au quatrième étage, tournèrent à gauche, et avancèrent jusqu'à la dernière porte près de la fenêtre qui donnait sur le bâtiment d'en face.

« Ma mamie est encore au travail. Il n'y a personne », annonça Tiff en ouvrant la porte.

*

Zorka entra dans le salon qu'elle examina du regard avant de porter à ses yeux pour mieux le voir un petit cadre contenant une photo d'un jeune homme d'environ seize ans en survêtement, larges épaules, muscles saillants, beau visage et des yeux qui regardaient très loin devant lui.

« Il est super, s'exclama-t-elle.

— C'est Ray-Ray, dit Deandra. Il est mort.

— Merde, fit Zorka en posant la photo. Drôlement dommage.
— Oui, comme tu dis, poursuivit Deandra. Il était vraiment super.
— Tué par balle ? demanda Zorka.
— Meuf, va falloir que tu te mettes à jour concernant un ou deux trucs, là, mince quoi. Tu me tues avec tes clichés racistes.
— Quoi ?
— Nos frères ne meurent pas tous parce qu'on leur tire dessus.
— Ah, OK. Je comprends.
— Ray-Ray était un super-athlète et il avait de bonnes notes. C'était le genre scolaire. Il devait aller à Harvard ou un bahut du genre, et en plus il était méga-canon. Toutes les filles lui tournaient autour... genre même les Blanches ne savaient plus où se mettre quand elles le voyaient débarquer... »

Tiff arriva avec une bouteille de deux litres de Sprite et trois verres, et Deandra se tut. Alors Tiff s'arrêta net et regarda Deandra. Ces filles pouvaient ressentir les émotions l'une de l'autre comme si elles étaient des gouttes d'une même rivière.

« Spicey me demandait juste au sujet de Ray-Ray..., avoua Deandra.

— C'est OK, Dee, répondit Tiff. » Elle posa les verres et déboucha le Sprite. La bouteille émit un sifflement. Deandra fit le service.

Tiff se tourna alors vers Zorka.

« Ray-Ray était mon grand frère, donc...

— Suis désolée, Tiff, fit Zorka. Je disais à Dee qu'il est cool, je suis triste apprendre nouvelle. »

*

« Mince, je me souviens comment toutes les nanas en pinçaient pour Ray-Ray, c'était quand Tiff était super maigre et ne faisait même pas attention à moi, ha – et Tiff s'en souvient même pas ! Mais moi j'ai remarqué Tiff tout de suite, mon cœur a bien failli exploser à l'instant même où je l'ai vue ! »

Deandra regarda Tiff. Tiff croisa son regard et baissa doucement la tête, souriant à elle-même discrètement.

« Je t'avais vue..., dit-elle doucement.

— Nan, pas vrai, j'arrêtais pas de faire le clown quand t'étais là, et toi jamais tu te retournais... »

Tiff leva les yeux vers Deandra et lui sourit d'un air gêné, puis elle se mordit la lèvre et baissa les yeux comme si elle s'apprêtait à rire, mais elle resta simplement à sourire.

Deandra, fière, sourit d'un seul côté de la bouche avant de poursuivre :
« Bref... »

Son visage était rayonnant et elle parut dans la lune un instant. Son regard flotta jusqu'à la photo de Ray-Ray et, lorsqu'il s'y posa, elle reprit le fil de sa pensée.

« Il allait obtenir une bourse, genre le premier gamin noir d'une école publique de Milwaukee à entrer dans une grande université. Parce que, en plus, il était intelligent. Il avait de bonnes notes. En plus, c'était le seul de troisième à faire partie de l'équipe universitaire et, arrivé en première, mince, comment ce gamin pouvait sprinter sur la dernière longueur ! Il y avait ce gamin blanc, Jacob je ne sais plus quoi, il faisait un temps du style dix-huit minutes et des brouettes, genre 18'42" ou quelque chose dans le genre, pour le 5 000 mètres, dans Washington Park, tu vois ? Eh bien, Ray-Ray a laminé ce pauvre type, il a battu le putain de temps, UN POINT C'EST TOUT, 18'08", tu vois ? C'est ça la photo, elle était dans le journal, genre à la une, plein pot, avec en énorme : "RAYMOND THOMSON, À LA VITESSE DE L'ÉCLAIR." On allait tous aux rencontres d'athlétisme juste pour le voir, le voir courir (bon, sauf moi, parce que moi mes yeux ils étaient braqués sur Tiff, ha !), mais ouais, c'était de la magie pure, je veux dire il semblait flotter sauf pour ces jambes qui cisailaient l'air... mais tout d'un coup, il s'est écroulé, mort. Et juste sous nos yeux. C'était à Jackson Park, celui entre Forest Home Avenue et Jackson Park Drive, et la 43^e Rue qui le traverse à l'ouest, tu vois lequel ? Bref, c'était une course de deux miles, et tout le monde attendait à l'endroit du carrefour entre la 43^e Rue et Forest Home et tout le monde agitait des fanions et tout, et bien sûr, qui on voit sur la dernière ligne droite si ce n'est Ray-Ray en personne qui sprinte ses derniers mètres, comme un projectile, la poitrine en avant et ses jambes qui fendent l'air devant lui, il nous fonçait dessus comme le putain de Messie !

— Ne parle pas comme ça, Dee.

— Désolée, Tiff. Mais je suis sérieuse, Spicey, ce garçon avait comme un truc sacré quand il courait, tu pouvais le sentir. »

Deandra jeta un regard vers Tiff.

« Bon, peut-être que je devrais arrêter de parler de ça.

— Non, ça va. Je veux dire, elle a envie de savoir.

— Ensuite il arrive quoi ? demanda Zorka en buvant une gorgée de son Sprite.

— Personne ne sait vraiment, reprit Deandra. Genre même ces médecins qui se la pètent dans cet hôpital de Mount Sinai n'ont pas réussi à le savoir. Ray-Ray s'est juste agrippé la poitrine, il s'est plié en deux et s'est effondré. Ensuite, il ne bougeait plus. Le coach s'est précipité et il a genre écarté tous les gens, et les autres coureurs n'arrêtaient pas d'arriver, certains ont couru autour de lui et d'autres se sont arrêtés parce que personne ne savait ce qui se passait, et le coach disait à Tiff et à sa mamie : "Ça va aller, juste faites de la place autour de lui." Mais il bougeait pas ! Laissez-lui de la place, il criait sans arrêt. Puis l'ambulance est arrivée et ils hurlaient à tout le monde "ÉCARTEZ-VOUS !", et ils ont sorti cette machine avec les fils et ils ont découpé son tee-shirt et ont collé les bouts de ces fils sur sa poitrine et son ventre et ils ont crié "DÉGAGEZ !", et la poitrine de Ray-Ray s'est soulevée, comme s'il avait voulu se lever et partir en courant, mais ensuite elle est retombée au sol, et la mamie de Tiff a commencé à se fâcher contre le coach et un des ambulanciers, parce qu'ils étaient en train de la repousser, et elle, elle arrêtaient pas de dire : "C'EST MON BÉBÉ, C'EST MON BÉBÉ !" Et... »

Deandra regarda Tiff et s'arrêta de nouveau.

« Je suis désolée, Tiff. Je ne voulais pas en parler de cette manière. Je suis désolée...

— C'est OK, Dee. Ouais, Ray-Ray était vraiment spécial. Pas juste parce que c'était mon frère, mais je veux dire, pour la communauté aussi. Tout le monde disait eh bien Ray-Ray, lui, il peut le faire... peu importe quoi... lui, il y arrive. Tu vois ? Grâce à lui, tout le monde se disait que c'était possible d'y arriver, genre si tu te donnais un peu de mal, genre si tu lisais et faisais tes devoirs, puis que tu allais t'entraîner, tu y arriverais, c'était comme ça. C'est comme ce qu'ils ont dit à l'église, qu'il fallait faire comme Ray-Ray, parce que, grâce à lui, on pouvait y parvenir.

— Mais pourquoi toi pas étudier et entraîner comme Ray-Ray et obtenir bourse aussi ? demanda Zorka.

— Nah, tu vois, c'est là que tu piges pas, Spicey... (Deandra se leva et se dirigea vers la fenêtre. Puis elle se retourna.) À cause que t'es pas noire et t'es même pas américaine, alors tu te goures en beauté si tu crois que je vais lire ces auteurs blancs-becs, et white-washer ma putain de cervelle juste

pour avoir un putain de 10,5 en histoire où on va nous apprendre nos présidents et l'achat de la Louisiane et la Grande Dépression et tout le bazar, mais sans jamais dire un mot de ce que tous ces blancs-becs ont fait à *mon peuple*... Et sont-ils pas super-contents d'eux-mêmes quand ils nous entassent dans des logements section 8 ou des centres de détention, quand ils soi-disant luttent contre l'insécurité dans les rues, tous ces Blancs qui combattent la criminalité mais qui en réalité se sentent coupables de ce qu'ils ont fait dans le passé, et qui nous cachent de la vue pour que personne ne voie ce qu'ils ont fait.

— Dee, relaxe, elle ne fait que demander... elle ne sait rien de tout ça », dit Tiff en s'avançant vers Deandra.

Mais Deandra fit un pas en arrière et se tourna vers Zorka.

« Non mais genre sérieusement, je ne sais pas quel genre de bordel s'est passé dans ton pays ou quoi, et je suis désolée de ça aussi, mais le bordel, il est réel ici. Genre, c'est pas de l'histoire, c'est maintenant. »

Zorka plongeait son regard dans les yeux ronds et doux, déterminés et fidèles de Deandra.

« L'histoire est maintenant », répéta Zorka.

*

Après l'enterrement de Raymond, la grand-mère de Tiff avait pris l'habitude d'ouvrir son livre de prières et de s'asseoir près de la fenêtre, sauf que Tiff pouvait voir d'après sa bouche qu'elle ne récitait pas les prières ni ne lisait la Bible. Elle ne faisait que s'adresser en silence aux nuages : « Rendez-le-moi. »

*

« Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père plein de compassion et le Dieu de tout réconfort ! Il nous réconforte dans toutes nos détresses afin que nous puissions réconforter ceux qui se trouvent dans la détresse, grâce à l'encouragement que nous recevons nous-mêmes de la part de Dieu. »

*

Deandra détestait quand les choses prenaient un tour trop sérieux. Elle avait alors l'habitude de remonter son pantalon de jogging et de lâcher un rire.

Elle donna un coup de pied dans la cheville de Zorka tout en souriant.

« Et, au fait, t'es pas supposée être une gouine, toi ? »

— Franchement, Dee, dis pas ce mot-là, réprimanda Tiff.

— Je blague, j'veux dire, c'est pas mes oignons si t'aimes les nanas, sauf si t'as un problème avec ça, alors là ça devient carrément mes oignons, mais... je veux dire quoi, meuf, c'est quoi ces cheveux ?

— C'est pas bon ? demanda Zorka en touchant ses cheveux.

— T'as un truc à la mulet là et, ma foi...

— C'est coiffure de gouine ? » s'enquit Zorka.

Tiff et Deandra éclatèrent de rire, mains plaquées sur la bouche, pliées en quatre.

Le fou rire terminé, Deandra prit la parole.

« Non, non, c'est cool, meuf. Garde tes cheveux comme ça. Mais c'est juste que tout le monde va penser que t'as un truc pour les nanas, c'est tout. Et ils auront raison. »

Zorka songea un instant, avant de répondre d'un simple « Ouais ».

*

« Car nous marchons par la foi, non par la vue. »

*

Un ancien élève de Tammie était à présent le directeur du Marcus Southgate Cinema sur la 30^e Rue, alors elle tira quelques ficelles et obtint un job pour Zorka les week-ends, où elle faisait à la fois ouvreuse et vendeuse de bonbons et boissons, demandant aux clients s'ils voulaient du pop-corn sucré ou salé ou un mélange des deux et s'ils voulaient économiser cinquante cents en prenant la formule avec le grand Pepsi.

Au début, Zorka était gênée et essayait de tourner en dérision son boulot devant Deandra et Tiff, mais Deandra entonna « *She work harrrrd for the money, so haaaaard for it honey !* » ; et Tiff demanda : « Et du coup tu vois les films à l'œil ? »

Zorka faisait entrer Dee et Tiff en douce dès qu'elles voulaient voir un film, et elle leur donnait toujours le grand pop-corn mélangé sucré-salé et

deux Sprite, « offerts par la maison ».

Tiff dit à Zorka que si vraiment son boulot ne lui plaisait pas, elle pouvait demander à sa grand-mère si par hasard ils cherchaient quelqu'un pour aider, à temps partiel, à faire le ménage dans l'immeuble où elle travaillait comme gardienne.

*

Lorsque le directeur du cinéma eut vent des faveurs accordées par Zorka à ses copines, il la prit à part et lui dit qu'il n'avait pas envie d'avoir à appeler la police pour cette histoire.

« Quelle histoire ? demanda Zorka.

— Celle de faire entrer tes potes dans le cinéma gratis pour se droguer.

— Elles ne font pas drogue, elles regardent juste film...

— Écoute-moi bien, je fais ça pour rendre service à Tammie...

— Pourquoi ? renifla Zorka. Tu la baisses derrière dos de mon oncle ? »

*

La police rappela à Zorka son statut d'étrangère et lui laissa entendre qu'elle n'était encore qu'une invitée dans ce pays et qu'elle devait se comporter en conséquence, sous peine d'être expulsée.

*

Lorsque Zorka passa devant le cinéma cet été-là, une nana blonde tenait déjà la caisse à sa place – une fille que Zorka avait déjà croisée à l'arrêt de bus. Au moment où Zorka s'apprêtait à se moquer de son air de sainte-nitouche, Deandra pointa discrètement dans sa direction et dit à Zorka :

« Elle aussi c'est une gouine, au fait. (Zorka examina la fille de loin.) Oooh, on dirait qu'elle te plaît bien, dis donc, poursuivit Deandra.

— Non, elle avoir air simple.

— Nah, meuf, tu as complètement le béguin pour cette gamine.

— La ferme.

— Je vais aller la voir et lui dire que t'en pincas. »

Zorka tira sur le tee-shirt de Deandra en murmurant : « Arrête, je te tuerai, Dee, je jure ! Elle me plaît pas, je fais juste regarder. »

Deandra fit un pas en arrière, et lorsque Zorka lâcha enfin prise, elle tenta d'arranger son tee-shirt.

« Merde, meuf, pourquoi t'as tiré sur mon tee-shirt comme ça ? Et puis je m'en fiche, j'ai pas besoin de faire l'entremetteuse pour personne. » Elle haussa les épaules pour remettre son tee-shirt en place.

« Mais n'empêche qu'elle est plutôt mignonne. »

*

« C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé... modelé aux entrailles de la terre. »

*

Deux mois avant la fin de l'année scolaire, Zorka décida qu'elle devait changer de look. Elle se rendit dans un magasin de charité et s'acheta une paire de jeans noirs serrés, un tee-shirt noir près du corps et un blouson en cuir d'homme. Elle ressemblait à un épouvantail rock'n'roll. Elle ne voulait plus cacher son corps sous des strates de vêtements, elle voulait le montrer, comme on montre une lame de couteau. Elle aperçut un soutien-gorge push-up d'occasion dont les bonnets étaient recouverts d'une dentelle qui s'effilochait. Soixante-quinze cents. Elle l'acheta. Pour la première fois, elle eut le sentiment que ses seins se dressaient sous son tee-shirt comme deux poings serrés.

Puis elle subtilisa le rasoir électrique de Gejza et se rasa la tête.

*

Devant l'épicerie Pick'N Save se trouvaient deux seaux contenant des bouquets de fleurs, alors elle empoigna un bouquet de roses rose pâle enveloppé de plastique transparent noué d'un ruban rouge et partit avec.

Le cimetière se trouvait entre North 20^e et Teutonia Avenue.

Elle traversa la route pour rejoindre une vaste étendue d'herbe, parsemée ici et là de tombes comme des cailloux jetés au petit bonheur la chance. Plus haut sur une colline, les pierres tombales étaient disposées avec rigueur, en rangs, par deux, les petits monuments non plus de guingois ici, mais droits et tous orientés dans la même direction. De grands cèdres et tilleuls répandaient sur les tombes une ombre parsemée de taches de

lumière. Zorka aperçut une vieille femme, un seau bleu foncé à la main, qui montait la colline suivie d'un berger allemand.

« Excusez-moi ! » l'interpella Zorka.

La femme se retourna et posa le seau tandis que le chien s'arrêta à ses côtés. Elle leva une main pour se protéger du soleil et regarda dans la direction de Zorka.

« Comment je trouve tombe, s'il vous plaît ? » cria Zorka, s'efforçant de monter la voix en fin de phrase afin d'avoir l'air aussi poli que possible.

Le vent souleva du chignon de la dame une mèche blanche qui tourbillonnait à présent au-dessus d'une oreille. Elle baissa le bras, prit son seau et redescendit la colline vers Zorka, tandis que le chien marron et gris avançait dans son ombre.

« Eh bien, tout dépend de la tombe que vous cherchez..., dit la vieille femme.

— Mon frère, répondit Zorka sans réfléchir.

— Oh, je suis navrée, ma petite. Quel était le nom de ton frère ?

— Ray-Ray. Je veux dire, Raymond Thomson. »

La femme jeta un coup d'œil aux roses puis à la tête rasée de Zorka.

« Oui, bien sûr, je me souviens de lui. L'athlète. C'était un chouette gamin...

— Il était super-cool, fit Zorka, tête baissée opinant solennellement.

— Tu est sa sœur ? » s'enquit la femme en plissant légèrement les yeux.

Zorka haussa les épaules.

*

Zorka avait un collier pour Tiff qu'elle avait chapardé chez Claire's et, pour Deandra, un portefeuille en cuir Tommy Hilfiger qu'elle avait volé à la Burlington Coat Factory, à Brown Deer, et dans lequel elle avait glissé un billet de vingt dollars. Elle enveloppa les cadeaux et prit le bus 14 avant de descendre en face de la *taquería* pour se diriger vers l'immeuble gris et rouge au coin de Lapham, où elle tira fort sur la porte vitrée qui coinçait et fourra le paquet dans la boîte aux lettres de la mamie de Tiff.

*

« Te casser ? Désolée, mais c'est la chose la plus débile que j'aie jamais entendue. Attends de terminer ton année au moins ! s'exclama Deandra.

— Je veux pas terminer mes études.
— Allez, Z ! T'es loin d'être bête, je le sais, alors à quoi tu joues ? »
Mais Zorka ne répondit pas. Au lieu de cela, elle renifla bruyamment.
« Mince, Dee », marmonna-t-elle.
Puis des larmes s'accumulèrent dans ses yeux.

*

Zorka fredonnait un air tout en marchant, le sens des paroles éloigné de la mélodie, la mélodie un vernis le long de sa gorge.

C'était comme la musique dans un film muet, une femme tourne le coin d'une rue tandis que la lumière se dilate et que nous voyons à travers ses yeux ce qui sera un coup de foudre. Sauf que là, c'était la musique d'un monde muet, où une femme entre en scène tandis que le ciel se dilate et que nous voyons à travers ses yeux ce qui sera...

Radio tchécoslovaque, mercredi 22 novembre : place Venceslas, midi dix. Il est difficile de dire combien de personnes sont rassemblées ici, des dizaines de milliers de concitoyens. Ils sont venus réclamer des changements démocratiques pour notre société. La chanteuse Marta Kubišová, interdite de représentation publique depuis presque vingt ans, chantera sa chanson la plus célèbre, « Une prière pour Marta ».

La soliste chanta sa prière a cappella, « rendez-nous notre paix, rendez-nous notre gouvernance, rendez-nous notre décence... », sa voix se déployant dans l'espace entre l'assemblée de têtes et le ciel.

*

Radio Prague : Vous souvenez-vous comment les gens ont réagi quand ils ont entendu la chanson ?

M.K. : J'étais très haut au-dessus de ces gens, mais des amis m'ont dit que tout le monde pleurait et pointait le doigt vers le ciel.

*

Sac de sport vert à la main, celui que Tammie lui avait offert dans l'espoir qu'elle rejoigne l'équipe de football, Zorka fit main basse sur le bas de laine que son oncle et sa tante cachaient, une sacoche couleur corail planquée au fond du tiroir à chaussettes.

*

Ce n'est que lorsque le bus franchit la frontière de l'État que le murmure des souvenirs réveilla une douleur de désir difficile à identifier, comme pour Ray-Ray et ses poumons bénis, courant dans les bois. Elle serra les mâchoires et se frotta le visage de ses paumes de main, puis elle se tourna vers la vitre et regarda les pins défiler, rang après rang.

*

Elle avait fait tourner la mappemonde de Tammie une dernière fois avant de partir. Elle avait posé son index sur la surface en mouvement comme une aiguille sur un disque en rotation et écouté son ongle frotter sur les sillons des continents.

*

« Dis à Tammie que je vais appeler les flics moi-même et faire que cette fille soit déportée.

— Marja, tu n'es plus son gardien légal, elle a dix-huit ans. »

*

Dans le train Amtrak vers Pittsburgh, un homme en costume sombre assis en face de Zorka la regardait d'une manière soupçonneuse.

« Quoi ? lui lança-t-elle sans détour.

— Quel âge as-tu... ? » demanda-t-il.

Zorka baissa la fermeture Éclair de son blouson et malaxa ses nichons rembourrés.

« Je suis une star du porno », rétorqua-t-elle avant de refermer son blouson.

L'homme retourna aussitôt à la lecture de son journal, tandis que Zorka fixa sans ciller son front jusqu'à ce qu'il replie les pages, range le journal dans un attaché-case, se lève et change de place.

À partir de Pittsburgh, elle poursuivit vers l'est, à bord d'un train puis un autre. Dans les gares, elle étudiait les cartes ferroviaires, se brossait les dents dans les toilettes, faisait les cent pas dans le hall, essayant de repérer

la présence de prédateurs éventuels, puis dormait dans les sièges en plastique, roulée en boule autour de son sac de sport.

*

Le train entra dans la gare sud de Boston et elle décida de rester un peu pour visiter la ville. Elle se rendit sur Summer Street et prit la direction du cours d'eau. Le fleuve serpentait sous les arches du pont et se déployait vers les rives arborées, répandant son éclat sur le gratte-ciel aux parois miroitantes qui absorbaient le ciel au-dessus.

Zorka observa la surface de l'eau : incapable de se précipiter autant que l'y incitait le courant, l'eau se repliait sur elle-même sous son propre fardeau. Elle songea à Jana. Cette fille si sérieuse aux cheveux couleur de flaque et aux yeux gris comme de l'ardoise. Elle ramassa un petit galet et le jeta par-dessus le garde-fou du pont dans le fleuve.

« Agnus Dei and the Jans ! » hurla-t-elle en pinçant quelques cordes de guitare invisibles au niveau de son ventre.

Il commençait à bruiner.

*

Zorka s'arrêta dans un 7-Eleven pour une bouteille de Sprite et un paquet de Cheetos épicés même s'ils coloraient ses doigts orange fluo. Le type derrière la caisse l'observait. Elle l'examina furtivement à plusieurs reprises, assemblant ses traits dans sa tête. Cheveux châains courts avec une raie sur le côté, mèche de devant légèrement en épi, yeux tombant vers de grandes oreilles aux lobes alignés avec un long nez en forme de bec, lèvres fines ombrées d'une légère moustache de trois jours...

Lorsque Zorka glissa la bouteille de Sprite dans son blouson, il lâcha une courte exclamation mais sans bouger de derrière la caisse.

Zorka attrapa le paquet de chips et se dirigea dans l'étroite allée menant à la porte.

« Tu peux prendre tout ce que tu veux, j'en ai rien à foutre », lâcha-t-il.

Zorka s'arrêta net.

« Je m'appelle Paul. T'es pas d'ici, toi, oui ? »

Zorka lui adressa un doigt d'honneur.

« Ah oui, j'ai entendu parler de cet endroit. Il y fait chaud... plein de flammes... (Paul éclata de rire et sortit un paquet de Marlboro rouge de

derrière le comptoir et le lui lança.) Offert par la maison ! »

Zorka attrapa le paquet, le mit dans sa poche de blouson et alla pour partir.

« Hé, attends une seconde. Tu vas même pas me dire comment tu t'appelles ? »

Zorka s'arrêta et réfléchit.

« Zorka.

— T'as un endroit où crecher, Zorka ? »

Elle haussa les épaules.

« Tu veux un endroit où crecher ?

— Pas envie me faire violer », répliqua-t-elle.

L'homme lâcha un rire.

« Ouais, moi non plus. Trop dégueu, dit-il. Attends, stop, juste attends une seconde et écoute-moi. Genre prends mon cas, OK ? J'ai trente-six ans, je suis caissier dans un 7-Eleven, donc la plupart des gens se disent, ce type-là, c'est un putain de loser, oui ? Je parie que quand les gens te regardent, ils ne voient pas la vérité non plus, hein ? Toi t'es pas une paumée et moi non plus, je suis pas un paumé. »

*

On pouvait appeler ça une rencontre fortuite. Paul remplaçait son jeune cousin Ben, qui travaillait habituellement à l'épicerie après les cours. Financièrement, Paul n'avait rien d'un loser. Il habitait dans une maison jaune pâle avec un porche bleu canard et mauve à Jamaica Plain, desservie par la ligne orange du métro, sur Barowell Street, dans le sud-est de Boston, maison que leur avait laissée, à lui et à son cousin Ben, son oncle après qu'on lui avait diagnostiqué un cancer de la prostate. L'homme avait voulu aller en Floride pour se reposer quelques mois mais, saisi de convulsions à l'aéroport, il avait rendu l'âme près de la zone de retrait des bagages. La mère de Ben vivait alors dans le quartier de Dorchester. Quant aux parents de Paul, ils avaient déménagé en Floride après le décès soudain de son oncle, estimant que la vie était trop courte. Depuis l'aéroport, ils avaient appelé Paul, parlant à voix basse dans le combiné.

« Pourquoi tu chuchotes, Ma ? avait demandé Paul.

— Je t'aime, Pauly, tu seras sage, n'est-ce pas ?

— C'est quoi ce bordel, Ma, pourquoi tu dis ça, qu'est-ce qui se passe ?

- Pas de gros mots, Pauly.
- Désolé.
- Je te passe ton père.
- OK.
- Pauly ?
- Ouais ?
- C'est moi, papa.
- Je sais. C'est quoi le problème avec maman ?
- Pauly, tout va bien, on a juste... »

Son père s'était interrompu tandis qu'un son étouffé se contorsionnait dans l'appareil.

« Pa... ? Tu pleures ? »

Son père avait reniflé.

« Je peux te parler franchement, Pauly ? T'es un adulte maintenant, alors je vais être franc avec toi.

- Ouais ?
- On a peur... On ne veut pas... partir.
- Partir ? Partir où ?
- Tu sais bien, Pauly. On ne veut pas... mourir...
- MOURIR ?! Tu penses que parce que l'oncle Hal est mort tout d'un coup, c'est quelque chose qui pourrait arriver à n'importe qui d'entre nous ? Je suis désolé mais l'heure de l'oncle Hal avait sonné, un point c'est tout. Toi, c'est pas ton heure, et tu le sais. Alors détends-toi, OK ? »

Dans le combiné, son père avait reniflé à nouveau.

« T'as sans doute raison...

- Amène maman à la plage.
- OK, c'est ce que je vais faire.
- Allez manger une glace à la vanille.
- OK.
- Je t'aime, papa.

— On t'aime nous aussi, Pauly ! » s'était exclamé son père à l'autre bout du fil.

Ensuite il avait entendu, en fond sonore, sa mère crier : « Je t'aime, Pauly ! Dis bien à Pauly que je l'aime et qu'il soit sage et qu'il prenne bien soin de Bennie ! »

Ben avait vingt ans, il faisait des études en sciences informatiques à l'université, à Roxbury, et il travaillait à temps partiel au 7-Eleven.

Paul, lui, avait monté une succession de start-up qu'il manageait depuis chez lui, l'une échouant tandis qu'une autre marchait, chaque idée fertilisée des débris de la précédente. Auparavant, il avait travaillé en free-lance pour Rentacoder.com, puis, petit à petit, on l'avait surnommé le Goldfinger : il était capable de résoudre le problème d'encodage d'un client en un rien de temps et facturait toujours de manière raisonnable. C'est ainsi qu'il était passé à des clients plus importants, lesquels n'hésitaient pas à faire appel au Goldfinger pour tel ou tel projet urgent.

Comme la maison que leur avait laissée le père de Ben, c'est-à-dire l'oncle de Paul, était grande et les chambres nombreuses, les deux cousins avaient décidé de les louer pour se faire un peu d'argent.

*

Dans cette maison à étage habitaient donc Paul et son cousin Ben, mais aussi Rico, originaire du Texas, Kimberley, du Vermont, qui détestait qu'on l'appelle Kimmie – du coup, Paul l'appelait Kimmie –, une Française aux cheveux couleur de rouille et la peau parsemée de taches de rousseur, que tout le monde appelait « la Française » parce qu'elle venait tout juste d'arriver, et à présent Zorka, qu'il fallait, selon Paul, appeler Zorro du fait qu'elle s'habillait toujours en noir. Zorka rétorqua que celui ou celle qui l'appellerait Zorro recevrait un coup de pied dans les couilles ou la chatte, c'était selon, menace qu'elle exprima avec un tel sérieux que personne ne l'appela Zorro, sauf Ben, qui, absent lors de la mise en garde, se prit un genou bien senti entre les jambes et se tordit, perplexe, de douleur.

*

Zorka partageait une chambre au premier avec la Française, laquelle travaillait à l'European Wax Center, au croisement de Beacon et Harvard. Quand Paul annonça à Zorka qu'il fallait qu'elle se trouve un emploi, elle lui apprit qu'elle avait quitté le lycée sans diplôme. « Pas de problème ! » lui avait-il rétorqué, et le lendemain, elle en avait un. « Tu me rembourseras quand tu auras trouvé un boulot. » Zorka prit l'épaisse feuille de papier dans la main et l'inspecta. Puis elle éclata de rire. C'était la première fois que Paul la voyait rire.

« J'ai mention très bien ! s'exclama-t-elle.

— Ben ouais, tant qu'à faire. Et puis, je suis certain que tu aurais eu cette mention de toute façon », lui lança Paul avec un clin d'œil.

*

Rico était différent du reste de la bande. Petit et grassouillet, il avait la peau mate et lisse, et il était imberbe à part un peu de duvet au-dessus de la lèvre. Il venait des Philippines mais sa famille et lui avaient déménagé au Texas quand il avait trois ans, et à présent il faisait des études de littérature comparée à Emerson College sur Boylston Street, en face du grand parc, des études qu'une bourse permettait de payer presque en totalité. Rico était du genre timide. Trois fois par semaine, il tenait la caisse du Whole Foods à Brighton.

*

Zorka et Rico avaient l'habitude de s'installer sur le porche bleu canard et mauve de la maison, Zorka fumant des cigarettes, Rico torsadant des brins d'herbe entre ses doigts.

« Je sais carrière, lança Zorka. C'est comme docteur avocat machine à sous. »

Rico lâcha un rire.

« Non... une carrière ce n'est pas forcément "docteur avocat machine à sous", c'est plus comment tu veux interagir avec le monde.

— Je veux... me battre peut-être.

— Te battre pour quoi ?

— Pour que les gens arrêtent de m'emmerder, dit Zorka en regardant Rico. T'as pas idée de ce que c'est !

— Ah ouais ?

— Ouais.

— À d'autres, Zorka. Regarde-moi, je suis petit, gros, basané et trans. C'est toi qui n'as aucune idée de ce que c'est que de se faire emmerder. »

*

Tandis que Zorka réfléchissait à sa carrière, Paul lui obtint des créneaux au 7-Eleven et Rico lui passa des livres qu'elle lisait en attendant le

chaland. Essentiellement des livres de poésie, qui avaient l'air faciles à lire selon Zorka, parce que les lignes étaient courtes et les poèmes ne faisaient qu'une page ou deux. Pour la première fois de sa vie, assise derrière la caisse à regarder les pompes à essence le bec du pistolet arrimé à leur socle, Zorka ressentit une forme de quiétude. Elle n'avait aucune envie de se bagarrer. Elle ne ressentait aucune colère. Elle voulait juste rester assise, à lire, à réfléchir et à regarder le ciel troquer ses bleus contre des blancs.

Elle décida qu'elle voulait une licence d'esthéticienne comme la Française, alors celle-ci lui prêta des manuels et lui donna des cours d'épilation à la cire à l'aide des fournitures chapardées au travail. Elle faisait chauffer la cire et montra à Zorka comment s'y prendre. La Française lui apprit comment épiler à la cire la lèvre supérieure, le menton, les aisselles, le bikini, les fesses, le sillon interfessier, l'anus... Zorka était emballée. C'était méthodique, intrusif, et elle adorait ça. Son épilation préférée était le maillot brésilien, qu'elle s'imaginait effectuer, à sa manière toute personnelle, sur ces filles collet monté qui fréquentaient les universités privées.

« Je fais en sorte que leur chatte ressemble à un œil aveugle. Elles ne voient jamais, que voient-elles, elles ne voient rien. »

*

Comme la Française était intégralement épilée, compliments de la boîte, que Zorka l'était elle aussi désormais, que Kimberley s'y opposait catégoriquement et que Rico, étant philippin, n'avait pas le moindre poil, Paul proposa Ben.

« N'importe quoi, Paul, hors de question que je me fasse épiler !

— Non, tu vas le faire, Zorka a besoin de se faire la main.

— Mais je n'ai aucune envie de me promener avec des jambes de fille pendant un mois, euh, désolé, Rico.

— Ça te fera du bien, Ben. Tu accordes trop d'importance aux apparences, de toute façon.

— Tu te fiches de moi ? Ils vont me passer à tabac...

— Personne ne va te toucher. Et si tu t'imagines que quelques poils sur les jambes font de toi un homme, alors tu n'auras qu'à en dessiner. »

Sur quoi il lui lança un feutre noir.

*

Ben se promena donc les jambes et les aisselles complètement glabres pendant tout ce mois d'automne particulièrement doux, et quelque chose en lui changea. Il commença à coder des programmes juste pour s'amuser, à être curieux des gens différents de lui, et il alla même jusqu'à s'incruster dans une fête d'étudiants du MIT où il rencontra une fille à qui il expliqua que son absence de poils était un sacrifice auquel il avait consenti pour permettre à sa sœur d'obtenir son diplôme d'esthéticienne.

« C'est à la fois touchant, réagit la fille, et super-flippant. »

Mais quelque chose dans sa façon simple d'écouter et ses yeux sombres et curieux fit que la fille resta au lieu de tourner les talons.

« Alors, tu me dis comment tu t'appelles ? demanda Bennie tout sourire.

— Nidhi.

— Cool. J'aime bien ce nom. Moi, je m'appelle Bennie. Ou Ben. Comme tu préfères. Nidhi, c'est quoi, indien ?

— Oui..., dit-elle avant d'ajouter : Mais, toi, tu n'es pas étudiant au MIT, si ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Nidhi laissa échapper un rire.

« Ta façon de parler, Bennie, juste ta façon de parler.

— Ouais, je sais. En fait, je fais un double cursus, MIT/Harvard, parce que je n'arrivais pas à me décider, alors je me suis dit pourquoi pas, tu vois ? C'est comme devant un buffet quand tu finis par te servir à la fois du poulet et du pain de viande parce que t'arrives pas à te décider, et ça a l'air bizarre, mais c'est plutôt pas mal, en fait. »

*

Avant même les premiers jours d'hiver, Bennie et Nidhi sortaient ensemble et Zorka avait obtenu son diplôme d'esthéticienne et épilait au European Wax Center, où le fait d'avoir un accent était un plus. La fameuse touche européenne.

*

Parfois, Rico et Zorka se parlaient en imitant grossièrement l'accent russe, comme Natasha et Boris dans le dessin animé *Rocky and Bullwinkle*,

la grande espionne aux sourcils expressifs et sourire crispé, et le petit agent aux deux bribes de moustache diaboliques. Ou bien Rico lui lisait des poèmes qu'il était en train d'étudier en cours. Zorka n'arrêtait pas de dire « Je pige pas » en entendant les poèmes, sauf pour ceux d'Anne Sexton. Ceux-là, elle les comprenait. Sexton avait l'audace d'écrire à propos de tout ce que les gens « veulent pas voir », dicit Zorka : les règles, la masturbation, l'envie de mourir, l'addiction, l'inceste, la tromperie, la mendicité...

*

All My Pretty Ones

*

Anne Sexton vécut et écrivit dans le Massachusetts, principalement à Boston. Certains de ses poèmes sont comme des itinéraires qui ne mènent nulle part tout en donnant des indications précises. Beacon Hill, Back Bay, Charles River, par exemple, dans « 45 Mercy Street ».

Un soir, Anne Sexton est rentrée chez elle. Elle s'est servi un verre de vodka. Elle a enfilé une manche, puis l'autre, du lourd manteau de fourrure hérité de sa mère, elle a fait glisser de ses doigts, une à une, ses bagues, et est entrée dans le garage. Elle a fermé la porte à clé. Elle est montée à bord de sa voiture et a démarré le moteur, puis elle a fermé les yeux, confortablement adossée au siège.

*

Ghosts...

*

Rico accompagna Zorka sur la tombe d'Anne Sexton au cimetière de Forest Hills à Jamaica Plain.

*

My Friend, My Friend

The Fury of Abandonment
The Fury of Earth
The Fury of Sunrises
The Fury of Sunsets

*

Rico repartait toujours à Houston pour passer Noël en famille. Cette année-là, il invita Zorka et ils prirent donc place dans sa Toyota Corolla bleu nuit et commencèrent leur voyage vers le sud-ouest, en passant par Hartford, New Haven, un Krispy Kreme, un Wendy's, en empruntant la 95 puis la 78, en contournant New York, en prenant la 476, en passant devant Hershey, puis au-delà de Harrisburg. À la frontière de l'État, Zorka descendit sa vitre, salua le paysage d'un « *PEACE OUT NEW JERSEY !* » et Rico klaxonna deux fois.

Ils continuèrent à travers le Maryland, sur la longue route 81 jusqu'en Virginie, à travers les forêts nationales George Washington et Jefferson. Zorka fit mine de soulever un petit chapeau invisible sur sa tête et lança : « Khello messieurs les présidents, comment allez-vous ? » tandis que Rico éclatait de rire.

Ils roulèrent au-delà de Roanoke, de Blacksburg, filant devant un Firestone Complete Auto Care, un LaQuinta Inn, vers Kingsport. « Quoi de neuf, Tennessee ? salua Rico, les gays débarquent », et Zorka entonna la petite chanson porte-bonheur qu'elle avait inventée pour leur traversée des États du Sud : « *Gay as fuck, wish us luck...* »

Maintenant Knoxville, puis la 75, qui contourne la forêt nationale de Chattahoochee et traverse la pointe de la Géorgie, puis la 59 vers l'Alabama. Rico tapait un petit rythme sur le volant. Puis il a tendu le bras pour monter le volume de la radio, et Zorka s'est mise à gesticuler sur son siège, en chantant avec un épais accent tandis qu'elle baissait sa vitre.

« Misssssssyyyyyyyyy ! » hurla-t-elle au champ qui défilait. Au loin, une vache répliqua « Meuhhh ».

*

Ils s'arrêtèrent pour la nuit dans un motel Super 8, extérieur corail et enseigne jaune avec le sempiternel gros 8 coquelicot au relief en trompe-l'œil. La femme badgée « Candice » considéra longuement Rico et Zorka,

avant de faire glisser vers eux le formulaire à remplir et de leur remettre la clé...

« Passez un agréable séjour », dit-elle, blasée de sa propre phrase.

Ils garèrent la voiture devant l'escalier qui menait à leur chambre, montèrent à l'étage, passèrent devant la machine à glaçons et les portes d'autres chambres jusqu'à la leur, la 5B.

Dans la chambre, moquette couleur purée de pommes de terre, lits jumeaux recouverts d'un dessus-de-lit matelassé quadrillé de motifs mauves et turquoise, au mur, deux aquarelles, représentant l'une un bouquet de fleurs, l'autre un grand coquillage.

*

Ils burent plusieurs bières, mirent de la musique, Zorka dansait, Rico lisait. Ils discutaient, aussi, notamment de ce que Rico voulait faire après son diplôme. Des études supérieures, puis direction Paris.

« Ça te dirait d'aller à Paris toi aussi, Zorka ?

— Ouais, bien sûr, Rico. Peut-être que la Française pourrait nous y emmener. *Ze parle un pou françay, vu savey.*

— Pas mal l'accent...

— N'importe quoi.

— Ha, en tout cas, il est pas moins subtil que ton accent en anglais.

— Ouais, ça craint. J'aimerais avoir pas d'accent et parler comme toi.

— Non, Zorka. Au contraire, ça te va super bien.

— Parce que je sais y faire... »

Zorka se baissa, toucha ses orteils et se releva en déroulant sa colonne.

*

Ils furent réveillés en pleine nuit par des cris qui venaient de la 5A.

« Je le savais, putain... ! hurlait un homme en frappant sa paume sur le mur, juste au-dessus de la lampe de chevet de Rico.

— T'as pas la moindre idée, lui rétorqua une femme en hurlant. T'es trop obnubilé par ton putain de nombril... (Puis elle commença à surarticuler ses mots.) Tu es une honte, William ne veut pas te voir, il m'a dit qu'il voulait plus voir son père, il s'est fait tabasser à l'école à cause de toi et c'est qu'un enfant... Il est rentré à la maison avec un œil au beurre noir et le nez en sang, putain !

— Oh, moi, je suis une honte ? Mais merde, c'est qui, tu crois, qui paie toutes tes factures ?

— Va te faire foutre, ça s'appelle une pension alimentaire, Ducon, et c'est pour que Willie puisse avoir des cahiers et tous les trucs pour l'école, connard, c'est pour son putain de vaccin contre l'hépatite B ! »

L'homme frappa à nouveau le mur. L'aquarelle au coquillage se balançait sur son crochet.

« Tu me fais même pas peur, Mitch. »

Il y eut quelques pas, puis plus rien. Le lit grinça timidement quand le couple s'est couché. Peu de temps après, ils devaient s'être endormis.

Zorka se leva, remit le cadre en place et se recoucha.

*

Au matin, ils reprirent la route, via Birmingham, avant de s'arrêter chez Denny's pour un petit déjeuner tardif. Zorka commanda une portion supplémentaire de galettes de pommes de terre et les recouvrit d'une épaisse couche de ketchup. Ils continuèrent sur la 59, traversèrent le Mississippi, via Laurel, Hattiesburg, jusqu'à la pointe où ils purent voir l'eau, puis prirent la 12 vers la Louisiane, Baton Rouge, un Big Head's Bar-BQ, un Goodwill, puis la 10 vers Lafayette, Beaumont et tout droit vers la pointe sud du Texas et Houston.

« *Home, sweet home !* » s'exclama Rico en garand la voiture dans l'allée.

*

Quand Rico et Zorka franchirent la porte, la mère de Rico était en train de pulvériser du vinaigre sur le plan de travail et de frotter.

« Oh, enlève tes chaussures, s'il te plaît, fit Rico en montrant la rangée bien ordonnée de chaussures dans l'entrée.

— Mon amour ! s'écria la mère de Rico, accourant bras grands ouverts, le flacon de vinaigre blanc toujours à la main.

— Salut maman, lança Rico en la serrant dans ses bras. Je te présente Zorka.

— Khello, dit maladroitement Zorka.

— Approche, chérie. »

La maman de Rico tira Zorka pour la baisser à sa hauteur et la serra dans ses bras.

« Tu as faim ? J'espère que tu as faim. »

*

Le dîner lui rappela les fêtes d'immeuble organisées pour le réveillon quand elle était petite, la longue table richement garnie de plats, sous laquelle Jana et elle se glissaient pour discuter.

Ici, sur la table : un ragoût de bœuf dans une épaisse sauce brune avec des lamelles de poivrons verts, des viandes froides, jambon, dinde, pastrami, une grande poêle remplie de tranches de poitrine de porc, une autre de petits morceaux croustillants de porc frit, un grand plat carré de porc aigre-doux, des monticules de nouilles transparentes, des saladiers d'œufs durs coupés en deux, de crevettes, une salade de macaronis au poulet, des petits pains de couleur indigo, des pâtisseries roses, jaunes, vertes, des alignements de boulettes de viande et de petits rouleaux frits de la taille d'un doigt servis avec une sauce orange vif, du riz blanc avec de la ciboulette, des brochettes de barbecue scintillantes au bout desquelles s'éclataient de petits choux de pain blanc.

Si elle soulevait la nappe et se glissait sous la table, allait-elle y trouver Jana en train de l'attendre ?

*

« Tu peux m'appeler Perla », lui dit la maman de Rico.

Elle fit le tour des convives, « ... et voici Tita Karen, Tita Baby, Weng-Weng, Pinky, Joseph, Bongbong, là c'est JJ, et lui, c'est mon mari Bruce ».

Chacun fit un signe de la main en entendant son nom.

Sur tous les murs, il y avait des photos de Rico et de JJ, son frère cadet, des cadres autour desquels flottaient des guirlandes argentées, dorées ou électriques. Il y avait deux Pères Noël en tissu suspendus de chaque côté de la pièce, et un flocon de neige lumineux de la taille d'une grosse tête, suspendu à une fenêtre. Perla dit quelques mots à JJ dans une autre langue et celui-ci prit la télécommande enveloppée de plastique et éteignit la télé grand écran avant de revenir à table.

« Votre langue a un son agréable, remarqua Zorka.

— Merci, chérie, c'est gentil de dire ça, répondit Perla.

— Rico, pourquoi tu parles jamais ta langue ?

— Rico ne parle pas vraiment le tagalog », répondit JJ.

Rico se pinça les lèvres.

« J'aimerais bien... Je le comprends, mais je ne peux pas vraiment répondre en tagalog.

— Tu sais, quand on est arrivé en Amérique, Rico était bébé, expliqua Bruce. Il avait quoi, deux ans ? J'étais ancien combattant et Perla infirmière... On était trop occupés. On n'avait pas beaucoup de temps pour Rico. On essayait de faire notre trou ici aussi rapidement que possible. Quand JJ est arrivé, on était déjà installés. Il va au catéchisme le dimanche, et on lui consacre plus de temps. Ça s'est passé comme ça, tu vois. »

*

« Oh, mon chéri, ce que tu es beau ! » s'exclama Perla, qui admirait Rico depuis l'autre côté de la table.

*

L'assurance de Rico avait refusé de payer pour ses hormones et une chirurgie mammaire, alors sa famille avait organisé une sorte de quête il y a deux ans et, à Noël, il avait reçu comme cadeau une enveloppe emballée dans du papier vert foncé à motif étoiles dorées, le tout enrubanné de bleu pailleté. Dedans se trouvait un chèque.

*

« Tu joues toujours à *Pac-Man* ? » demanda Rico.

JJ donna un petit coup dans l'épaule de Rico.

« C'était il y a mille ans ! »

JJ montra à Rico et Zorka le nouveau *Grand Theft Auto* sur le grand écran.

« C'est un jeu où on vole des voitures et on les conduit..., expliqua Rico à Zorka.

— C'est légal ? s'enquit Zorka.

— Seulement dans les jeux vidéo », intervint Bruce en jetant un coup d'œil appuyé vers JJ.

*

Pendant que Rico et JJ jouaient à *Grand Theft Auto*, Zorka fit le tour des photos et s'arrêta devant un cliché où Rico devait être en primaire, il devait avoir environ neuf ans, cheveux noirs et lisses coiffés en deux longues tresses, chemise violette à col bateau avec un nœud de la même couleur sur l'épaule, et un large sourire aux lèvres enduites de gloss. Une petite bannière sous la photo indiquait « Erica Joy Yee ».

« Oh, cette photo-là a une histoire, commenta Perla qui se tenait derrière Zorka. Rico voulait mettre son tee-shirt bleu et son grand short rouge préférés, mais j'ai insisté pour qu'il mette cette robe, je disais, s'il te plaît, elle te va si bien, s'il te plaît – alors il l'a fait pour moi et il m'a laissée brosser ses cheveux et les tresser comme ça. Je voulais juste qu'il soit magnifique pour la photo d'école, tu sais. C'était, bien sûr, quand nous disions encore “elle” en parlant de Rico, avant de comprendre, tu vois... Bref, il l'a fait pour me rendre heureuse, et j'étais heureuse... ! Mais ensuite, je le vois rentrer à la maison, enlever son sac à dos, défaire ses tresses et se changer aussitôt en tee-shirt et short puis courir dans tous les sens comme un nuage, si libre et léger. Franchement, je te le dis, j'ai pris mon visage dans mes mains et j'ai dit : “Perla Perla Perla, es-tu aveugle ?” Rico était heureux dans son tee-shirt bleu, les cheveux au vent. Pourquoi vouloir qu'il soit autrement, je me suis demandé. Je veux Rico comme ça tout le temps, courant dans tous les sens, si heureux, bien dans sa peau et fier.

— Ma mère à moi est tarée, annonça Zorka. Et mon père est mort.

— Je suis désolée, chérie », fit Perla en tapotant le dos de Zorka.

Zorka haussa les épaules, puis détourna le regard comme si elle attendait que Perla retire sa main.

« Je voudrais aussi que tu sois comme un nuage, Zorka, poursuivit Perla, sa main toujours posée sur Zorka, que tu sois heureuse, bien dans ta peau et fière. »

*

Perla serra Zorka dans ses bras, qui se laissa tenir ainsi, tandis que ses yeux parcouraient la pièce sans savoir où se poser. Puis le regard de Zorka atterrit sur la photo de Rico avec sa robe violette et ses longues tresses, et, à l'arrière-plan, elle vit Ray-Ray courir comme le Messie et, au fond, une clairière, et dans la clairière, des poteaux disposés en cercle avec des

chevaux de bois sculptés figés en plein air. C'est alors qu'elle entendit une voix dont la détermination et la puissance lui faisaient peur autrefois, cette voix qui sourd de la terre, de derrière la porte, du ciel, et qui murmure : « Zorka... c'est moi... ! »

*

Au moment de leur départ, Bruce leur demanda d'attendre un instant et Perla dévala les escaliers, un billet de vingt dollars à la main.

« Tiens, mon amour, dit-elle en tendant l'argent à Rico. Fais-toi plaisir. »

Chaque fois que Rico rendait visite à ses parents, ils lui donnaient un billet de vingt dollars comme cadeau d'adieu. Rico prit le billet et fit la bise à sa mère, puis à son père, avant de les serrer dans ses bras.

« À plus, Rico ! cria JJ depuis l'étage, avant de descendre à toute vitesse et d'ajouter : À bientôt, Zorka. »

Elle lui fit un geste d'au revoir maladroit. Et alors qu'elle s'apprêtait à remettre sa main dans la poche de son jean, Perla lui tendit un billet de vingt dollars.

« Toi aussi, ma chérie, dit Perla. Fais-toi plaisir. »

*

Lorsque Rico fut admis à Yale pour son troisième cycle, Paul et Ben organisèrent la plus grande fête qu'ils aient jamais donnée. Zorka but trop de punch et enlaçait sans cesse Rico en le suppliant de ne pas partir, avant de s'éloigner et de revenir en courant : « Non, vas-y, vas-y ! » La Française et elle fricotaient un peu sous le porche jusqu'à ce que Ben, les ayant surprises, prenne une photo, ensuite de quoi Zorka le pourchassa et le plaqua au sol en le menaçant : « Sans blague, Bennie, la prochaine fois, je t'épile la chatte ! » Le calme revenu, Zorka s'allongea dans le lit avec Rico, front appuyé contre son dos, bras serrés autour de son corps endormi.

*

Le lendemain du départ de Rico, Zorka entra dans la chambre vide et s'assit par terre, traçant machinalement le grain des lattes du plancher avec la pointe de la lame du couteau qu'elle avait volé dans le temps au papka de Slavek, celui avec le mince serpent enroulé autour du manche en métal.

Elle donna son préavis de deux semaines et annonça qu'avec ses économies elle partait vivre à Paris avec la Française, laquelle disait qu'elle leur trouverait bien des boulots d'épilation quelque part, et que Zorka pourrait ainsi améliorer son français.

*

Paul les conduisit à l'aéroport. « Vous êtes comme une famille à présent, alors ne vous faites pas de mal ou alors, si ça arrive, demandez pardon. Prenez soin l'une de l'autre. »

*

The Truth the Dead Know

OceanofPDF.com

Malá Narcis

Jana comptait les jours, quatre-vingt-douze depuis que Zorka avait mis le feu aux bottes de M. Bolshakov, volé son argent et déguerpi, avant de revenir en douce et d'abandonner le manteau de renard calciné dans le couloir en guise d'au revoir. L'incendie avait ravagé tout l'étage et les habitants étaient devenus comme des loups contre sa mamka, laquelle fit discrètement ses bagages et s'en alla quelques jours plus tard, au petit matin. Pourtant, Zorka continuait d'être le principal sujet de toutes les discussions, chaque voisin ayant sa petite opinion, apportant son expertise, citant des exemples tirés de la littérature, d'ouï-dire, de l'histoire, et délibérant sur la meilleure façon de la punir, et ce, jusqu'à ce que le sujet de Zorka devienne le moyen ordinaire d'aborder la question de l'intégrité de nos jours et de la protection de nos jeunes, si vulnérables.

*

« Cela fait belle lurette qu'elle aurait dû être placée dans un centre de détention pour jeunes délinquants.

— Sa place est en prison, point barre.

— Si je pouvais, je traînerais cette fille par les cheveux dans une cellule et tournerais la clé moi-même !

— Moi, je l'attacherais par la cheville avec une grosse chaîne en métal.

— Dans un donjon ?

— Non, dans la maison. »

*

« C'est une honte quand les filles choisissent de devenir des criminelles plutôt que des femmes. »

*

... Elle est assise par terre, dans un coin, une lourde chaîne à la cheville, dans sa robe rouge flamboyante, celle que je lui ai donnée, et elle est absolument magnifique...

*

« Vous savez, ce n'est pas facile d'offrir la démocratie à nos jeunes. »

*

« Détache-moi ! » hurle-t-elle, ses doigts raclant le bracelet en métal autour de sa cheville.

*

« La vérité, c'est que si on ne fait rien quand ils sont encore enfants, plus tard, on paie le prix... »

*

« Je ne peux pas te détacher, chérie, je lui explique calmement. Si je te détache, la première chose que tu vas faire c'est aller sur l'ordinateur. »

*

« À cas extraordinaire, mesures extraordinaires. »

*

« Mais non ! gémit-elle. Je te jure que je n'irai pas sur Internet ! »

*

« À cet âge, on peut déjà voir le type de femme que deviendront ces fillettes. »

*

Je pose un baiser sur son front, toujours, avant de partir au travail. « Je t'aime, ma chérie, lui dis-je, chaque matin en partant et chaque soir en rentrant. Cependant, me dois-je malheureusement de lui rappeler chaque jour, malgré tes efforts, chérie, tu es une menteuse. »

Un soir, mon amour a l'air un peu différent de d'habitude. « Qu'as-tu fait, ma reine ? » Elle me répond : « Rien, pourquoi ? Je suis restée assise dans ce coin, à attendre que tu rentres. Je ne me suis même pas levée pour utiliser la cuvette que tu m'as laissée pour faire mes besoins. J'ai fait dans ma culotte. Pardonne-moi. »

Je caresse sa joue tendrement et je lui dis que ce n'est pas grave. « On va te nettoyer, mon amour », lui dis-je, tandis qu'elle soulève sa robe rouge, et je me mets à genoux pour l'aider à enlever ses sous-vêtements souillés.

*

La dernière chose dont je me souviens, c'est que je me suis accroupi et que j'ai passé la main sous la robe rouge de ma femme...

*

Quand j'ouvre les yeux, je sens tout de suite que mon pantalon a été baissé, ainsi que mon slip. Je suis étendu par terre, sur le dos, c'est certain. J'essaie de m'asseoir, mais je ne peux bouger ni mes bras ni mes jambes, et j'ai la tête clouée au sol. Je roule les yeux tout autour de moi et je vois des enfants, au visage sale, qui me maintiennent au sol et sourient. Quand un enfant sourit d'au-dessus, c'est très déconcertant. Puis une voix a jailli de leur regard.

« Il vous manque quelque chose ? » a dit une voix de fille. Elle porte un gros nœud rouge sur des cheveux noirs coupés court qui dessinent un motif en dents de scie autour de son visage, et ses pupilles sont noires et profondes.

Elle se tient au-dessus de moi, ses sourcils comme des lames de couteau, et elle a quelque chose dans la main. Je plisse les yeux et me concentre pour identifier l'objet.

« C'est ma bite ! » hurlé-je.

— Bingo ! dit la fille. Tu veux la récupérer ? Ou je la jette ?

— Non, non, pas ça ! j'implore. Je veux la récupérer ! »

Elle l'agite au-dessus de moi.

« Au revoir, salut, dit-elle d'une voix aiguë en agitant la chose comme un oiseau qui s'envole.

— Attends ! Non ! Attends, tu ne peux pas faire ça ! »

Elle fige l'oiseau dans son envol et ma bite tremble avant de s'immobiliser.

« OK, monsieur, dit-elle, mais tu donnes un peu, tu reçois un peu, c'est comme ça que ça marche. En plus, tu as enchaîné ta femme chez toi. Ça ne se fait pas, tu sais, mais alors pas du tout. »

Tous les enfants opinent.

« Mais comment l'empêcher d'aller sur le Net ? j'essaie d'expliquer.

— Nous comprenons ton inquiétude, rétorque la fille. Et c'est exactement pourquoi nous avons décidé de prendre ta queue, monsieur. Sinon, comment surveiller ce que tu fais avec ?

— Comment ça ? Je ne fais pas grand-chose avec. J'urine et je la lave quand je me lave, et je me touche aussi de temps en temps, mais on ne fait même plus l'amour, ma femme et moi, quand je rentre à la maison et que je la détache, elle dit toujours qu'elle a mal à la jambe et qu'elle n'est pas d'humeur... Et si je vous donnais ma parole ? Que je promettais de ne rien faire de mal avec mon membre ?

— Les mots sont comme les rêves, entonnent les enfants à l'unisson. Et les rêves comme les anges. Les anges savent quand tu mens... même quand tu ne le sais pas toi-même.

— Mais je ne mens pas !

— Écoute, monsieur D., disons simplement que je suis Blanche-Neige, je viens de me réveiller, et je suis vénère. Tu vois où je veux en venir ?

— Non... »

Je regarde autour de moi et tous les enfants se mettent à sourire les uns après les autres comme une brassée de tulipes qui éclosent.

« Ne t'inquiète pas pour mes amis, monsieur D., c'est une tout autre histoire pour eux. Ils ont le mal du pays, tu sais. Pour toi et moi, ceci n'est qu'un rêve. Mais pour eux, c'est une diaspora. Choux et carottes. »

Puis la fille longiligne prend ma queue, la met dans la poche de son sweat bleu puis sort une carotte qu'elle me tend.

« Tu veux un croc ? demande-t-elle.

— Non... merci... » j'essaie de lui dire, mais ma voix chevrote.

Et alors elle presse la carotte contre mes lèvres tandis que d'une main elle agrippe ma tête.

« Prends une bouchée, monsieur D. »

À présent, je mâche et les enfants rient autour de moi.

« J'ai une amie à Paris..., me raconte alors la fille, tout ce que tu as à faire c'est lui dire... *Je connaissais ton amie, la Malá Narcis...* Compris ? »

Je vais pour hocher la tête, mais je sens les morceaux de carotte me chatouiller le gosier. J'inspire par les narines, pour tenter de tousser.

La fille me tend un mouchoir bleu ciel, soyeux et souple entre ses doigts.

« Voilà, monsieur D., attention à cette toux... »

La rue de Prague

Jana était allongée sur le ventre, pantalon tire-bouchonné sous la courbe de ses fesses nues, chemisier relevé sur son dos. Chair blanche dans l'obscurité.

Bien que son corps fût immobile, ses fesses commencèrent à s'écarter. Du sillon émanait un bruit comme un bavardage. Les enfants se mirent à sortir en rampant, d'abord sous la forme de voix, puis de corps.

De retour dans la rue, sur la pointe des pieds, timides, nez baissé et dos courbé, ils piétinaient devant L'Ange bleu, avant de relever peu à peu le menton et de regarder autour d'eux.

Ils repérèrent Babicˇka sur sa grille d'égout, se dirigèrent vers elle et s'accroupirent près des couvertures, farfouillant pour s'y blottir.

Puis la masse sur la grille d'égout, calmée, s'immobilisa. Le tas se comprima, les corps se condensant les uns dans les autres, jusqu'à ce que bras, jambes, têtes et couvertures s'évaporent en bleu dans l'air du soir.

*

Janka... c'est moi !

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Aimée

Cela faisait deux ans qu'Aimée avait la sensation d'être suivie. Pas par une personne, mais par une couleur. Elle avait fait tomber plusieurs assiettes cernées de cobalt, s'était entaillé l'index avec un couteau couleur barbeau, un vieux cadeau d'anniversaire, avait jeté à la poubelle sa robe de chambre bleu marine, repeint chez elle le couloir bleu océan en gris neutre, cessé de fumer des Lucky Strike bleues, puis des Camel bleues, puis des Gauloises blondes dans leur paquet bleu, puis des cigarettes tout court, le tabac ayant désormais un goût bleu dans sa bouche. Elle se mit à examiner sa peau et des bleus, dont la forme et la progression sous le derme l'inquiétaient.

Mais tout cela, suggéra son père lorsqu'elle se confia à lui, pouvait s'expliquer par le désir de faire sens du monde qui l'entourait, de mettre en évidence une structure, quelle qu'elle fût, des schémas, dans le but de calmer une impression de chaos. Il avait sans doute raison. Elle hésita entre l'apathie et la panique. À son rythme effroyablement lent, le temps contrariait jusqu'à la poussière. Alors peut-être cherchait-elle effectivement la compagnie des connotations. Mais ce n'étaient pas seulement ses yeux qui repéraient des objets bleus, ni son esprit qui lui proposait quelque grille de lecture pour l'apaiser. Elle était bel et bien suivie par un nuage bleu vif.

La première fois qu'elle nota sa présence, c'était dans l'avion de retour du Portugal. Sa tête retombait sans cesse de fatigue tandis qu'elle oscillait entre éveil et sommeil, alors elle se redressa dans son siège et remonta le store du hublot. Là, dans les nuées blanches, se trouvait un unique nuage bleu, uni, épais, à la couleur comme veloutée. Elle se pencha vers le hublot, le nez contre la paroi de verre. À son tour, le nuage bleu s'approcha d'elle.

De retour à Paris, elle ne cessait de tourner en rond dans son appartement, regardant la rue depuis la fenêtre du salon près de la bibliothèque, faisant les cent pas entre le canapé, la télévision et la porte d'entrée où elle scrutait le couloir par le judas.

*

C'était quelques semaines après son retour en avion. Elle était encore en congé. On sonna à la porte. Un livreur en veste Interflora lui tendit un bouquet emballé de papier lavande poudrée. Elle le remercia et il s'engouffra dans l'escalier.

Là, parmi les épaisses feuilles brillantes, se trouvaient quatre jacinthes bleu encre. À l'intérieur du bouquet, une carte blanche au liséré indigo, et un message finement calligraphié. *Nos pensées sont avec toi.* Signé, *Olivier & Angelo*. Les amis de Dominique.

Par la fenêtre, elle regarda la rue. Le nuage bleu flottait à côté du lampadaire et la regardait.

*

Meu Deus.

*

Le temps passait. Son père lui rendait souvent visite. Il lui dit qu'elle devait prolonger son congé, et même qu'elle pouvait emménager chez lui si elle voulait. Mais elle reprit le travail, et commença même à se réjouir de ces tâches administratives qui, huit heures durant, donnaient un but à ses journées.

Les soirées et les week-ends restaient des moments difficiles. Elle se sentait à la fois trop épuisée pour s'adonner à une quelconque activité, et trop anxieuse pour rester à ne rien faire. Elle laissait la télévision allumée, volume baissé, séries policières, talk-shows, rediffusions américaines doublées en français, conseils culinaires, débats politiques, documentaires historiques.

Certains mois, elle sentait qu'elle arrivait à se débrouiller, notamment au travail : classement, dactylographie, organisation du planning, accueil des patients. Elle dînait avec son père deux fois par semaine. Elle ruminait chez elle au son de la machine à laver, regardait dans la rue le lampadaire, jetait un coup d'œil aux images diffusées à la télévision, sourires, cris, embrassades, courses-poursuites, couples prenant le café en tête à tête, personnes âgées se réconfortant d'une petite tape sur le genou, silhouette qui sortait de la maison...

*

Il fait nuit, la télé éclate de rire. Aimée se brosse les dents, crache et se regarde dans le miroir. Ses yeux parcourent une épaisse veine bleue sur son cou.

*

Pourquoi apportiez-vous des citrons, mademoiselle ?

*

Elle se leva du canapé et se dirigea sans réfléchir vers le judas à travers lequel elle observa le couloir vide, la porte du voisin, puis à droite vers le palier devant l'escalier en bois.

Au niveau de la main courante, l'épais nuage bleu montait. Elle le regarda se frayer un chemin jusqu'au palier où il bifurqua et commença à pousser sa masse comme à tâtons vers sa porte.

*

« Allô, répondit son père.

— Désolée, papa, s'excusa Aimée, je sais qu'il est tard...

— Aimée ? Aimée. Tout va bien, ça va aller, marmonna-t-il d'une voix endormie. Tu es juste en train de traverser un moment difficile. »

Elle hochait la tête contre le combiné. Deux larmes coulaient simultanément.

« Rendors-toi et demain ça ira mieux. »

Elle continua d'opiner. Les larmes, froides, coulaient sur son menton et le long de son cou. Elle se frotta la gorge et regarda ses doigts, persuadée d'y trouver un liquide bleu. Mais il n'y avait là que la trace d'une larme cristalline.

« Aimée ?...

— Je suis là.

— Tu peux prendre un comprimé et demi des blancs ce soir si tu veux.

— Ça va aller, papa. Je te laisse... Je commence tôt demain matin.

— Tout va bien se passer. »

Après un court moment de silence, son père reprit la parole.

« Bonne nuit, Aimée. Je t'aime. »

Ces mots s'appuyèrent à la lune et passèrent par-dessus bord.

*

Aimée prit la décision d'arrêter de prêter attention au nuage bleu, d'arrêter de voir ses amis, d'arrêter de se souvenir. Et l'année s'écoula ainsi.

*

Où voulez-vous que je vous l'épingle ?

*

Le lundi après l'exposition médicale à la porte de Versailles, Aimée se rendait à pied au travail, un costume sombre à la main. Son père lui avait dit qu'il pouvait s'en occuper, mais elle avait insisté, affirmant que le pressing près de son travail était mieux. Au-dessus du parc Monceau, hommes en costume-cravate, préados coiffés et stylés comme des grands, sac à dos de marque, joues roses et baskets de luxe, s'élançant d'un pied vers l'école en trottinette. En passant devant l'ambassade du Portugal, Aimée se mit à fouiller dans son sac à la recherche de ses trousseaux de clés et badge en plastique blanc. Devant les portes coulissantes de la clinique, elle scanna son badge sur le boîtier noir et entra. Youssouf, le vigile, était déjà à son poste. Elle le salua et se dirigea derrière le comptoir de l'accueil, où elle posa son sac par terre, à côté du repose-pieds ergonomique. Elle alluma son ordinateur, accrocha son manteau et le costume de son père dans un placard du couloir moqueté, prit sa blouse sur le portemanteau, l'enfila par-dessus son chemisier et la boutonna. Elle enleva ses mocassins plats, enfila une paire de chaussures à talons et retourna à l'accueil.

« Vous avez passé un bon week-end ? demanda-t-elle à Youssouf.

— Oui, très bien. On est allés avec les enfants au zoo, samedi. Il a fait beau et doux, non ?

— En effet.

— Et vous, madame, vous avez passé un bon week-end ? »

Le samedi avait commencé de façon prometteuse pour Aimée, mais lorsqu'elle fut enfin motivée pour sortir, il était déjà midi et le jour commençait à décliner. Elle avait renfilé son pantalon d'intérieur et un

vieux tee-shirt et regardé la journée défilier par la fenêtre. Elle sortirait demain. Le dimanche venu, cependant, elle avait tiré les rideaux, s'étant persuadée qu'il pleuvrait.

Toute la journée, le soleil avait brillé dans un ciel immaculé.

*

Aimée rapprocha son fauteuil à roulettes du comptoir et écouta les messages téléphoniques du week-end.

Le médecin arriva en retard. Sa première patiente, Mme Mercier, était le type de femme qui exprimait son agacement de manière aguicheuse, ce qui n'était pas pour déplaire au Dr Christian Coste, si bien que personne n'était trop contrarié par les trois quarts d'heure de retard. Aimée tria les résultats de laboratoire, mit à jour les dossiers de deux patientes, et inscrivit un autre rendez-vous pour cette pauvre Mme Blanchard qui souffrait à nouveau d'une mycose. À l'heure du déjeuner, elle quitta sa session sur l'ordinateur, pendit sa blouse de travail dans le placard, enfila son manteau et empoigna le costume de son père.

Le pressing était une petite boutique coincée entre un café et une supérette. La femme la reconnut et, pendant qu'elle préparait son ticket, elles échangèrent quelques mots. S'apprêtant à lui remettre le costume, Aimée en vérifia les poches. L'une était vide mais l'autre contenait quelque chose de fin et rigide. Elle plongea la main et palpa les bords d'une carte de visite, un papier épais, aussi sombre que la veste de son père, avec des lettres en relief.

Elle inclina la carte vers la lumière et la lut.

L'Ange bleu

Bar à vin.

Rue de Prague

Elle retourna la carte et la dirigea à nouveau vers la lumière. Là, dans l'espace vide, une inscription manuscrite à l'encre bleue. Elle inclina la carte dans un sens puis dans l'autre afin de pouvoir lire ce qui était écrit.

21 h

Elle rangea la carte de visite dans sa poche, tendit le costume à la femme et prit le ticket.

*

Quatre soirs de suite, assise sur son canapé face aux éclats de lumière de l'écran de télévision, elle songea à la carte de visite. Le vendredi, elle dîna avec son père. Elle fixait le couteau et la fourchette qu'il manipulait tandis qu'il coupait minutieusement son steak, accompagnant le morceau de quelques haricots verts coupés en deux avant d'enfourner le tout dans sa bouche.

Puis ce fut samedi. Le matin ressemblait à la nuit qui avait précédé, et quand l'après-midi vint, elle sentit le jour ruisseler sur lui-même. Elle se mit à faire le ménage, poussière, aspirateur, replier les serviettes de toilette, modifier l'angle des chaises.

Son regard se posa sur la bibliothèque aux montants blancs. Elle passa en revue les rangées de livres de haut en bas et s'arrêta, près du sol, à cet ouvrage à la reliure bleue qui, à nouveau, dépassait dans son étau.

Elle se dirigea vers la penderie, glissa une main dans la poche de son manteau et en sortit la carte de visite.

Le bar L'Ange bleu

Aimée gravit les escaliers pour sortir de la station de métro Ledru-Rollin. Arrivée en haut, elle jeta un œil autour d'elle. Sur le même trottoir, le café Le Faubourg, sa terrasse peu éclairée à moitié remplie de conversations. De l'autre côté du carrefour, un grand Monoprix. À la diagonale, un opticien, la Générale d'optique. Elle fit demi-tour sur l'avenue Ledru-Rollin en direction d'un panneau indiquant un parking, s'éloignant des lieux où se tenaient des soirées collectives, vers une partie de l'avenue plus sombre, moins fréquentée.

Elle prit vers la gauche au niveau du laboratoire Biolam et aperçut la rue de Prague.

Tout y était silencieux. Quelques voitures garées, lampadaires. De grands arbres dénudés espacés le long du trottoir, témoins réticents.

Tout en marchant, elle repérait les numéros, 2, 4, 6... Puis elle aperçut le bar, à deux entrées de là. La façade était complètement noire, deux fenêtres carrées peintes en noir flanquaient une porte à peine visible, couleur charbon comme le reste. Au-dessus luisait le symbole de néon bleu. Un ange.

Aimée poussa la sombre porte mate, laquelle se dissocia de son cadre pour s'ouvrir lourdement sur une paire de longs rideaux bleus qui, suspendus à une tringle en arc de cercle, tombaient en lourds plis sur le sol.

Derrière elle, la porte se ferma. Aimée glissa une main entre les pans de tissu, ouvrant la tenture sur un côté.

*

L'endroit était petit, encombré et pourtant étrangement spacieux. Un long comptoir s'étirait sur la droite, longé, d'un côté, de quatre tabourets de bar en cuir foncé et fatigué, de l'autre, de rayonnages garnis de bouteilles de

vin, toutes bleu foncé. Sur un des tabourets, un homme en costume gris était courbé sur son verre.

Sur la gauche se trouvaient de petites tables rondes et des chaises en bois, occupées par des personnes se faisant face, un verre de vin ténébreux à la main ou posé devant elles. Les visages se rapprochaient, opinaient, écoutaient, yeux ne regardant que ceux de la personne en face avec une concentration trouble, bouches détachées des voix comme si, parlant depuis si longtemps, ce n'était plus elles qui faisaient la conversation.

En haut des murs serpentaient des guirlandes de lumières bleues à la pâleur évanescence. Lorsque Aimée suivit du regard leur cheminement, les petites ampoules clignotèrent un instant avant de reprendre leur paisible lueur.

Dans un autre coin, au-delà de la clientèle soporifique et de l'homme accoudé au bar, se trouvait une petite piste de danse. Les murs, ainsi que le parquet et le plafond, y avaient été peints d'un bleu vif. Au centre, une petite boule disco miroitante, maladroitement pendue à un câble gris, tournait lentement dans le vide.

Perchées dans les angles, deux enceintes, également peintes en bleu mat, décantaient un flux régulier de musique mélancolique. Au-dessus des notes inquiètes d'un orchestre à cordes, la voix de Jacques Brel chantait l'épuisement romantique.

Le volume de la chanson n'était ni plus fort ni plus faible que le brouhaha du bar, toutes les voix s'équilibrant, progressant ensemble, telle une unique aiguille d'horloge.

La barmaid, une grande femme d'une trentaine d'années, peau foncée, afro de boucles serrées, nez fin, surveillait la foule d'un œil bienveillant. Elle croisa le regard d'Aimée et inclina la tête.

Aimée avança vers le comptoir et prit place sur un tabouret. Elle regarda sa montre. Il était 20 h 51.

*

« Vous désirez ? » demanda la barmaid sur un ton de condoléances.

Aimée regarda les rangées de bouteilles identiques et demanda un verre de vin rouge.

La barmaid saisit une bouteille sur l'étagère, la déboucha et lui versa un verre. Lorsque Aimée amena son verre à ses lèvres, elle tourna légèrement

le regard vers la silhouette assise à côté d'elle.

L'homme au costume gris leva son verre et la salua d'un signe de la tête.

*

La chanson se terminait, tandis qu'une autre prenait sa place, des notes doucement répétées au piano, avant que résonne la voix de Françoise Hardy, chantant comme si elle parlait, le cœur chagrin.

« *It's nice music here...* », remarqua l'homme dans un anglais approximatif. La musique est bien ici.

Aimée ne savait pas trop s'il s'adressait à elle ou au verre posé devant lui.

« Vous aimez la musique triste ? » poursuivit-il, toujours en anglais.

Aimée le regarda et plissa les yeux.

« Moi oui », répondit l'homme à sa propre question.

Il leva la tête vers Aimée. « Vous connaissez la solitude ? »

*

Bientôt, une nouvelle chanson emplît l'espace. Note profonde d'un orgue dont l'écho fut bientôt transpercé par une voix masculine féroce qui, après quelques couplets, s'interrompit soudain pour murmurer « Je t'aime ! ». L'orgue se contracta avant de se déployer à nouveau.

« C'est belle chanson, constata l'homme en revenant à son verre.

— C'est Léo Ferré, glissa la barmaid en passant son torchon sur le comptoir.

— Leyo Feray, répéta l'homme en regardant profondément dans le peu de liquide qui restait au fond de son verre. J'essaye me rappeler.

Je t'aime ! chanta la voix une fois de plus parmi les notes peinées.

L'homme but une gorgée, puis se mit à tousser. Aimée le regarda sortir de sa veste un mouchoir en soie bleu ciel qu'il porta à son visage.

La guirlande lumineuse clignota à nouveau. Les rideaux à l'entrée tremblèrent comme si, de l'autre côté, la porte s'était ouverte.

Aimée regarda sa montre. 21 heures.

Le tabouret de l'homme était vide. La barmaid nettoyait le comptoir.

Dans le sang

Le représentant envoyé par Zentiva était plus jeune que ce que Jana estimait raisonnable pour une réunion commerciale de cette importance. Il avait l'air tout juste sorti de l'université, du même âge que son frère quand elle avait quitté Prague. Il serra la main du prospect français, en s'efforçant de sourire en même temps. Il le remercia pour l'échange constructif qui avait eu lieu lors du dîner, mais ajouta aussitôt que, sans vouloir donner l'impression d'insister, il lui semblait important de réitérer à quel point les produits pharmaceutiques de Zentiva étaient de grande qualité et présentaient un excellent rapport qualité-prix à l'international. Tous leurs médicaments génériques avaient eu des résultats très satisfaisants lors des études cliniques de bioéquivalence, les principes actifs se libérant dans le sang à une vitesse et dans des quantités presque identiques à celles des médicaments de marque. Jana était en train de traduire pour le client quand le représentant l'interrompit non seulement pour ajouter que Zentiva était le fournisseur idéal, mais aussi pour détailler maladroitement d'autres données chiffrées concernant leurs produits destinés au traitement des maladies respiratoires et du système nerveux central.

Le client écouta Jana, puis leur serra la main à tous les deux en disant qu'il avait là une grande quantité d'informations à considérer.

*

Alors que le client français se dirigeait vers l'artère principale pour sortir du centre d'exposition, Jana serra la main du représentant de Zentiva en lui disant que le rendez-vous s'était bien passé. L'homme souffla, visiblement soulagé, et lui serra la main de plus belle.

En s'éloignant, elle l'imagina dans l'avion, le lendemain matin, direction Prague. Elle le voyait se débattre avec sa ceinture de sécurité et remonter avec difficulté sa tablette. Elle imaginait ses genoux, agacés par le tissu sec

du costume, se contorsionnant dans un sens puis dans l'autre pour supporter l'exiguïté de sa place. Elle pouvait même voir derrière ses oreilles, d'une propreté irréprochable, une habitude héritée de sa grand-mère qui insistait pour lui frotter l'arrière des oreilles avec un coin de serviette après la toilette. Elle le voyait, tournant la tête vers le hublot, observant les nuages changer de forme comme des cœurs qui battent lentement, assis là, soucieux de ne pas froisser son costume, sourire aux lèvres, sans défense, hors du temps.

*

As-tu vu mon gel pour les cheveux ?

*

Jana continuait de marcher. C'était, nul doute, la pire présentation qu'elle avait jamais eu à interpréter et elle était quasi certaine que l'offre ne serait pas examinée plus avant.

*

Son épaule heurta celle de l'homme.

« *Promin'te* », s'excusa l'homme en tchèque, d'un air négligé. Et, tandis qu'il s'éloignait d'un pas incertain, le sommet de sa tête ovoïde accrocha la lumière de la lune.

Jana, ayant retrouvé l'équilibre, leva les yeux. Au-dessus d'elle, l'ange électrique diffusait une lueur bleutée.

*

Sa main poussait le mur noir, qui s'ouvrait, se transformant en porte. À l'intérieur, les rideaux bleus s'étaient écartés et les jambes de Jana la portaient vers le bar, où elle se trouvait à présent assise sur un tabouret. Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche. La femme blonde regardait sa montre.

« Il est 21 heures », annonçait la femme à son poignet.

*

Le médecin qui parle à la table ronde de Global Plastics, c'est mon père...

*

« ... il a cette manière de penser les membres du corps, Aimée parlait à sa montre au comptoir, comme s'il n'y avait aucune frontière entre le corps et l'appareil médical, comme s'il n'y avait aucun mouvement physique que nous ne puissions simuler. »

La barmaid posa un verre de vin devant Jana qui le saisit par le pied entre deux doigts.

« Je ne veux plus simuler mon corps... », poursuivit Aimée.

*

« On se connaît ? » demanda Jana à la femme.

Les lumières se mirent à vibrionner à nouveau. Aimée se redressa et posa son regard sur le visage de la femme assise à côté d'elle.

« J'espérais que ce soit le cas », répondit Aimée.

*

« Aimée de Saint-Pé, annonça la femme à Jana. Voulez-vous danser avec moi ? »

*

Elles se dirigèrent vers la piste de danse, leur corps comme en décalage temporel avec leurs pas. La boule à facettes tournoyait au-dessus de leur tête et la musique mélancolique jouait, voix languissantes, suppliantes, remplies de regrets, se frayant un chemin dans leurs pensées comme une démangeaison de souvenir.

Jana regarda les murs bleus autour d'elle, puis la femme blonde à ses côtés. Elle se rendit compte qu'elle ne savait absolument pas danser sur un morceau aussi lent et langoureux. Ses épaules se mirent à se balancer tandis qu'elle examinait la femme. Les yeux d'Aimée étaient fermés, et son torse se vrillait au rythme des paroles.

*

... N39...

*

Les lumières neigeaient sur le sommet de leur tête.

Les mains de Jana se soulevèrent et se posèrent sur la taille de la femme. Elle s'approcha d'un pas. Aimée l'entoura également de ses bras. Jana pouvait sentir son chemisier se froisser sous les paumes qui remontaient le long de son dos pour s'arrêter à la nuque, chaque doigt enfermant un peu de chaleur. Les hanches de la femme frôlaient celles de Jana, ses seins appuyaient sur les siens, jusqu'à ce que les deux femmes fussent face à face, souffles mêlés.

La chanson commença à se fondre en une autre, maintenant des cordes grinçaient et la voix frissonnante de Jeanne Moreau chantait une ode au ciel tourmenté.

Au rythme de la musique, elles bougeaient à l'unisson, yeux dans les yeux, dérivant l'une dans l'autre comme l'on dérive au fil de l'eau.

*

Le taxi passa devant la station de métro Madeleine puis tourna à gauche rue Tronchet.

« Juste là », indiqua Aimée, et le taxi se rangea devant son immeuble.

Les deux femmes descendirent et le taxi s'éloigna.

Dans l'escalier de l'immeuble, Jana suivait la femme, main posée sur la rampe en bois.

La femme se retourna, sourit dans l'obscurité et empoigna le revers du manteau de Jana.

*

Liné

*

La clé fit un déclic et Aimée poussa la porte, alluma la lumière et défit son manteau tandis que Jana regardait autour d'elle, défaisait elle aussi la ceinture de son manteau, yeux effleurant le canapé couleur de poudre, la table basse noire, l'écran de télévision, le tapis, la photographie dans son cadre, pour enfin se poser sur la vaste bibliothèque blanche, chaque étagère remplie de livres, bouche trop pleine.

« Tu aimes lire, constata Jana en s'approchant des rangées de livres.

— Ce ne sont pas les miens, répondit la femme en tendant la main pour saisir le poignet de Jana. Approche... », murmura-t-elle en la tirant à elle.

*

La main d'Aimée était crochétée dans celle de Jana tandis qu'elle la guidait dans le couloir.

*

La forêt transpire ses feuilles et les tiges des fleurs se brisent et s'humectent de sève à la cassure.

*

Dans la chambre, lit fait, rideaux fermés, seule la porte entrouverte laisse passer un rai de lumière.

*

« Tu as peur de m'embrasser ? » murmura Aimée.

Jana saisit le visage de la femme, laissant la question sans réponse, enfouie sous son geste et, tête penchée dans l'obscurité, elle sentit sur ses lèvres celles de l'autre.

*

La femme posa sa main sur le ventre de Jana et défit, lentement, son pantalon, puis la glissa dans sa culotte écartant de son majeur les lèvres douces et humides de son sexe. Traçant de petits ronds autour de la bille, elle chuchota : « Tu aimes ? »

Jana gémissait doucement bouche fermée tandis que la femme glissait son index le long de la fente vers l'ouverture, dans cet endroit en elle dans lequel elle pouvait, à tout moment, s'enfoncer plus profond.

*

La femme s'accroupit lentement tout en tirant sur le pantalon de Jana. Elle glissa la culotte le long des cuisses, abandonnée tire-bouchonnée autour d'une cheville, tandis que d'une main elle écartait les lèvres de Jana et posait sa langue chaude dans sa fente. Alors que Jana sentait son corps s'alanguir, la femme la saisit par les cuisses et enfonça son visage dans sa chatte mouillée, léchant son sexe d'une langue ferme.

Jana, traversée de plaisir, empoigna les épaules de la femme.

*

Aimée étira le muscle de sa langue, introduisant la pointe dans le trou de Jana, léchant le pourtour tandis que Jana empoignait plus fort encore les épaules de la femme.

*

Jana saisit le visage d'Aimée pour qu'elle se relève, afin de l'embrasser, doigts dans la bouche de la femme, la langue d'Aimée dardant autour des doigts de Jana.

*

Sur le lit, Aimée allongée sur Jana, main repliée entre les cuisses de Jana, glissant ses doigts en elle tandis que son pouce, à l'extérieur, caressait sa chair.

*

« Viens pour moi. »

*

À chaque coup de boutoir, les phalanges d'Aimée ouvraient le sexe de Jana qui s'enroulait autour de l'étreinte.

*

« Viens pour moi, viens, viens ! »

*

De la vapeur bleue s'échappait de la bibliothèque, formant un nuage qui, dans le couloir sombre, avançait vers la porte entrouverte de la chambre.

OceanofPDF.com

T là ?

Dominxxika_N39 : Sexy Amy... ? T là ?

0_hotgirlAmy_0 : Oui ! Je suis là !

Dominxxika_N39 : Oh si contente que tu es en ligne !

0_hotgirlAmy_0 : Moi aussi ! Je me suis connectée chaque fois que j'ai pu ! Mais tu n'étais jamais là !

Dominxxika_N39 : Mon mari tout le temps dans les parages depuis retour voyage d'affaires. Maintenant parti mais il revient bientôt.

0_hotgirlAmy_0 : Il a verrouillé la porte et les fenêtres encore ?

Dominxxika_N39 : Oui...

Dominxxika_N39 : Et... il... m'a enchaînée... au lit... à la cheville.

0_hotgirlAmy_0 : WTF ? ! T sérieuse ?

Dominxxika_N39 : Lui devenir très nerveux et agité. Mais pas de souci, ma beauté, j'ai tiré lit jusqu'à porte de chambre et chaîne assez longue pour utiliser ordinateur dans salon.

0_hotgirlAmy_0 : Mon Dieu ! Il faut qu'on te sorte de là.

Dominxxika_N39 : Le cadenas et chaîne en fer. Pas possible.

0_hotgirlAmy_0 : Non, c'est possible ! Arrête de dire ça, on va trouver un moyen.

Dominxxika_N39 : J'ai peur... il n'y a pas moyen. Je peux pas me libérer et te retrouver au cimetière juif comme prévu.

0_hotgirlAmy_0 : Peu importe. Je viens quand même.

Dominxxika_N39 : Quoi ?

0_hotgirlAmy_0 : Je viens à Prague et j'irai jusqu'à Želevčice pour te sortir de là !

Dominxxika_N39 : C'est projet fou.

0_hotgirlAmy_0 : J'ai presque 800 dollars sur mon compte d'épargne. Et ma mère laisse traîner son porte-monnaie dans la maison tout le temps. Et j'ai dix-huit ans la semaine prochaine.

Dominxxika_N39 : Ton anniversaire ? Oh ma beauté, mon amour, comme je voudrais te souhaiter joyeux anniversaire en te couvrant de baisers.

0_hotgirlAmy_0 : Tu pourras. Tu pourras !

0_hotgirlAmy_0 : Je me barre d'ici et je viens à Prague ! Je sortirai les 800 mardi prochain. Et j'utiliserai la carte de crédit de ma mère pour acheter le billet pour vendredi. C'est aussi le jour de mon anniversaire. Donc, personne ne peut m'en empêcher, je serai majeure.

Dominxxika_N39 : Oh mon doux rêve, je t'attends !

0_hotgirlAmy_0 : Donne-moi ton adresse et les heures auxquelles ton mari s'absente tous les jours.

Dominxxika_N39 : Oh tu es si courageuse !

0_hotgirlAmy_0 : Je t'aime Dominika. Et comme l'archange Michel me l'a dit, tout va bien se passer.

Dominxxika_N39 : Je t'aime un million de fois, ma gorge, mes yeux, mes doigts t'aiment !

0_hotgirlAmy_0 : Ne perds pas espoir. Dans une semaine seulement !

Dominxxika_N39 : Je toucherai tout ton corps avec mien et je te prendrai dans mes bras et tu seras mon ange.

Quelqu'un va venir

« Ils me veulent pour le rôle ! » Aimée et Dominique sautaient de joie tout en s'enlaçant.

*

Il était prévu que la pièce serait jouée dans l'illustre théâtre national de Chaillot, près de la tour Eiffel, dans la fameuse salle Jean Vilar capable d'accueillir 1 250 personnes et, qui plus est, ce serait sous la houlette du célèbre metteur en scène polonais, celui-là même qui, quelques années auparavant, avait monté *Faust* de Goethe à la verticale – c'est-à-dire qu'il avait attaché tous les acteurs à des cordages d'escalade. La gravité morale, le diable. Les critiques avaient adoré.

Pour cette production-ci, il avait décidé de simplifier les choses. Soudain, il en avait eu assez des concepts. C'était son grand retour au théâtre pur et dur. Il voulait les meilleurs acteurs. Il voulait ressentir cette sensation qu'on éprouve quand on regarde quelqu'un vivre quelque chose, qu'on partage jusqu'à son souffle. Au lieu de prendre de la distance, il voulait au contraire venir au plus près des choses. Et c'est ainsi que le metteur en scène polonais porta son choix sur nul autre que Jon Fosse, le dramaturge norvégien acclamé comme le nouveau Beckett, un Ibsen épuré, le maître des silences.

C'est vrai que le théâtre de l'Odéon avait déjà proposé *Rêve d'automne* de Fosse, justement l'automne dernier. Mais très franchement, à la fois Chaillot et le metteur en scène polonais pensaient qu'ils pouvaient faire mieux en matière de Fosse.

Ils choisirent la toute première pièce du dramaturge, *Quelqu'un va venir*, à propos d'un homme (LUI) et d'une femme (ELLE) qui achètent une vieille maison au milieu de nulle part afin de prendre de la distance à l'égard des gens, et de tout en général, et de se retrouver enfin seuls. Mais à peine installés dans leur maison du bout du monde, ils commencent à se

sentir angoissés à l'idée que quelqu'un puisse venir. Alors que l'homme assure à la femme qu'ils sont enfin seuls désormais, sans voisins, sans amis, sans distraction, qu'ils peuvent donc se détendre, c'est justement alors que...

ELLE Une belle et vieille maison

Loin des autres maisons

Et des autres gens.

LUI Toi et moi seuls.

ELLE Pas simplement seuls, mais seuls ensemble.

LUI Et alors personne ne viendra.

Mais en fait, quelqu'un vient. Un homme plus jeune à qui la maison appartenait autrefois, qui l'avait vendue pour emménager dans une maison plus conforme à ses désirs et qui, ironie du sort, était donc leur plus proche voisin. Il venait juste dire bonjour et revoir la maison...

*

« Ils me veulent, ils me veulent moi ! » Dominique serrait les poings.

Aimée enlaça Dominique.

Elles s'embrassaient à présent.

Elles étaient sur le lit à présent.

De l'autre côté de la fenêtre, la vallée des soixante-douze cascades et, dans les nuages, les dieux fanfarons.

*

Ce soir-là, elles dînèrent au restaurant de l'hôtel Oberland, recommandé par Klaus, qui leur avait vivement conseillé de goûter aux röstis. Dominique alla même jusqu'à mettre ses escarpins préférés qu'elle emportait partout où elle allait sans jamais les porter, de beaux souliers vernis.

*

Bien que l'homme plus jeune, l'ancien propriétaire de la maison, soit la seule âme qui vive à se trouver dans les environs, sa visite a pour effet d'accroître l'angoisse du couple. Il pourrait très bien revenir à tout moment pour les saluer. Ou les inviter chez lui, voire s'inviter chez eux. Mais les

deux membres du couple n'espèrent-ils pas secrètement, chacun de son côté, que quelqu'un, effectivement, vienne ?

*

Dans le train du retour, Dominique s'endormit la tête blottie contre l'épaule d'Aimée.

*

À son réveil, elle déclara avoir fait un rêve dans lequel elle avait goûté à quelque chose de sucré, de si bon et sucré...

« Ça t'arrive de ressentir des goûts, toi aussi, dans un rêve ? » demanda-t-elle à Aimée.

*

« ... tellement sucré, comme du miel, mais ensuite comme... amer... sur la fin. »

Puis Dominique lui raconta l'épisode dans l'*Odyssée* d'Homère lorsque Télémaque, le fils d'Ulysse, pleure d'avoir échoué à retrouver son père, et qu'Hélène vient à lui et « verse dans le vin un breuvage merveilleux qui chasse la tristesse, le courroux et amène l'oubli de toutes les douleurs ».

*

Je suis le vent

*

Dominique avait commencé les répétitions, et elle paraissait une tout autre personne, constamment prise dans le tourbillon de ses pensées, de ses idées, de ses explications.

« C'est ma pièce préférée de Fosse (ne cessait-elle de préciser lorsqu'elle parlait de son travail), à l'exception, bien sûr, de sa plus récente, *Je suis le vent*, mais c'est pour deux hommes coincés en mer, et on ne peut rien y changer apparemment – ce *doit* être des hommes, parce que *seul* un homme peut être une âme perdue, la femme... la femme, elle, est un fantôme... »

*

Un après-midi, après avoir déjeuné avec son père dans le 16^e arrondissement, Aimée passa devant le café du Trocadéro. À la terrasse, elle aperçut Dominique et Claire assises devant deux tasses de café. Dominique était en train de parler et son visage était si lumineux, tandis que Claire, qui l'écoutait avec délicatesse, lui glissait la main sur l'avant-bras.

*

« C'est pas ce que tu crois, Aimée... »

Claire, lui expliqua Dominique, avait à nouveau été embauchée pour les maquillages.

Aimée se mordit la langue et fit un rêve dans lequel elle était coincée dans une voiture qui s'enfonçait dans l'océan. Elle martelait les vitres sans parvenir à les casser. Puis elle avait regardé à côté d'elle, et là, assise, ceinture de sécurité attachée, et déjà inconsciente, Claire, avec sa tête blond platine et ses taches de rousseur. « Claire !! » Elle secouait le corps. « Claire !! Où est Dominique ? »

*

En mars, Dominique fêtait ses quarante-deux ans. Elles invitèrent tous leurs amis et Dominique enfila ses escarpins préférés avec une nouvelle robe couleur vin, moulante, tissu lisse et brillant, presque comme du caoutchouc, une découpe en forme de cœur sur la poitrine.

« J'espère que je ne suis pas trop vieille pour porter ce genre de robe... », marmonnait-elle dans la salle de bains.

De derrière, Aimée s'approcha d'elle en cachette, glissa une main sous sa jupe, chuchotant : « Tu me fais mouiller... »

Dominique lui retira la main d'un geste sec et remit en place sa robe.

« Chérie, s'il te plaît... »

*

Dominique avait pris ses médicaments et dormait à poings fermés. Aimée se redressa et se pencha sur elle. Elle embrassa Dominique sur la bouche

très doucement, pour ne pas la réveiller, puis elle lécha ses propres lèvres pour voir si elles avaient un goût sucré.

*

« Je ne vais quand même pas passer mon temps à me justifier ! »

*

Aimée s'enferma dans la salle de bains et empoigna l'épaisse serviette grise. Elle enfonça son visage dans la boule de tissu éponge et hurla dans les plis.

*

« Chérie, chérie, ma chérie – devine ! J'ai une surprise pour toi... »

*

Les répétitions se déroulaient à cheval sur la fin du printemps et le début de l'été. Les deux femmes décidèrent de profiter de quelques jours chômés, avant la dernière ligne droite, en récompense de tout le travail fourni (pour la pièce mais aussi leur couple). C'était leur dernière chance d'être ensemble avant la reprise des répétitions qui iraient en s'intensifiant jusqu'à la première, fin septembre, et les différentes dates programmées dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Dominique suggéra le Portugal, pays où elle ne s'était pas rendue depuis des années et qu'Aimée ne connaissait pas.

« Mais on évitera les grandes villes, je ne veux pas être dans une ville », insistait Dominique. Elles réservèrent des billets pour Astoril, un village au bord de la mer dans le sud du pays.

*

Elles atterrirent juste avant midi, claquèrent la porte de leur suite à l'hôtel Albatroz, établissement situé en bord de mer qu'elles avaient choisi en se moquant du prix, pour filer directement à la Praia da Conceição.

Le sable y était jaune, chaud, et déjà peuplé de parasols et de serviettes aux couleurs vives. Des enfants enfonçaient leurs petits pieds dans le sable boueux au bord de l'eau et poussaient des cris de peur et de joie, avant de se laisser tomber sur les fesses, médusés par quelque coquillage. Des groupes de jeunes buvaient de l'alcool au soleil. Des parents se reposaient. Des bronzés bronzaient. Aimée et Dominique déposèrent à la hâte leurs serviettes à rayures bleues et blanches sans même les étaler et se précipitèrent, serpentant autour des corps allongés, vers les douces vagues qui venaient mourir sur la plage dans une écume de gris et de blanc. Courant sur le sable, elles s'amusaient à se pousser l'une l'autre, lançant un « *Desculpa* » chaque fois qu'elles marchaient sur la serviette de quelqu'un. Dans ce paysage cerné de douces collines tapissées d'une fourrure de plantes basses d'où dépassaient ici et là des rochers, les deux femmes s'amusaient à sautiller, Aimée claquant la cuisse de Dominique, qui, se retournant, lui envoya une pichenette entre les jambes. Aimée poussa un cri, les enfants au bord de l'eau se retournèrent, les deux femmes se précipitèrent dans l'eau et, quelques brasses plus loin, s'empoignaient déjà sous leur maillot de bain.

Lorsque Dominique s'éloigna à la nage, Aimée l'appela, mais déjà elle était sous l'eau, poussant son corps dans l'épais liquide, lumineux aveuglement.

*

Par les grandes fenêtres ouvertes de leur chambre, elles assistèrent au spectacle du soleil qui, lourdement, se couchait comme broyé par l'horizon, dardant de ses éclats ambrés le salon, la table basse en bois foncé, le repose-pieds matelassé, la lampe à l'abat-jour en vitrail.

*

Les maillots de bain avaient été abandonnés, détrempés, le deux-pièces rouge et blanc d'Aimée un petit tas dégoulinant sur la moquette citron vert et rouge du couloir, le maillot une pièce noir de Dominique un amas informe cerné d'une petite flaque d'eau sur le carrelage blanc de la salle de bains.

Dans le salon, Aimée, cheveux mouillés, était nue sur le canapé à fleurs, sa main cherchant en vain à agripper la table basse ovale à côté d'elle.

Dominique était allongée sur elle, cheveux détrempés dégoulinant dans son dos, tandis qu'elle s'enveloppait dans Aimée, embrassant son cou, mordillant sa chair, cherchant sa bouche : celle-ci s'ouvrit et Dominique en lécha l'intérieur.

*

Les épais rideaux bronze furent écartés, chaque brise balançait mollement les glands dorés des embrasses. Palmiers en ombres chinoises sur le soleil couchant.

*

Tête débordant du dossier du canapé, bouche entrouverte, Aimée accrochait la lumière du ciel. Elle regardait une Dominique comme enivrée d'enthousiasme. Tout chez elle la transportait, le souffle, les caresses, l'humidité de sa langue sur sa peau. C'était presque comme retomber en amour. *Tout, je pardonne tout*, la phrase traversa Aimée.

Mais quand elle remonta la main entre les jambes de Dominique, il y avait une sécheresse, là. Avant même de pouvoir croiser son regard, Dominique lui avait retiré la main et l'avait retournée sur le ventre.

« Shh..., murmura Dominique dans l'oreille d'Aimée, laisse-moi faire... »

*

Le bras d'Aimée fit tomber au sol la télécommande et le magazine de l'hôtel dont les pages virevoltèrent une seconde avant de s'affaïsser sur elles-mêmes. Elle était étendue à plat ventre sur la table basse, bras écartés et seins écrasés sur la surface cirée.

Dominique empoigna les hanches d'Aimée, et la tira contre elle avec force, les fesses d'Aimée écartées, appuyées contre son pubis.

L'océan roulait et cognait au-delà de la fenêtre, des gris et des blancs bordés d'une eau comme une écorce d'orange. Un rai de lumière ambre barrait le dos d'Aimée.

Dominique promenait ses doigts autour du con d'Aimée qui ondoyait autour de la main, et les doigts poursuivaient leur chemin, plongeant jusque dans la rainure du cul d'Aimée. Dominique appliqua le bout d'un doigt sur

le petit trou d'Aimée et appuya doucement. Une fois, deux fois et l'anus d'Aimée l'avalait, muscle serré autour du majeur de Dominique tel un garrot doublé de soie. Puis Dominique fit pulser son doigt dans l'étroit passage, l'enfonçant toujours plus à chaque coup de boutoir.

*

Aimée jouit d'une voix déchirée et se retourna, bras tendus pour enlacer Dominique qui déjà s'était redressée, laissant Aimée embrasser de l'air ses mains qui retombèrent le long de son corps, vides.

Dominique, immobile, examinait le visage d'Aimée : la pommette détendue, l'éclat de lumière sur sa mâchoire, la légère tension à la gorge, les cheveux blonds collés à sa nuque, le creux vulnérable à la base du cou. Elle posa les doigts sur la peau fine, palpant la cavité entre les deux os.

Aimée plongea le regard dans les iris de Dominique, pupilles sombres et dilatées cernées d'acajou foncé qui soudain devint vitreux, et elle nota la présence, dans ce disque marron profond, de fines stries presque invisibles qu'elle n'avait jamais remarquées, comme des filaments d'un bleu intense. Dominique laissa Aimée étudier chaque fibre de ses iris. Elle pouvait sentir sa femme parcourir les couleurs successives comme l'on parcourt du doigt les dos d'ouvrages serrés dans un rayonnage, lorsque, sans pouvoir en lire les histoires, on ne peut que tenter d'en saisir la reliure.

Dominique inspira profondément et détourna le regard. Elle s'allongea sur Aimée, écarta quelques mèches blondes de sur son cou et y posa sa bouche, soufflant son souffle humide tandis qu'Aimée avalait le ciel.

Le poids de Dominique sur elle lui fit la sensation d'une masse d'eau et elle se remémora son rêve, la voiture qui s'enfonçait dans l'océan, les cheveux blonds et la peau bleue de Claire, la banquette arrière vide, les bulles qui explosaient de sa bouche. *Où est Dominique ?*

*

Cette nuit-là, Dominique dormit d'une traite, sans se réveiller ni marmonner dans son sommeil, Aimée étroitement serrée dans ses bras.

C'est Aimée qui se réveilla. Avant l'aube. Dominique, paisible, respirait calmement. Aimée fut surprise que les cris n'aient réveillé qu'elle. Ils venaient de la fenêtre laissée ouverte dans la pièce d'à côté. Dans la

chambre voisine, un couple se disputait sur le balcon, leurs voix portant jusque dans la suite d'Aimée et Dominique.

Elle souleva délicatement le bras de Dominique posé sur sa poitrine, se leva et ferma sans bruit la fenêtre avant de revenir sur la pointe des pieds se coucher.

*

Le lendemain matin, quelqu'un frappa à la porte. Dominique se leva, enfila une robe de chambre, puis revint avec un sac en plastique à la main contenant ses escarpins entourés d'un gros élastique.

« Ils me les ont cirés.

— Tu vas les mettre ce soir ? »

*

Bien que Dominique eût promis de ne pas travailler pendant leurs vacances, elle persuada Aimée d'aller faire une promenade d'une heure ou deux, afin qu'elle puisse juste revoir quelques scènes, et après ce serait tout, avait-elle dit.

Elles s'embrassèrent dans l'embrasement de la porte.

En partant, Aimée remarqua que les peaux autour des ongles vernis de Dominique étaient abîmées, rongées.

*

Aimée partit se promener le long de la rue Frederico-Arouca, puis se dirigea vers le nord en direction d'un jardin qu'elle avait repéré. Elle traversa la rue et passa devant des tables pliantes, présentant, l'une, des bijoux de pacotille, l'autre, des piles de livres. Entre la fontaine en pierre et une étendue d'herbe fraîchement tondue se trouvait un manège, le toit d'un chapiteau rayé blanc et marron, petite musique, chevaux en plastique qui montaient descendaient. Derrière le manège se courbait un énorme saule pleureur, dont certaines branches reposaient mollement sur les fines poutres extérieures du chapiteau, chacune éclairée d'une rangée d'ampoules.

Lorsqu'elle sortit du parc, elle lut son nom sur un panneau, Jardim Visconde da Luz, et nota mentalement de revenir avec Dominique dès qu'elle aurait fini de répéter. Sur son chemin, elle admira des parterres de

fleurs rouge vif aux pétales dentelés, de minuscules boutons magenta à l'œil blanc, des lys dans des tons de rose à la langue tachetée de jaune, d'autres encore, cette fois aux pétales alternant le jaune et le violet, puis, enfin, un massif de marguerites.

La rue devant elle bifurquait légèrement, elle passa devant une agence de location de voitures et remarqua des gens chargés de sacs bleus remplis de fruits et de légumes. Elle se dirigea vers la petite rue Padre-Moisés-da-Silva et comprit qu'ils sortaient d'un vaste marché couvert. Elle déambula entre les étals et s'arrêta devant un cageot vert dans lequel se dressait une pyramide de citrons jaune vif. Elle n'en voulait qu'un seul pour le rapporter à Dominique mais elle se retrouva à en acheter un kilo. Elle sortit du marché, un sac bleu en plastique fin à la main, et traversa la rue d'un pas guilleret pour humer un amandier, chaque branche lourde de grappes de fleurs couleur pêche. Elle passa ensuite devant le centre commercial à la grande tourelle vitrée, s'arrêta un instant pour toucher les magnifiques carreaux de céramique bleu cobalt qui tapissaient une façade, et elle songea soudain aux iris de Dominique, jeta un coup d'œil à son portable et se rendit compte que cela faisait plus d'une heure qu'elle déambulait ainsi. Elle voulut rentrer mais elle sentait qu'elle devait laisser Dominique tranquille encore un peu. Elle prit donc la direction de la plage, enleva ses sandales et enfonça ses orteils dans le sable jaune. Assise et regardant les vagues, elle n'éprouvait pourtant aucun plaisir. Elle se sentait comme un enfant que l'on a puni. Elle n'avait envie que d'une chose : retourner à l'hôtel pour être avec Dominique, l'inciter à sortir, se promener avec elle, l'amener dans tous ces endroits. Elle commença à tracer des ailes d'ange dans le sable avec ses pieds, balayant le sable dans un sens puis dans l'autre, comme si, de ses talons, ils avaient pu prendre leur envol. Elle regarda l'heure à nouveau. Deux heures s'étaient écoulées, elle se releva, s'épousseta, renfila ses sandales et retourna à l'hôtel Albatroz.

*

(On frappe)

*

Aimée avança dans le couloir moqueté, sortit sa carte-clé et la glissa dans la fente de la serrure. La lumière verte clignota, elle tourna la poignée

de métal et ouvrit la porte qui glissa sur la moquette comme une vague déferlante. Les escarpins de Dominique étaient là, côte à côte. Elle posa le sac de citrons sur la table basse et jeta un coup d'œil autour d'elle. La porte de la chambre était fermée. Elle s'en approcha à pas feutrés, se demandant si Dominique travaillait encore. Elle ne perçut aucun bruit. Elle s'approcha sur la pointe des pieds et colla son oreille à la porte. C'était complètement silencieux. Elle avait pourtant la sensation que quelqu'un se trouvait de l'autre côté. Elle attendit le bruit d'un mouvement.

*

— *Qui est là ?*

— *Un ami.*

— *Une bête !*

*

« Dominique ? Je suis de retour. »

*

Elle tourna la poignée et poussa la porte, les poils de la moquette bruissant sur son passage.

À plat ventre sur les draps, le corps...

*

Dominique était affalée sur le lit, immobile, nue, un sac plastique sanglé autour de la tête.

*

Non non non non... !

*

Aimée, les bras jetés en avant, empoigna Dominique. Elle tenta de soulever son corps nu, mais il était lourd et retomba sur les oreillers. Elle chancela puis agrippa à nouveau le corps pour le retourner, appuyé contre

elle, avant de le redéposer sur le lit. Ses doigts se précipitèrent sous l'élastique qui enserrait le cou pour le retirer. Il se cassa et vola à travers la pièce. Elle déchira le sac. Les lèvres de Dominique étaient pâles, gercées.

« Non non non non... ! »

Elle lâcha le corps, se prit la tête entre les mains, puis resta bras ballants.

« Dominique non... ! »

À genoux sur le lit, elle approcha son oreille de la bouche de Dominique. Elle ne perçut aucun souffle. Elle posa deux doigts sur la gorge, puis sur les poignets, mais sans trouver de pouls.

« Non, non ! »

Elle agrippa à nouveau le corps de Dominique sous les aisselles et souleva son poids en le posant sur son propre corps puis le fit glisser maladroitement par terre, sur la moquette couleur de rose.

Elle s'agenouilla quelques secondes à côté du corps puis se releva aussitôt pour appeler les secours. Elle saisit le téléphone sur la table de chevet d'une main tremblante qui cognait sans cesse le combiné contre sa pommette.

Elle composa un numéro, répétant « Non non non » tandis que la sonnerie résonnait à l'autre bout.

Lorsque la réception prit l'appel, elle essaya de dire ce qu'elle avait à dire mais sa bouche balbutiait : « *P-p-pa-pa-po-por-por favor por favor-or, À L'AIDE ! UNE AMBULANCE !* » Entre ses doigts, le combiné glissa et tomba sur la moquette en rebondissant, chuintant encore de la voix de la personne à l'autre bout, mais déjà Aimée était à nouveau à genoux à côté du corps de Dominique.

« Ça va aller ça va aller ça va aller », se répétait-elle.

Elle posa sa main gauche juste en dessous du sternum, puis sa main droite, et commença à pomper, un deux trois quatre cinq six... jusqu'à trente. Ensuite elle se pencha en avant, attrapa un coin de drap pour essuyer un peu de salive froide sur la bouche, pencha en arrière la tête, souleva le menton avec deux doigts, pinça le nez de Dominique et recouvrit sa bouche complètement de la sienne et souffla une longue expiration. Sa bouche avait un goût amer, avarié. Elle vérifia si la poitrine se soulevait. Aucun mouvement. Elle plaqua à nouveau sa bouche sur la sienne et insuffla une longue et puissante expiration, puis une autre. Elle vérifia la poitrine. Aussi immobile que les montagnes. Elle posa à nouveau sa paume sur le sternum et recommença à pomper, un deux trois quatre cinq six... Elle se repencha

sur Dominique, lui pinça le nez, les lèvres fermement appuyées sur les siennes, et elle exhala, exhala, exhala...

Un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix onze douze treize quatorze quinze seize dix-sept dix-huit dix-neuf vingt vingt et un vingt-deux vingt-trois vingt-quatre vingt-cinq vingt-six vingt-sept vingt-huit vingt-neuf trente—

« DOMINIQUE ! » hurla-t-elle.

Penchée à nouveau sur le visage, elle lui insuffla deux autres longs souffles.

Un deux trois quatre.

On frappa à la porte.

Elle continuait de pomper.

Elle entendit la serrure biper, la porte glisser, des pas sur la moquette. L'homme s'arrêta à l'entrée de la chambre.

« *Meu Deus...* », murmura-t-il.

Elle leva les yeux. Il avait le visage couvert d'acné et un pan de sa chemise au blason de l'hôtel sortait de son pantalon.

« AMBULANCE ! » hurla Aimée.

Le jeune homme opina mais restait planté là.

Aimée se précipita vers lui à quatre pattes et se mit à pousser ses jambes, jusqu'à ce qu'il manque de trébucher en arrière et s'en aille en courant. Elle revint sur le corps de Dominique, paumes sur la poitrine, et reprit ses compressions thoraciques. Des gouttelettes tombaient sur Dominique, roulaient le long de ses côtes. Aimée se demanda pourquoi Dominique transpirait.

Un deux trois quatre cinq six.

« S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît. »

Une autre goutte s'écrasa sur le cou de Dominique avant de rouler dans le creux à la base du cou. Aimée se toucha le visage, les gouttelettes étaient des larmes. Du dos de la main, elle s'essuya les joues et le nez, puis se pencha pour souffler à nouveau deux fois dans la bouche de Dominique.

« Allez, s'il te plaît... »

Aimée introduisit deux doigts crochetés dans la bouche et les enfonça jusque dans la gorge de Dominique, sentant le mucus qui s'y était accumulé, furetant ici et là pour susciter un haut-le-cœur ou des vomissements, mais en vain. Elle sortit les doigts, agrippa Dominique par les épaules, la secoua et lui hurla au visage :

« DOMINIQUE !! »

Le son tourbillonnant de l'ambulance envahissait la rue. D'autres pas sur la moquette. Le directeur qui surgit et pousse le jeune employé hors de son chemin, une femme à la peau mate, coiffée d'une frange, et un homme aux yeux bleus et barbe rousse derrière elle, les deux vêtus d'un pantalon vert sapin, chemisette assortie glissée sous la ceinture.

« *Fala Portugês ?* demanda la femme en se penchant vers Aimée.

— Non, je ne parle pas portugais ! hurla-t-elle, Nous sommes juste en vacances ici !

— S'il vous plaît, madame, fit l'homme d'une voix nasillarde – chaque consonne était accompagnée d'une vibration –, s'il vous plaît, laissez-nous faire. »

Aimée porta son regard vers l'homme, mais tout ce qu'elle pouvait voir était l'écusson brodé d'un fin serpent rouge au-dessus de son cœur.

La femme posa une main sur son épaule et répéta, d'un ton plus résolu : « S'il vous plaît, madame, venez avec moi, madame... » Elle tira Aimée pour la relever et l'éloigner du corps sans vie de Dominique étendu sur la moquette rose.

L'homme, déjà, était à genoux, doigts sur le cou de Dominique, sur le poignet.

Aimée cria qu'elle avait déjà vérifié !

« Vous êtes médecin ? demanda la femme d'une voix douce.

— Non... mais... mon père, oui... je..., balbutia-t-elle avant de tenter de contourner la femme et de hurler : J'ai déjà vérifié tout ça, s'il vous plaît, pitié, elle va mourir ! »

La femme la retint par les épaules. Comme une embrassade.

« Je comprends, madame. Aidez-nous. Pouvez-vous me dire si cette femme a pris des médicaments ?

— Ce n'est pas “cette femme” ! C'est *ma* femme, mon épouse ! rugit Aimée en essayant de voir au-delà de l'ambulancière ce que l'homme, au sol, faisait à Dominique.

— Je comprends. Pouvez-vous me dire quels médicaments votre épouse a pris ?

— Je... ne sais pas... je ne sais pas... »

L'homme ouvrait la fermeture Éclair d'une sacoche et sortait le défibrillateur. Il colla les fils sur la poitrine de Dominique, puis de chaque

côté de son torse. Aimée essayait de se dégager de la prise de la femme, regardant par-dessus son épaule dans la chambre.

« Dégagez ! » lança l'homme en portugais, et Aimée vit le corps de Dominique s'arc-bouter avant de retomber sur la moquette.

Soudain la femme brandit devant le visage d'Aimée une plaquette carrée de pilules.

« Ce sont les siennes ? demanda-t-elle.

— Euh... oui, ce ne sont que... des antihistaminiques, ce n'est pas... mortel. »

Puis la femme lui montra un flacon en plastique sans bouchon, des médicaments qu'Aimée n'avait jamais vus, les ingrédients inscrits sur l'étiquette dans une épaisse typo, des m, z ou d...

« Et ceci, madame ? demanda la femme.

— Dégagez », répéta l'homme. Aimée s'élança vers l'entrée de la chambre, elle vit le torse de Dominique se soulever, puis s'affaler à nouveau sur le sol tramé de rose.

« Je... ne sais... pas », répondait Aimée tout en essayant d'écarter la femme pour passer, mais celle-ci tentait désespérément de la faire asseoir.

La femme décrocha son talkie-walkie et prononça quelques mots étouffés de portugais. Un autre homme entra, vert sapin, accompagné du directeur. L'homme en vert portait une civière. À sa vue, Aimée rugit. *Afaste-se, madame, por favor*, Écartez-vous, ses cils étaient comme en feu, DOMINIQUE !! *Estapa de lado, madame*, s'il vous plaît, mettez-vous sur le côté, DOMINIQUE !! Les mains d'Aimée empoignant tout ce qui était mou, oreillers, couvertures, serviettes, MAIS QU'EST-CE VOUS FOUTEZ PUTAIN *Por favor, madame*, LÂCHEZ-MOI, *Por favor*, DOMINIQUE S'IL TE PLAÎT, Aimée, bras tendus, *Meu Deus*, S'IL TE PLAÎT T'EN VAS PAS, *Por favor, madame* ! Aimée agrippant les fibres couleur sapin, les serpents rouges, pour les écarter et atteindre le corps, là, quelque part, dans la frondaison des mains, de chair, à portée de doigts, Dominique, qui s'éloigne à travers ces bois, où des rangées d'arbres barrent de ses yeux la lumière du jour.

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

La forêt

Avant de monter dans le train direction Prague pour se rendre au n° 39 de la place Venceslas et s'immoler par le feu, Jan Zajíc, le second étudiant, avait écrit une lettre à ses parents.

Il concluait par ces mots : *Saluez les garçons, la rivière et la forêt.*

OceanofPDF.com

Directions

Dominxxika_N39 : À l'arrêt bus, il y a autre route. Qui monte, comme une colline. Sur un côté, un champ simplement de la terre labourée – rien de semé encore. Autre côté, des buissons, un deux trois quatre cinq. Derrière, une ferme. Monte la colline, reste du côté de la ferme. Barrière métallique sur la route s'interrompt sur ce côté. Cinq cents mètres devant l'interruption, trois petites maisons, toits avec tuiles rouges. Passe par l'ouverture dans la barrière, et suis la rangée de grands arbres.

0_hotgirlAmy_0 : OK.

Dominxxika_N39 : Alors tu verras clôture en fil de fer. C'est début usine de lits d'hôpitaux. Suis la clôture, mais pas la toucher (peut-être électrique je sais pas) ; juste marcher long de clôture. Puis ça ouvre sur autre route. Alors tu vas sur cette route. Et là, une seule maison, loin sur colline, mais avec clôture bleue, près de la route. C'est ma clôture préférée, les fils de fer tissés étroits et quand il pleut, rosée forme motifs comme mur de larmes. C'est tellement magnifique, comme toi.

0_hotgirlAmy_0 : *rougit

Dominxxika_N39 : Suivre belle clôture bleue. Puis clôture se termine. On dirait grande forêt en face de toi. Mais c'est pas vrai. Continue tout droit. Tout droit, toujours tout droit dans la forêt. Gros arbres, lieu sombre, terre humide, boueuse, faire attention. De l'autre côté tu vois sentier. Il va à ma maison.

0_hotgirlAmy_0 : Et laquelle sera ta maison ?

Dominxxika_N39 : Une seule maison sur ce chemin. C'est là.

0_hotgirlAmy_0 : OK.

0_hotgirlAmy_0 : ... Dominika ?

Dominxxika_N39 : Oui ma belle Amy.

0_hotgirlAmy_0 : J'ai un peu peur...

Dominxxika_N39 : Oh mon amour, moi aussi.

0_hotgirlAmy_0 : Ah...

Dominxxika_N39 : Mais ça va aller, mon ange. N'oublie jamais, toi et moi, nous sommes ensemble.

0_hotgirlAmy_0 : Oui, tu as raison !

0_hotgirlAmy_0 : C'est juste que... j'ai vraiment très peur.

Dominxxika_N39 : Oh mon Amy, mais tu es aussi très courageuse.

0_hotgirlAmy_0 : Ouais.

Dominxxika_N39 : N'oublie pas d'emporter ton super-mignon jean.

0_hotgirlAmy_0 : OK.

0_hotgirlAmy_0 : ... Dominika ?

Dominxxika_N39 : Oui mon ange.

0_hotgirlAmy_0 : J'ai vraiment très très peur.

Le ciel

Je n'ai plus de pipi maintenant, Mamka.
— pourquoi certains enfants ne parvenaient pas à naître et d'autres
tombaient morts —
Il murmure...

Je crois que mes oreilles sont en train de me lâcher...
Je connaissais votre amie.
T'as pas idée de ce que c'est !
Alors, qu'est-ce que la violence ?
Yeux de venin vert étincelant sous la lumière du projecteur...
Allez jouer !
Même ses genoux étaient envoûtants.
Dominique, je te jure...
Je n'ai jamais demandé —
toi qui m'as tissée
Die schönen Berge
offre au corps du patient la "zéro pression".
Non non non non... !
J'espère que vous aimez la musique triste.
Non non non non... !
JE CROYAIS QUE J'ÉTAIS L'AMOUR DE TA VIE
(Rendez-le-moi.)
Je ne sais pas quoi faire de l'Histoire,
Connecte-toi, Amy
la grande qui nous appartient à tous
Retourne en bas, maintenant.
et la mienne, petite comme un porte-clés.
... wish us luck...

Shh... laisse-moi faire...
Mais je n'arrive pas à te voir.

Tu aimes ?

OceanofPDF.com

La robe

Aimée enfila la robe noire près du corps que Dominique lui avait choisie il y a longtemps. Aimée l'avait déjà portée, pour faire plaisir à Dominique, lors de soirées où elle l'accompagnait en tant qu'épouse – un cocktail, un after-show, un dîner d'anniversaire –, mais chaque fois la robe ne semblait convenir ni à son corps ni à l'événement, trop raide ou trop serrée, trop élastique, trop près de sa chair comme si le tissu cherchait à pénétrer sa peau pour atteindre son squelette, en perpétuel désaccord avec la manière dont ses membres étaient reliés, s'articulaient à son corps, insistant pour imposer son ordre des choses sur sa silhouette, déterminée à être plus encore sa peau que la sienne propre, comme une mine de crayon qu'on appuie sur du papier et qui façonne une silhouette autre, une taille plus fine pour obtenir une voix plus naturelle, des hanches plus naturelles, une spirale d'ADN plus naturelle, une langue qui claque dans la bouche, des yeux qui pétillent dans leur orbite, un corps en appui sur la pointe des pieds.

*

Pas seulement la robe, mais la robe aussi. Pas seulement la manière de se mouvoir, mais cela aussi. Pas seulement les mots, mais eux aussi : la volonté de la nature. Coups de crayon, coups de pinceau. Un lièvre mort affalé à côté d'une branche de larmes aussi charnues que des raisins verts, une grenade écartelée rouge urticaire, grains qui scintillent comme des chants de sirènes, le zeste du citron qui se tire-bouchonne comme cette bonne vieille histoire, mais aussi : nature morte – cette femme (dans les films) qui sait quand se tenir dans l'ombre, quand se laisser embrasser, quand mourir et disparaître.

*

À chaque fois, la robe exigeait, par ses courbes, sa fermeture Éclair, son tissu épais et tendu, qu'Aimée soit plus affriolante, qu'elle se pavane et aguiche comme une femme moderne tout en rassurant ses ancêtres à travers le respect des traditions, qu'elle jouisse de sa propre allure, de la permission d'être séduisante, qu'elle s'intègre à ses contemporains sexy, qu'elle reste suffisamment jeune tout en ayant l'air plus vieille que son âge afin de paraître plus jeune dans une telle robe, digne, dans une telle robe, de sa partenaire, digne de sa fidélité, de ses yeux sur vous, de ses mains sur vous, de sa bouche sur votre bouche dans la salle de bains pendant que la robe creuse dans votre taille et que, les yeux fermés, vous imaginez que cette pression qui s'exerce sur vous ne vient pas de la robe, mais des mains de votre partenaire, étreinte qui entérine – après la soirée, chez elles, dans la chambre, Aimée retira la robe comme on pèle un fruit, sentit sa chair affranchie soupirer timidement, examina sa peau striée d'empreintes de trame de tissu, de mailles de glissière, de coutures, derme estampillé des critiques, des exigences du vêtement, lequel, fermeture remontée, pendait à présent sur le cintre ; Aimée, livrée à sa propre nudité, observait Dominique à travers la pièce, tentait de lire son regard.

*

« Viens te coucher... », appela doucement Aimée, mais Dominique se déshabillait trop lentement, trop silencieusement, tandis qu'Aimée se mettait à quatre pattes et ondoyait sur le matelas moelleux vers Dominique comme si elle portait toujours la robe, comme si la robe pouvait lui souffler des mots, utiliser sa voix pour murmurer à l'oreille de Dominique : « Tu as toujours envie de me baiser ? »

*

C'était la dernière fois qu'elle porterait cette robe, pensa Aimée en l'enfilant. Mais alors qu'elle déambulait et recueillait les quelques condoléances lors de la veillée funèbre de Dominique, elle se rendit compte qu'enfin elle lui allait, cette robe, enfin elle était en accord avec son corps et la circonstance. En l'engloutissant, en l'effaçant, elle lui dessinait une silhouette de la femme juste comme il faut. Un trou noir, un trou de mémoire, l'orgasme de quelqu'un d'autre, la montée de sang de quelqu'un d'autre, quelqu'un d'autre qui pompe pour que la vie soit, cœur, bassin,

doigts nerveux posés sur la table, maîtrisés, alignés, ongles vernis accrochant la lumière – le reste du corps, debout, assis, qui attend, attend que le regard de quelqu'un d'autre remplisse son ellipse.

*

Aimée pouvait presque l'appréhender, la cohésion – elle, la circonstance, le contexte –, mais celle-ci se délitait au moindre contact, devenait, comme si souvent, comme tout au long de sa vie, des bribes d'un sentiment mystérieux : un moment de fureur apparemment infondée, un accès arbitraire de désespoir ou un spasme erratique de répugnance, envers elle, la circonstance, le contexte, envers le fait que quelque chose de sa féminité défaillait en elle comme un organe malade, la rage mystérieuse, dont le cri aboutissait toujours en un râle, un soupir, un bâillement, son souffle incapable de saisir la source ou la raison de ce manque d'air.

Pas les continents, mais aussi. Pas l'urine, mais aussi.

*

Pas le silence, mais aussi. Trahis par le langage, nous nous servons de formules comme de tunnels.

*

Il y a plusieurs années de cela, lorsque Dominique répétait tard et qu'Aimée n'en pouvait plus de rester seule dans l'appartement, elle envoya un texto à un ami, Mathieu, qui lui proposa de les rejoindre pour prendre un pot, lui et son cousin, un bassiste dans un groupe de jazz qui jouait dans un bar près de la gare de l'Est. Lorsqu'elle arriva devant la terrasse du café, le chemin entre les fumeurs qui papotaient s'illumina d'une douce lueur, comme si le fait de franchir ce seuil annonçait que tout allait s'arranger entre Dominique et elle.

Sur scène, la chanteuse de jazz blonde portait une longue robe de dentelle noire moulante. Aimée la regarda chanter et pensa sans réfléchir, *lorsqu'elle rentre chez elle et enlève la robe, de quoi son corps se départit-il ?* Mais la pensée très vite perdit ses mots, devint sensation illisible, pointe de honte pour cette chanteuse qui se tenait là debout si ouvertement devant le public dans son fourreau de dentelle, trahissant si profondément quelque chose

d'elle-même dans la trame alambiquée enfoncée dans sa chair, tournant à l'aigre sous la lumière des projecteurs.

« Mon cousin raconte, chuchotait Mathieu à Aimée tandis qu'ils regardaient la chanteuse, qu'apparemment elle les a tous sucés dans le groupe, même le type chauve au piano ! »

Aimée lui donna un coup de coude dans les côtes.

« Sois pas dégueu.

— Hé, c'est pas moi qui le fais, c'est elle... et tu ne fais que t'en prendre au messenger... ! »

Mathieu lui donna à son tour un petit coup dans les côtes, puis, avec ses mains, imita un ange qui s'envole et un petit coup de fusil sifflé avant de laisser l'ange s'écrouler sur le comptoir, ses doigts gigotant et, avec une voix de dessin animé, de lancer : « Au secours, au secours, un ange à terre ! Une féministe m'a tiré dessus !

— Grandis un peu, tu veux..., répliqua Aimée avant de prendre une gorgée de bière.

— Pardon, pardon, s'excusa-t-il à voix basse, j'essayais juste de te remonter le moral, tu sais... »

Aimée jeta un coup d'œil à Mathieu sans dire un mot, puis elle retourna son regard vers la scène.

« Hé, écoute... »

Mathieu tapota sur son bras délicatement.

« Ça va aller, Aimée, sincèrement, je le pense. Mais bon, sérieusement, poursuivit-il en pointant discrètement la scène, y a du monde au balcon, non ? »

*

Entre la nature et l'artifice, il y avait la faute. Elle-même, ou elle-même à travers quelqu'un d'autre, ou elle-même à travers elle-même à travers elle-même, jusqu'à ce que cela devienne quelqu'un d'autre.

*

La mère de Dominique et son visage catholique, toujours plus maligne que la douleur des autres, trop maligne pour les émotions et pour le corps, trop fidèle pour se laisser berner par la mortalité – *était-ce l'expression*

qu'elle avait sur le visage quand le père de Dominique s'était taillé les veines au-dessus du Livre des saints ?

Cette femme qui avait refusé de venir à leur mariage mais qui était là, à l'enterrement de Dominique. *La mort a-t-elle finalement fait de ta fille une hétérosexuelle ?* Aimée s'efforça de ne pas grimacer tandis qu'elle échangeait un regard avec la femme. Se sentant soudain irascible et têtue, elle voulut la confronter et lui annoncer que cette *petite robe noire hyper-sexy*, celle-là, oui, eh bien c'était en fait la préférée de Dominique, et tandis qu'Aimée imaginait l'échange tendu qui s'ensuivrait, elle sentit un agréable éclair d'insinuations vengeresses traverser son corps, un spasme de satisfaction, mais après deux ou trois contractions de la sorte, tout se volatilisa, courage et intention, et il ne restait d'elle qu'une carcasse molle, tenue par la robe, une poignée de tristesse.

*

Tristesse, mot opaque, un caillou dans la bouche.

Tristesse, comme si la vie était doublée dans une autre langue et que nous nous en désynchronisions tandis que nos sentiments voguent au-delà des frontières de nos paroles et actions.

Tristesse, comme l'œil d'un poisson sur l'égal, comme l'œil de son père quand il retire ses lunettes pour la regarder, comme son propre œil dans le miroir quand, sans le vouloir, elle vient à croiser son reflet.

Tristesse, comme ces objets inanimés qui semblent tant vouloir dire quelque chose – cette chaise en bois au dossier arrondi, la plante aux feuilles en forme de cœur, la pomme de terre du dessus dans le filet jaune. Tristesse, comme la matière morte qui aspire à une voix, et la vivante à s'en débarrasser.

Tristesse, comme ces rêves où les gens sont simplement qui ils sont, où nous les laissons aller et venir, inconscients que dans la vraie vie, ces gens ne sont plus, nous ont quittés depuis longtemps, ne sont revenus qu'en rêve, et nous n'avons rien fait pour savourer leur présence – les laissant simplement aller et venir, sans doute comme dans la vraie vie.

Tristesse, comme ce rêve, justement, où elle téléphone, tu sais que c'est elle, à l'autre bout, qui sonne, et tu ne décroches pas, ou bien derrière la porte, tu sais que c'est elle, qui frappe, et tu n'ouvres pas – et alors tu te réveilles, et tu te maudis, et tu passes toute la journée à vérifier ton

téléphone et à ouvrir et à fermer portes, fenêtres, placards, tiroirs, comédie burlesque mal doublée, rediffusée en boucle, à l'infini.

*

La mère de Dominique posa sa main sur l'épaule d'Aimée et hocha la tête, puis elle retira sa main et se dirigea vers le couloir. Aimée entendit la porte se fermer. Elle avait le regard vide comme si elle cherchait à établir le contact visuel avec le néant, à s'affranchir de la sensation de son corps, de ses épaules, ou du moins de cette épaule que la mère de Dominique venait de toucher.

« Tu as mangé quelque chose ? » s'enquit la voix de son père.

*

D'une certaine manière, la journée s'était transformée en une succession de choses que les gens lui disaient ou donnaient, ou faisaient, et qui, selon eux, étaient « la préférée de Dominique », comme si tous ensemble ils avaient décidé de participer à la reconstruction de Dominique à travers ses goûts singuliers.

*

L'aluminium se froissait comme des étoiles luttant pour conserver leur lumière. Claire déballait le gâteau à la carotte lorsque Aimée entra dans la cuisine.

*

« Olivier m'a demandé de venir, lui dit Claire.

— Ah oui ? répliqua Aimée depuis le seuil de la porte.

— Oui, il me l'a demandé. (Claire lui lança un demi-sourire et attendit que s'évanouisse la fureur dans son regard.) J'ai apporté son gâteau préféré. »

*

« Péthidine — Demerol et Dolantin », récita Aimée.

Claire s'arrêta de couper le gâteau.

« Il faudrait, quoi, soixante-douze comprimés de cinquante milligrammes chacun, ce qui veut dire qu'il y a perte de conscience après quinze minutes ou au plus cinquante minutes, étant donné le manque d'oxygène à cause du sac en plastique. »

Les sourcils de Claire se froncèrent.

« Ou méthadone — Dolophine et Adanon — poursuivit Aimée, trois cents milligrammes, une soixantaine de comprimés de cinq milligrammes... Ou... juste de la morphine, environ deux cents milligrammes, treize comprimés de quinze milligrammes, non quatorze pour être sûr...

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, Aimée, interrompit Claire.

— C'est juste que ces choses se planifient, Claire, elles n'arrivent pas comme par magie, c'est assez méticuleux, je veux dire, il faut vraiment y réfléchir, genre comment savait-elle qu'il fallait boire quelque chose de fort avec, Claire, et prendre un antihistaminique pour ne pas tout vomir, et se mettre un sac sur la tête...

— Aimée, je... je suis vraiment désolée...

— Merci. Merci de dire ça. Tu es venue pour dire ça ? Laisse-moi deviner, tu as dit à Olivier que c'est ce que tu voulais me dire et il t'a répondu, tu sais quoi, tu devrais venir en personne et lui dire... Non, laisse-moi terminer, même si je suis le petit chien-chien de Dominique, celui qu'elle envoyait paître, celui dont vous vous moquez tous, celui qui revient sans cesse la truffe toute mouillée – mais c'était ma femme et maintenant je suis sa veuve, et c'est mon droit, c'est mon putain de droit, Claire !

— Écoute, je... je crois que je n'aurais pas dû venir.

— Tu crois ? Vraiment ? Tu crois ?

— Mais merde quoi, Aimée ! Tu sais, t'es pas la seule...

— Claire, je te jure, si tu finis ta phrase et que ta phrase c'est que tu l'ai... »

Aimée avala.

« Tu quoi ? » répliqua Claire en faisant glisser le couteau sur la table vers Aimée.

*

Je n'ai jamais demandé...

*

La soirée se conclut doucement comme un livre de contes, et Aimée avale un des comprimés de son père et dérive sous les draps comme si elle roulait, lentement, sous ses paupières.

Le rêve se déploie comme s'il l'avait attendue, elle agrippe les grands rideaux bleus, en écarte les pans et entre.

La guirlande de lumières bleutées se met à clignoter, puis s'arrête soudain pour former une lumineuse ligne azur le long des murs. Les clients attablés discutent et boivent, toutes les voix brossées dans le même sens, rien qui dépasse. La barmaid est derrière le bar, une main sur le comptoir, torchon bleu, paume souple, qui essuie en dessinant des cercles lents.

Depuis les enceintes bleues, un accordéon comprime une note solennelle et la voix sèche d'Yves Montand fait le récit de ceux qui s'aiment, de ceux qui se séparent...

La barmaid arrête d'essuyer et lève le regard vers Aimée.

« Bonsoir, dit-elle.

— Bonsoir. »

La voix d'Aimée surgit de sa bouche tandis que la barmaid pose un verre de vin rouge sur le comptoir et qu'Aimée baisse les yeux vers ses genoux, jambes jointes, assise sur le tabouret du bar, sa main se soulève pour prendre le verre, lèvre contre lèvre, le liquide étrangement sirupeux et amer.

L'accordéon plie et déplie un son qui semble émaner de ses propres organes. Aimée repose le verre sur le comptoir. Elle baisse à nouveau les yeux, regard vide, et là, une petite main, une main propre, tire sur sa jambe. La fillette porte une casquette de base-ball rose pâle trop grande pour sa tête. Lorsqu'elle lève son visage vers Aimée, une princesse blonde en robe de soirée bleue balaie sur le devant de la casquette, et sous ses pieds, des lettres brodées couleur bleu canard épellent *Cendrillon*. La grande visière de la casquette projette une ombre jusqu'au nez et, derrière des oreilles au lobe si jeune, ses cheveux blonds forment deux couettes ensoleillées sur sa robe de coton empesée, bordée d'une broderie à jours. Son autre main cherche à atteindre le comptoir pour se relever.

« Viens là. » Aimée soulève la petite fille et l'installe sur le tabouret à côté d'elle.

La fille relève sa casquette pour la voir. Elle regarde Aimée de ses yeux bleus étincelants.

« *De ťkuji* », dit poliment la fille en tchèque. *Merci*, traduit une voix distante entre les oreilles d'Aimée.

Lorsque la fille baisse la tête pour lisser le tissu de sa robe de ses doigts délicats, sa casquette retombe sur son front.

La fille remonte sa casquette et regarde Aimée.

« *Proc ťjste pr ťinesli citrony ?* » demande la fillette d'une voix curieuse. Ses yeux brillent d'une lueur impossible. *Pourquoi apportiez-vous des citrons, mademoiselle ?* revient en écho la traduction.

Aimée baisse les yeux et voit qu'elle tient un sac en plastique bleu rempli de citrons. Elle le soulève et le donne à la barmaid par-dessus le comptoir. La barmaid le prend et hoche la tête une unique fois.

Aimée se retourne vers la fille qui se tient droite à présent, le regard dirigé vers quelque chose derrière Aimée, et son petit bras, parfaitement horizontal, pointant au-delà de l'épaule d'Aimée vers la piste de danse.

La boule à facettes tourne mollement, arrosant d'éclats de lumière la piste bleue, où, au centre, la femme nue aux chaussures à talons se balance au rythme de la musique. Son dos s'incurve sur la droite, puis sur la gauche, elle avance et recule dans ses escarpins, déplaçant le poids de sa nudité, arrière des genoux, cuisses, les fesses contractées, relâchées, elle danse, colonne vertébrale hérissée sous la peau. Sur sa nuque, des mèches de cheveux bruns en dents de scie, acérés comme un cri, dépassent d'un sac en plastique transparent aspiré sur sa tête, retenu par un épais élastique en caoutchouc.

La femme se retourne tandis que la musique se répand en volutes, ses bras flottant au rythme de la voix du chanteur. Elle regarde Aimée à présent, le sac en plastique collé aux contours de son visage, joues, yeux, entre ses lèvres. Elle lève une main, creuse sous l'élastique avec ses ongles et tire pour enlever le sac, comme on retire un masque, un masque que l'on pèle, elle pèle le plastique et ses cheveux tombent sur ses épaules. La femme qui danse ouvre les yeux et expire par les narines des rubans de fumée bleue.

Aimée lit sur ses lèvres tandis que s'échappent de sa bouche des volutes de fumée bleue. Aimée s'approche de la femme, mains tendues, et touche sa peau maintenant. Elle cherche du regard sa propre main. Elle est dans celle de la femme. Et son corps, tout contre celui de la femme, sous la boule à facettes, se balance en cadence avec la musique.

Aimée pose la tête sur l'épaule de la femme et parcourt de ses doigts le dos de la femme, colonne, hanche. La peau, d'une température parfaite,

réagit au contact de ses doigts. Aimée appuie son visage dans le cou de la femme, jusqu'à ce que la dense chevelure de la femme tombe sur ses cils et ses joues, parfum de branches. Elle enlace plus fort la femme par la taille et la tient appuyée contre son ventre.

Les lèvres d'Aimée s'animent sur la gorge de la femme. « Viens pour moi... »

*

*Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant
Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant Fanny Ardant*

*

Aimée se réveille dans la lumière blafarde qui filtre à travers ses rideaux, elle ouvre les yeux, posant son regard sur le visage à côté d'elle, qui dort sur l'oreiller voisin, cils dessinant un arc de cercle délicat, sourcils discrets, cheveux châains en bataille, peau pâle, et ces lèvres sérieuses, même dans son sommeil, étrangement déterminées – puis il y a un fourmillement sur le visage de cette femme, autour de son nez, entre les sourcils, et...

Les paupières de Jana papillonnent un instant puis s'ouvrent.

*

« Bonjour », murmure Aimée à travers la petite vallée blanche qui sépare leurs visages.

*

Jana change un peu de position, soulève son oreille de sur le traversin puis la pose à nouveau sur le coton, qui s'enfonce sous le poids de sa tête.

Bonjour. Ses pensées sont en train d'avaler la voix d'Aimée.

*

Il y a quelque chose d'endurci chez moi, oui. Cela a commencé avant les Soviets, avant ma naissance, avant les Jan, avant. J'avais toujours peur de t'embrasser. Je n'aime pas la mélancolie. Mais je suppose que je suis un peu comme ça. Une rancune charnue. C'est drôle, non, ce que nous faisons de notre liberté. Hier soir, oui, j'avais peur, parce que cela fait si longtemps que j'ai peur, de t'embrasser. Peux-tu comprendre ?

Tu as dit : « Viens pour moi. »

Même avant, comprends-tu, avant que mon frère commence à devenir sourd, avant que Milena soit déterrée, avant ma petite vie minable, avant que le mur de Berlin soit construit puis démolé, avant que les frontières soient établies puis violées, je ne sais pas si tu peux comprendre, je veux dire, avant Jésus, avant les microbes, n'y avait-il pas, dans les nuées de gaz astrologiques, quelque chose de moi, et ce quelque chose de moi ne venait-il pas, déjà, pour toi ?

Mais ensuite ce quelque chose a eu un corps et tout ça, tu sais, matière, antimatière, et pour aligner tout ça, il faut une vie, au mieux, la plupart du temps c'est juste nous, qui cherchons à apparier notre doute. Mais tout le monde veut croire. Je veux dire, tout, absolument tout croit.

Même un caillou, oui, croit qu'il est un bulbe qui attend de fleurir. Même ce caillou, celui dans la main mue par une violente intention, celui qui est lancé et qui rompt la peau d'un autre, même au moment du contact, le caillou croit qu'il a une face douce qui... un... jour... s'épanouira... de... pétales...

Alors j'ai passé mon enfance à attendre. Attendre une sorte de douleur significative comme un point de départ. Pour pouvoir commencer. Je voulais enfin commencer. Tout ce temps passé à être, sans que cela commence – enfant, être une fille a été comme tenir une tasse de thé trop chaud sans en renverser et, bien sûr, j'avais le bord des mains brûlé, inflammation banale, pas encore la Grande Douleur, pas encore le point de départ. Devenir femme était notre solution. Pas juste à Prague, mais partout, partout, tu ne crois pas ? Ce n'était pas la même chose pour toi ? Notre solution à l'angoisse de ne pas être, à celle de devoir attendre le début. Il me tardait tant d'avoir le corps d'une femme, tu comprends, pour que la vie puisse enfin, véritablement... faire mal.

J'avais tellement honte de nos douleurs de gamines, clinquantes, maladroites, Zorka et moi vadrouillant à la recherche d'une forme de crédibilité, demandant quand, mais quand la vie fera-t-elle mal comme elle fait mal aux femmes, tellement honte de tout, de mon ambition, de mon intelligence et de mes membres qui toujours, malgré ce que tout le monde disait sans le dire, pensaient être touchables, même si personne ne me touchait, même pas pour m'agresser, personne (sauf Zorka, mais ça c'est une autre histoire et avec elle je n'avais pas d'autre choix que de la jouer cool, d'être une pierre précieuse, dure, de marbre).

Mais quand même, je détestais que cette partie de moi, la toute petite bouche en moi, cette bouche avide, en dépit de toute raison, veuille être touchée.

J'étais une enfant, ensuite une intello, ensuite seule. J'ai peur, oui, d'avoir raté quelque chose. C'est pourquoi j'avais peur de t'embrasser, que tu sentes ce manque avec ta langue, que tu puisses le goûter sur moi. J'ai raté l'étape où l'on devient femme parce que j'ai passé trop de temps à demander, quand cela commencera-t-il, quand, quand, et soudain je me demandais, quand cela finira-t-il, quand, quand, et je n'ai pas savouré la manière dont la vie, déjà, faisait mal, je n'osais pas geindre, mais tout ce temps je criais, je criais mon désir pour la vie, pour la vie, la vie, alors soudain, hier soir, entre ma bouche et la tienne...

*

« Ces livres, dans le salon, ils étaient tous à ma femme..., se mit à expliquer Aimée. Ce que je veux dire, je pense qu'il faut que je te le dise,

c'est juste que... Avant, j'aimais une personne énormément... Je suis désolée, je ne voulais pas commencer comme ça, je... je ne sais pas par où commencer, mais... soudain ça a été fini et je ne savais pas quoi faire avec la vie qu'il me reste à vivre... sans elle, alors... tu es la première personne avec qui je... »

Aimée crispa ses lèvres avant de les détendre.

« Moi aussi, dit Jana.

— Toi aussi... quoi ? sourit Aimée.

— Moi aussi... j'ai un peu... peur. »

OceanofPDF.com

La soirée

Olivier ne l'avait pas appelée depuis sa rupture mouvementée avec Angelo, alors en voyant son nom s'afficher sur son téléphone, Aimée était partie du principe qu'il faisait une rechute et elle décrocha, prête à le consoler. À sa grande surprise, sa voix était enjouée, à la tonalité blagueuse.

« Viens à la fête, Aimée ! » lança-t-il.

L'invitation prit Aimée au dépourvu, car elle ne s'était pas encore préparée à l'idée de mettre fin à son isolement.

« Je ne peux pas... Je veux dire – peut-être que toi tu pourrais passer ou bien on pourrait aller prendre un café, ça fait si longtemps, et je ne connais pas ces gens... »

Mais Olivier lui expliqua que la soirée aurait lieu chez son nouveau copain, que tous ses amis seraient là, que son copain fêtait ses vingt-cinq ans et lui, cette année, ses quarante-cinq, et ensuite il commença à expliquer à Aimée qu'il voulait qu'il y ait au moins une personne, à cette fête, qui soit franche avec lui.

« Je sais que je devrais être plus sûr de moi, poursuivit Olivier, mais c'est vraiment important pour moi que tu sois là... »

— Claire sera là aussi ?

— Non. Ne t'inquiète pas. Mais viens avec qui tu veux. Au fait, attends une seconde, serais-tu... c'est ça ! Tu as totalement la voix de celle qui sort avec quelqu'un !

— Non, je ne... Enfin, c'est récent, du coup...

— Aimée, je suis tellement content pour toi, ma chérie, c'est exactement ce dont tu as besoin ! Viens avec elle !

— Je vais réfléchir, d'accord... ?

— S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît...

— Je... »

Mais avant qu’Aimée puisse poursuivre sa phrase, Olivier déversa une flopée de bisous bruyants dans le combiné, soupirant un « Merci » d’un ton dont la gravité lui évoqua son propre anniversaire, celui de ses treize ans : la façon avec laquelle elle avait rempli sa bouche d’air avant de souffler sur la constellation de bougies coiffées de petites flammes, plantées comme des drapeaux dans la fine couche de glaçage blanc du gâteau que les mains de son père posaient sur la table.

*

Olivier avait pris les manteaux des deux femmes et la bouteille de vin qu’elles tendaient, en leur souhaitant la bienvenue. Il posa les vêtements sur le lit aux draps blancs dans la chambre, une pièce sobrement décorée, un gros cactus posé par terre à côté d’une lampe et, sur les murs, accrochées à de simples clous, une série de photographies représentant des textiles, dont une d’un lainage granuleux bleu, l’autre d’un lin jaune et raide.

« Donc voici Aimée, dont je t’ai tant parlé, rayonna Olivier.

— Salut Aimée », fit Erki d’un ton lisse.

Erki était un designer originaire d’Estonie. C’était un petit prodige, une étoile montante qui parlait désormais couramment le français, en plus de sa langue maternelle et de l’allemand, du russe et de rudiments de finnois. Sa mère l’avait élevé seule. Elle était femme de ménage. Erki l’accompagnait au travail. Il avait connu quelques soucis à l’école. On l’avait surpris en train d’embrasser un garçon, puis il en avait frappé un autre avec une pierre jusqu’à rendre son visage méconnaissable.

« Ne t’approche pas des garçons, lui avait dit sa mère, et donne-moi un coup de main. »

Elle lui donnait des choses à coudre et à réparer. Il repassait, lavait et pliait pour elle. Lorsqu’il trouvait des bouts de tissu, il s’en servait pour fabriquer des choses qui faisaient rire sa mère.

Même aujourd’hui, alors qu’il gagnait dix fois son salaire à elle, il avait su rester simple, avec un appartement sobre et d’une propreté impeccable.

À Paris, il s’était lié à un groupe de personnes qu’il appelait les EB, ceux qui viennent de l’Eastern Bloc, le bloc de l’Est, des cow-boys romantiques qui avaient grandi dans l’isolement culturel et économique de leur pays et qui exprimaient leur enfance différente dans des tissus, des coupes et des vêtements provocants. Dans les plis, les coutures, les zips, le cuir, leurs

souvenirs devenaient des fétiches occidentaux de l'échec du rêve communiste.

Erki était réservé, cheveux raides blond-roux soigneusement séparés au milieu, plaqués jusqu'au niveau de la mâchoire puis rangés derrière les oreilles. Un lobe était orné d'un épais anneau de métal, l'autre d'un clou d'oreille. Sa lèvre inférieure dépassait un peu en raison de son menton prognathe. Il portait, rentré dans un pantalon taille haute, un sweat à capuche orange dont les manches exagérément longues pendouillaient au-delà de ses mains, le tout serré d'un ceinturon en cuir clouté.

*

« Et je vous présente Jana. » Aimée posa sa main sur le dos de Jana avant de la faire glisser autour de sa taille.

*

« *Ot kuda tih ?* demanda platement Erki dans un russe avec un léger accent.

— *Iz Czeskaya Republika*, répondit Jana en russe, avant de poursuivre en français : Mais j'habite ici, maintenant.

— Jana parle six langues », précisa Aimée.

Erki hochâ la tête et sourit.

« Les talents linguistiques des EB, ajouta-t-il. Est-ce qu'on peut vous offrir à boire ? »

*

Après leur avoir servi du vin rouge dans des gobelets en plastique, Erki disparut parmi une foule d'amis plus stylés les uns que les autres, mais il n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil à Jana, comme si, à travers la pièce, une étrange complicité les liait.

Comme d'autres personnes encore arrivaient à la fête, Aimée et Jana se retrouvèrent dans le couloir. Des gens faisaient la queue devant les toilettes, d'autres fumaient à la fenêtre. Aimée prit la taille de Jana, puis la tira vers elle. Jana se pencha vers Aimée et déposa un baiser sur son cou, elle sentit la fine boucle d'oreille en or frôler sa lèvre.

« Merci d'être venue ici avec moi. »

*

Jana était aux toilettes lorsque la sonnette retentit une fois, puis quatre fois de suite comme si quelqu'un tentait de perforer la sonnette. Aimée était appuyée contre un mur dans l'entrée, sirotant son vin, attendant que Jana revienne. En regardant autour d'elle, elle croisa le regard d'Olivier qui lui sourit avec gratitude, la lèvre froncée par l'alcool.

La sonnette pétarada trois fois de plus.

« J'y vais ! » cria Aimée en se dirigeant vers la porte.

À peine Aimée avait-elle commencé à tourner la poignée que la porte s'ouvrit et la femme jaillit, manquant de trébucher.

Elle leva brusquement la tête tandis que son casque de cheveux blond platine laqués accrochait la lumière. Sur son visage hâlé, de délicates taches de rousseur éclaboussaient son nez. Son rouge à lèvres était dans les mauves et son manteau en fausse fourrure rose pâle grand ouvert.

Elle leva le regard vers Aimée et son sourire perdit progressivement de sa courbure.

« Oh ! » s'exclama Claire à la porte.

*

Claire fit un pas de plus, Aimée hésita avant de bouger. Derrière Claire, une femme la poussait pour l'encourager à entrer. Longues jambes, ample pantalon de combat à l'épaisse ceinture et grandes poches sur les genoux, bomber oversize couleur mastic porté ouvert avec, en dessous, rentré dans le pantalon, un haut moulant à col roulé en résille rouge sous lequel on pouvait voir les angles saillants des plis et coutures de son soutien-gorge en patchwork de cuir. Autour du cou, une chaîne en or avec, au milieu, non pas l'habituel prénom, mais les mots SUCK IT. Son crâne était rasé, recouvert d'une fine ombre de repousse noire, son visage pâle, yeux noirs, regard intense, sourcils arc-boutés, rouge à lèvres aussi vif qu'un néon.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et Jana apparut. Son regard se posa instantanément sur la paire de sourcils et les pupilles endurcies. Les deux femmes restèrent immobiles, regards empoignés. Puis la femme ouvrit sa bouche rouge feu et hurla d'une voix éraillée : « Janinka ! »

*

Zorka se fraya un chemin à travers les convives vers Jana, tandis que Claire se fraya un chemin derrière Zorka, et qu'Aimée se fraya un chemin s'éloignant de Claire dans un arc de cercle qui la ramena à Jana.

*

« *Jste nezmeřnili...* ! lança Zorka à Jana. Tu n'as pas changé !

— Tu la connais ? demanda Claire à Zorka, mais Aimée crut qu'elle s'adressait à elle.

— Oui, elle est avec moi », répondit Aimée.

Zorka se tourna alors vers Aimée et plissa les yeux. Elle ouvrit la bouche et commença à parler en français avec un accent.

« C'est complètement fou, s'exclama-t-elle en s'adressant à Aimée, on a grandi ensemble. À Prague. Comment tu connais – c'est quoi déjà ton nom ?

— Je ne te l'ai pas encore dit. C'est Aimée.

— Enchantée, Aimée, s'exclama alors Zorka en faisant une petite révérence, sourire huileux aux lèvres, avant de se tourner vers Claire et tenter de lire l'expression sur son visage. Quoi ? Ne me dis pas que c'est ton ex ! »

Claire lança un regard cinglant à Zorka.

« Non, je... eh bien, je travaillais autrefois... avec sa... femme, son épouse, répondit-elle prudemment.

— Épouse ? s'écria Zorka. Sans blague ? Sérieux ? Merde alors ! Alors là, on est en plein ^{xxi}e siècle ! Des gouines qui se marient ! Tu crois qu'on aurait pu imaginer ça à l'époque, Janka ? Mais... Attends, attends une seconde là, alors ça veut dire que... Janka, c'est ta copine ? T'es goudou aussi ?? »

Aimée se sentit rougir, mais Jana ne se laissa pas démonter, elle était concentrée, intouchable.

« Ouais, je suis une gouine aussi, Zorka », dit-elle d'un ton détaché.

Zorka envoya une pichenette dans le haut de son bras puis leva un pouce en signe d'approbation.

« Gouine-o-rama ! » lança Zorka à la cantonade, un large sourire sur son visage, avant d'attraper le bras d'une fille coiffée de deux épaisses tresses qui passait par là. La fille se retourna, et Zorka posa son regard sur ses

lèvres nues, ses larges pupilles en médaillon kaki, et l'anneau doré qui perçait son nez.

« Hé, t'es une gouine toi aussi ? l'apostropha-t-elle.

— Excuse-la, elle ne sait pas se tenir », dit Claire poliment tout en parcourant du regard le torse de la fille moulé dans un justaucorps vert.

La fille haussa les épaules avant de tourner les talons. Arrivée de l'autre côté de la pièce, elle jeta un coup d'œil en direction de Zorka, qui lui sourit. La fille lui adressa un sourire miniature en retour.

*

« Écoute, chérie, je suis vraiment désolé, je ne pensais vraiment pas que Claire viendrait ! balbutia Olivier dans le couloir. Je te jure, Aimée, je savais pas ! »

*

Jana entendait Zorka parler de l'autre côté de la pièce, où toute une petite foule s'était assemblée autour d'elle et d'Erki tandis qu'elle racontait une histoire sur son grand-père hongrois et sa manière de crier : « *Lo'fasz a seggedbe !* Pine de cheval dans ton cul ! »

Elle enfilait les blagues sur la Grande Catherine, son amour des étalons et l'appareil qu'elle avait fait fabriquer pour qu'un cheval puisse la pénétrer.

« Zorka, je te vois bien en étalon noir, lâcha un homme, un Américain de petite taille au visage rondelet et lunettes carrées.

— Avec une grosse..., ajouta Oleg, un grand Russe au visage de vampire qui faisait partie du groupe, comme tu les aimes.

— Ouais, comme ça tu pourrais venir t'asseoir sur ma queue », rétorqua Zorka à Oleg. Elle jeta un coup d'œil vers Jana puis revint aussitôt à son groupe.

*

Peu importe ce que les membres de l'entourage d'Erki pensaient de Zorka, tout le monde savait que cette Tchèque délurée était sa muse. Même Claire sentait que Zorka était en train de devenir comme sacro-sainte, et quand l'attention de Zorka se portait sur elle, elle devenait brusque et sèche pour se protéger, elle avait même commencé à fréquenter une amie d'Erki,

Céline, qui avait parfois un ou deux godes dans son sac à dos pour aller en boîte, juste pour les avoir sous la main.

Une fois, toute la bande traînait dans le salon d'Olivier, c'était en début de soirée, Céline allongée sur le canapé, sa chevelure noire ondulée étalée sur les genoux de Claire. Claire lui caressant la tête tout en jetant un coup d'œil à Zorka. Zorka se curant les dents d'un ongle. Erki, un bras autour d'Olivier, fumant un joint. L'Américain joufflu, portable à la main, faisant défiler les posts Instagram. Puis Oleg avait commencé à se plaindre que c'était n'importe quoi le fait qu'on était automatiquement traité de raciste si on n'avait pas au moins un mannequin noir dans un défilé.

« Ils ont qu'à aller dans tous les villages de Russie, poursuit Oleg en regardant Zorka... et en mettre un dans chacun. »

D'une chiquenaude, Zorka décocha une petite boulette de la nourriture coincée entre ses dents.

« Je t'ai déjà dit d'éviter de dire ce genre de putain de connerie, lança-t-elle.

— Dis donc, bébé fait ses dents », rétorqua Oleg en allant pour tripoter sa joue, mais Zorka lui claqua la main.

Il y eut un moment de silence propice au changement de sujet mais Oleg reprit de plus belle, soucieux de ne pas en rester là.

« T'as passé trop de temps aux States, Zorichka, tu te mets à saigner dans ta culotte chaque fois que t'entends un mot pas comme il faut. »

Zorka se raidit, mais Erki lança sa jambe entre les deux, vers l'épaule d'Oleg.

« Chut... j'essaie de me détendre.

— Ouais, moi aussi, t'inquiète, dit Oleg en remontant la ceinture de son pantalon. J'dis juste que Zorichka se prend pour une Amal Clooney façon gouine, genre qui se la pète avec ses droits humains... »

La réplique fit sourire Erki et glousser l'Américain plongé dans son écran de téléphone.

« Quand la réalité est..., poursuivit Oleg. Oh là, attends une seconde, miss, ne fais pas ta chieuse, moi aussi tu sais, on sort tous les deux du trou du cul soviétique. Et maintenant on se retrouve avec tous ces "Européens" sophistiqués et tous ces "Américains" sophistiqués avec leurs jolis noms, leurs jolis nez, leurs joues toutes roses... (Oleg se pencha vers l'Américain et commença à lui tripoter les joues.) Aah, t'es tellement mignon, mon p'tit cœur adoré du monde libre, s'amusa Oleg d'une voix affectée.

— Hé, ça chatouille, fit l'Américain qui se tortillait jusqu'à ce qu'Oleg arrête.

— Teeellllement mignons, surtout quand ils font les fiers avec leurs valeurs démocratiques, égalité des droits, leurs politiques justes, sauveurs de notre civilisation – aawwhhh, ça me donne juste envie de malaxer leurs petits culs qui sentent bon le savon ! »

Il tenta d'agripper un peu de la panse de l'Américain qui dépassait au-dessus de sa ceinture.

« Hé, arrête ! N'importe quoi. Je ne sens pas le savon.

— Que tu crois..., gloussa Claire.

— T'inquiète, j'aime bien l'odeur du bébé propre, continua Oleg, juste, tu peux clarifier pour moi une chose que je ne comprends pas, et c'est peut-être parce que je n'ai pas grandi entouré de toutes ces différentes marques de céréales, chaînes de télé et tout ça, mais, genre : si vous avez si peur de la dictature, pourquoi vous passez votre temps à dire aux gens ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire, ce qu'ils ont le droit ou non de dire... à vous angoisser à l'idée que tout, tout le temps, doit être équitable... ? Genre, en Amérique (il se mit alors à glousser), à chaque fois que je me fais un Blanc, faudrait aussi que je me fasse un Noir ? »

Céline pouffa de rire dans sa cigarette mais s'arrêta net lorsque Zorka délogea le couteau à cran d'arrêt attaché à sa cheville et bondit sur Oleg. Il se releva d'un bond, suivi par Zorka, et intercepta la main qui serrait le fin serpent gravé sur le manche en métal, figeant la pointe de la lame à quelques millimètres de son nez crochu.

Claire lâcha la mèche de cheveux qu'elle tenait entre ses doigts. Erki se redressa. Au sol, un déclic retentit et tout le monde baissa les yeux : à côté des pieds d'Oleg, l'Américain agitant son téléphone.

« Ah putain, géniale la photo ! jubila-t-il.

— Montre, fit Erki en tendant la main.

— Zorka, tu déchires carrément sur la photo ! Sérieux ! » continua l'Américain en tendant son portable.

Erki examina la photo. Elle était prise en contre-plongée : Zorka, biceps gonflé, regard intense, menaçait d'un couteau quelqu'un dont le visage était caché par la lame.

« Tu sais quoi, lança Erki à Olivier, on pourrait louer une maison, mettre un peu le bordel, et juste faire des prises de vue de Zorka en train de brandir une lame vers quelqu'un, n'importe qui. Exactement comme là, avec ce

même angle. (Puis Erki se leva d'un coup.) Tu sais quoi ? En vrai de vrai, c'est juste parfait.

— Trop cool ! » ajouta l'Américain.

Erki rendit son portable à l'Américain en lui ordonnant, sur un ton on ne peut plus sérieux : « Envoie-moi cette photo tout de suite et efface-la de ton téléphone. T'as pas fait le couillon en la postant déjà, dis-moi ?

— Non, je viens juste de la prendre ! Regarde, je te l'envoie à l'instant. »

Erki s'approcha de Zorka, prit doucement son poignet et attendit ainsi qu'elle referme son couteau. Était-elle sortie de cette histoire vainqueur ou vaincue, elle ne savait pas très bien. Erki l'embrassa sur la joue, puis se laissa retomber à côté d'Olivier et posa son bras sur sa cuisse.

*

Jana vit que Zorka allait discrètement dans la cuisine ; elle s'excusa auprès d'Aimée en disant qu'elle revenait tout de suite.

*

« Je voulais t'écrire, tu sais... », commença Zorka.

Appuyée contre l'évier, elle versait de la vodka dans son verre.

« Ah ouais ?

— Je veux dire, je savais que tu étais à Paris, ton frère me l'avait dit.

— Ah.

— J'ai appelé et ta mère m'a raccroché au nez, évidemment. Et ensuite j'ai demandé à un ami de trouver le numéro de ton frangin. Il n'a jamais voulu décrocher, alors je l'ai texté pour lui dire que c'était moi et il m'a répondu que tu étais à Paris. »

Zorka expliqua comment elle avait atterri, eh oui, en Amérique, et que cela faisait maintenant deux ans qu'elle habitait à Paris. Au début, elle travaillait dans un salon de beauté, faisant des épilations à la cire. Elle avait beaucoup aimé ce boulot.

Jana se dit que c'était un travail dégradant mais ne laissa rien paraître.

Zorka hissa un grand sourire bordé de rouge sur son visage et fixa Jana du regard.

« Bref, et maintenant, disons que je fais un peu de tout.

— Un peu de tout ?

— Je veux dire, Erki me demande de poser pour ses trucs, et ça prend vraiment de l'envergure. Janka, en fait, ça devient un truc de dingue. L'argent que je gagne, juste pour porter des vêtements ! Tu parles d'une vache capitaliste !

— Qui traie qui ? marmonna Jana.

— Ah, Janka. Dis pas ça. »

Jana leva les yeux et fixa Zorka.

« Félicitations, Zorka, tout a l'air de rouler pour toi, dit-elle sans conviction.

— Dis donc ! T'es fâchée ou quoi ? »

Jana se concentra sur son gobelet et but une gorgée avant de demander : « Comment va ta mère ? »

Zorka éclata de rire, mais d'un rire qui n'en était que le souvenir, tandis que Jana examinait son visage.

« Ne me regarde pas comme ça, Janka, tu sais que je prends toujours à cœur ta manière de me regarder.

— Comment veux-tu que je te regarde ?

— Merde, Jana, je suis sérieuse.

— Sérieuse à propos de quoi ?

— Du fait que... que... C'est bon, j'ai pigé, pas besoin d'être un génie comme toi pour comprendre que t'es super en rogne contre moi ! »

Claire fit irruption, son manteau rose sur les épaules, tendant d'une main à Zorka le blouson couleur mastic tout en poursuivant une conversation au téléphone qu'elle tenait de l'autre.

« Allez, le Uber est là. »

Zorka prit son vêtement des mains de Claire.

« Oui, j'arrive.

— Je t'attends en bas », l'informa Claire avant de plaquer à nouveau le téléphone à son oreille.

Zorka resta un moment sans bouger, blouson à la main. Elle se mordit l'intérieur de la joue puis lâcha prise.

« En fait, merde, j'ai pas vraiment envie d'aller en club mais on a promis de faire un saut pour saluer des potes, alors...

— C'est ta meuf ? demanda Jana.

— Claire ? Ha, non, elle est genre... ma meilleure amie, je veux dire, parfois on... on s'amuse un peu, mais non, Claire et moi on est juste... comme... des potes, tu vois. »

Sur ce, elle commença à enfiler son bomber, une manche à la fois, puis elle regarda à nouveau Jana.

« Bref, même si tu es en colère contre moi, j'ai trouvé vraiment sympa de te voir Jana... »

Jana avala sa salive, se préparant pour une phrase solide, brique après brique, mais lorsque ses lèvres s'entrouvrirent, sa voix n'était plus qu'une brise, une robe de coton, un rayon de soleil.

« ... moi aussi... », répondit-elle.

Zorka fit durer son regard sur Jana et Jana l'observait en ayant l'impression que Zorka devenait de plus en plus grande, toujours plus grande, alors qu'elle, elle rapetissait dans le passé.

Zorka renifla.

« Bon... », fit-elle avant de commencer à hocher la tête. Elle remonta sa capuche sur la tête, avança vers la porte, puis s'arrêta, une main plaquée au mur. Elle se retourna pour faire face à Jana, sa capuche retomba en arrière, elle leva un bras à hauteur d'épaule puis l'autre au niveau du ventre, ferma les yeux et commença à émettre des bruits stridents tandis qu'elle jouait de la guitare invisible.

« Agnes Dei and the Jans ! » cria Zorka.

Elle balançait sa capuche sur son crâne rasé d'un mouvement d'épaule, tourna les talons et s'en alla.

*

Les bruits de la fête s'entrechoquaient mais dans la cuisine c'était un triste spectacle, une sorte de nature morte moderne : une colonne de gobelets en plastique blanc, des capsules éparpillées le ventre en l'air, des bouteilles aux étiquettes mouillées par la condensation, des quartiers de citrons verts écrasés dans l'évier, et Jana, le dos appuyé contre le plan de travail, fixant les placards d'un regard vide de lapin.

Elle cligna des yeux dans le calme, saisit son gobelet qu'elle avait rempli à nouveau et rejoignit la fête.

*

Il lui semblait que des mois, des années s'étaient écoulés depuis que Zorka et Claire avaient quitté la soirée. Jana fumait à la fenêtre, une main légère posée sur le genou d'Aimée qui lui racontait une histoire drôle au

sujet du Dr Coste au travail, lorsque Erki tapota Jana sur l'épaule. Quand elle se retourna, il lui tendit son téléphone. Elle vit qu'un message s'affichait sur l'écran.

« C'est pour toi », lui dit Erki.

Jana lut la conversation entre Erki et Zorka.

<ELLE EST ENCORE LÀ ?>

<Ouais>

<DIS-LUI DE VENIR>

<Toi-même>

<FAIS PAS TA PUTE ERKI>

< ;)>

<ALORS PASSE-LUI TON TÉL PUTAIN>

<À tes ordres>

Elle fit défiler plus bas.

<JANINKA, C MOI>

<POJD SEM> *Viens ici.*

<JUSTE UN PEU>

<STP>

<J'ENVOIE UN UBER>

Il n'y avait pas d'autres textos après.

Jana toucha l'écran et commença à répondre.

<Peux pas venir. Suis à la soirée.>

<BAH, JE SAIS. JANKA STP>

<Je suis avec des gens>

<VIENS AVEC ELLE, WTF. JUSTE VIENS>

Elle regarda Aimée, puis le téléphone à nouveau. Erki, à côté d'elle, l'observait. Les bulles bleues se multipliaient à toute vitesse.

<JANKA OK J'AI MERDÉ>

<JE PENSE À TOI GENRE TOUT LE TEMPS>

<PCQ TU ME MANQUES>

<JANA>

<S'IL TE PLAÎT>

<MA MAMKA EST MORTE>

<S'il te plaît, Jana, j'ai dit à tellement de gens d'aller se faire foutre dans ma vie. S'il te plaît, ne m'oblige pas à te le dire à toi>

*

C'était dans l'entrée de l'appartement d'Erki, Jana avait enfilé son manteau, Aimée avait une main posée sur le cadre de la porte, et la conversation peinait à trouver sa forme, tandis que leurs yeux faisaient des allers-retours entre leurs pieds, leurs mains, leurs lèvres. *On se voit plus tard, OK ?* proposa Jana. *Plus tard ?* s'étonna Aimée, avec une incrédulité qui parut trop exubérante pour un seul soir. *Oui, plus tard. Je peux ?* Les mots faisaient pivoter leurs corps lourds d'un côté puis de l'autre. *Plus tard, chez moi ?* demanda Aimée, sa voix comme émoussée par sa question. *Ce serait OK pour toi ?* répliqua Jana qui sentait son pouce se tordre dans sa paume de main, son bras se raidir, son poids se déplacer d'un pied sur l'autre. *Parce que là il faut que j'y aille et que je voie cette amie*, expliqua-t-elle une fois de plus.

Le fait de s'attarder sur les paroles de l'autre apportait une forme d'apaisement, là, devant la porte d'entrée, même si cela n'était d'aucune utilité puisqu'il n'y avait rien de plus à comprendre : l'information avait été transmise et le Uber attendait en bas, pourtant elles répétaient les mots l'une de l'autre comme si elles pouvaient s'approprier quelque chose de l'autre, quelque chose qu'elles pourraient, chacune, garder pour elles. À cet instant, l'envie impérieuse de conserver un peu de l'autre les submergea, car elle est grande l'incrédulité lorsque le jour bascule sur lui-même et que l'on perçoit sa vie entière dans des mots dont il faut se défaire, là, sur le seuil d'une porte.

« Appelle-moi, alors, quand tu seras sur le point de partir », lui demanda Aimée avant de la tirer à elle en lui empoignant la mâchoire et d'approcher ses lèvres des siennes. L'ampoule du couloir vacilla un court instant.

Jana, des pas qui s'éloignent dans l'escalier.

Aimée, des doigts qui relâchent lentement la poignée d'une porte close.

*

Zorka attendait sur le trottoir devant le club, immense sourire rouge. Elle était vêtue de son bomber couleur mastic ouvert. Dessous, elle ne portait plus que le soutien-gorge en cuir, aplati sur sa petite poitrine, collier SUCK IT en or autour du cou, son ventre blanc dénudé hérissé de chair de poule dans le froid, pantalon de combat lâche autour de ses hanches étroites, la ceinture élastiquée de sa culotte Calvin Klein visible, et les manches de son col roulé en résille rouge nouées au niveau de l'entrejambe. Jana se sentit mal à l'aise en songeant à ce qu'elle portait sous son long manteau en poil de chameau : un pantalon bleu marine soigneusement repassé et son chemisier crème avec ce rien de col, dont un seul bouton était défait.

Zorka prit la main de Jana sans mot dire et la tira au-devant de la file d'attente. Elle jeta un regard entendu au videur, il opina de la tête, et les deux femmes entrèrent.

*

À l'intérieur, les basses de la musique en provenance des diverses salles, sur les côtés et en sous-sol, martelaient l'air, tandis que des gens vêtus de leurs gros manteaux d'hiver se frayaient difficilement un chemin pour les atteindre : cabans poilus en faux léopard portés mi-biceps telles des ailes en fourrure estropiées, longs manteaux vert militaire avec des épaules de bossu et des revers raides et saillants comme des écailles, doudounes bouffies couleur neige à l'épaisse capuche projetant des ombres bicéphales, casquettes de sport sur des cheveux filasses semblables à des becs surdimensionnés, pulls tricotés dans de grosses laines aux manches interminables pendouillant comme un excès de chair. Loupiotes jaune torride suspendues aux moulures alambiquées du plafond, et, au-delà, rais tubulaires à la lueur humide depuis la piste de danse.

Zorka guida Jana le long d'un cordon en velours rouge qui scindait le passage en deux, vers le vestiaire, vers la salle principale. Après avoir déposé son manteau, Jana marqua un temps d'arrêt et leva le regard vers Zorka.

« J'espère que ça va ce que je porte, pour ici... »

Zorka éclata de rire.

« Jana, tu as toujours l'air d'une rebelle, même quand tes habits sont complètement nazes. »

Zorka lui sourit en la taquinant d'un doigt dans les côtes jusqu'à ce que Jana affiche, elle aussi, un rictus.

*

Le couloir était tapissé de miroirs qui flashaient à chaque changement de lumière, mâchant les visages réfléchis.

Il y avait un flot constant, serré, de gens qui tentaient de circuler, et Jana rentra les épaules pour éviter de se faire bousculer. Elles pénétrèrent enfin dans un vaste espace : échafaudage d'anges à la poitrine nue fixé aux vieux murs, gens attroupés au comptoir du bar sur un côté et, au fond, la DJ, menton collé au cou, mains plaquées sur son casque, visage tour à tour blanc, jaune, vert, bleu. Jana sentit une éclaboussure sur son bras. C'était tellement glacé qu'elle crut à une brûlure. Elle tressaillit et leva les yeux. Une fille croisa son regard, une grande brune, le cheveu triste, gras, raie au milieu, mèches colées aux tempes, un long cou au-dessus d'un sweat-shirt oversize rayé mauve et rouge avec, sur la poitrine, la tête de Mickey Mouse dans un écusson délavé.

Zorka se retourna et comprit que la fille venait de renverser son verre sur Jana.

« Putain, tu peux pas faire gaffe ? »

La fille haussa une épaule.

Zorka s'élança vers la fille et lui asséna un coup rapide dans le haut de la poitrine qui la fit chanceler et renverser le reste de sa boisson sur son sweat.

Puis elle reprit la main de Jana dans la sienne et la tira derrière elle ; les deux femmes s'enfoncèrent plus avant dans la foule.

Lorsqu'elles atteignirent le comptoir du bar, Zorka se faufila entre deux gars, puis, se penchant en arrière vers Jana, elle lui demanda ce qu'elle voulait boire en criant par-dessus la musique.

« La même chose que toi », répondit Jana.

Le sourire de Zorka s'élargit.

Leurs verres contenaient un liquide pétillant couleur cuivre. Jana trempa ses lèvres, le cocktail avait le goût à la fois d'une étincelle de métal et d'aiguilles de pin, comme s'il venait forcément d'une plante qui ne poussait que sous la neige.

« C'est quoi ? demanda Jana.

— Ouais, c'est un peu dégueu, désolée, répondit Zorka, mais après, on se sent tellement bien ! »

Elles avancèrent vers un mur longé d'un rebord à hauteur d'épaule sur lequel elles posèrent leur verre.

« C'était dans ses nichons, commença Zorka sans quitter sa boisson des yeux. Mamka, je veux dire.

— Genre un cancer ?

— Ouais. »

Zorka regarda au-dessus de la mer de têtes et pinça les lèvres. Elle répéta « Ouais » et laissa ses lèvres devenir molles.

« Je n'en savais absolument rien, Zorka, je suis vraiment désolée...

— Personne ne savait rien jusqu'à la fin, et ensuite c'était trop tard pour savoir. Elle l'a caché, tu vois ? Et le truc drôle, tu sais, c'est que ça s'est passé quand je suis venue lui rendre visite – après toutes ces années. Je te jure, quand je me suis barrée, je pensais vraiment ne jamais revoir Mamka, mais mon oncle Gejza m'a persuadée de retourner la voir. Il m'a dit un truc du genre, tout était pardonné. C'est lui qui m'a acheté le billet. Je ne pigeais pas pourquoi il était si généreux, jusqu'à ce que je voie Mamka en chair et en os. Elle ne voulait pas consulter de docteur, et on ne peut pas dire qu'elle était ravie de me voir. Elle n'arrêtait pas de m'éloigner d'elle en giflant l'air, en disant non, non, non, non. Et puis sa maladie s'est soudain aggravée, elle allait très mal. On l'a emmenée à l'hôpital mais c'était comme traîner un chat dans une bassine d'eau. Mon oncle, qui d'habitude est si gentil et si doux, a tapé du poing sur la table sur ce coup-là. Mamka était si faible, un poulet désossé, mais ça l'a pas empêchée de faire un scandale, elle refusait que les docteurs la touchent – tu te rappelles ses crises de colère ?

— Oui, je m'en souviens. Grandioses, répondit Jana d'un ton grave.

— Ouais, soupira Zorka, c'était la championne. (Elle froissa son nez.) Ouais. Et puis merde. Je détestais cette putain de folle dingue. Je la détestais tellement, et j'ai détesté mon père d'être mort si tôt, de m'avoir laissée avec elle, et je me détestais moi, parce qu'elle était en moi, ses gènes, sa méchanceté, et je n'arrête pas de me demander quand je vais perdre la boule comme elle...

— Tu ne vas pas perdre la boule, Zorka. Tu es juste en feu, tu sais. »

Jana s'aperçut que son verre était presque vide et aspira bruyamment le fond avec sa paille. Elle sentait peu à peu fondre la cloison entre ses pensées et leur articulation, et tout se transformer en geste fluide.

« Tu es un ange déchu dont les ailes brûlent... », poursuivit Jana.

Zorka se mit à rire.

« Tu vois ! Janka est de retour !

— J'ai toujours été là. C'est toi qui es tombée par-dessus le bord de la terre, tu te souviens ? Et tu ne m'as jamais demandé, au fait.

— Demandé quoi ?

— Si je voulais venir avec toi.

— Tu rigoles ? Venir avec moi où ?

— N'importe où, là où tu allais. Je ne sais pas, tu aurais pu me demander !

— J'allais nulle part, Janka ! C'est toi qui allais quelque part... »

Jana sentit ses yeux papillonner et la musique pulser dans sa gorge. Elle songea aux pieds de la table de cuisine, au rasoir de son père, au rouleau de billets, à la Vltava, à Vilèm, aux piles de livres, à la fourrure en feu, aux trois gouttes de sang.

« Tu étais mon avenir, Zorka », bafouilla-t-elle.

Zorka posa ses mains sur les épaules de Jana.

Les yeux de Jana se fermaient tandis qu'elle haussait les épaules.

« C'était il y a longtemps... »

Elle continua de regarder les souvenirs défiler dans sa tête, la couleur des pulls qu'elles portaient, le cri de sa mamka, les bleus sur la peau de Zorka, le ciel tandis qu'il avançait comme des secrets au-dessus d'elles.

Jana ferma les paupières et les serra jusqu'à ce que des taches de lumière explosent dans l'obscurité de ses pupilles.

La chute de neige. Sa langue. Deux doigts écartés. Le dessus de sa tête noir de geai, ses yeux sombres, son rire si particulier, ses phalanges contre son sternum...

Zorka secouait Jana par les épaules. « Hé, t'endors pas ! »

Jana ouvrit les yeux.

« Allez, on va te chercher un autre verre. » Zorka souriait comme une lampe torche dans la forêt.

Zorka revint du bar avec deux shots de liquide bleu. Elle en tendit un à Jana.

« C'est quoi ? »

— Le goût est naze, mais c'est l'extase », répondit Zorka qui leva le petit verre et trinqua avec Jana, puis elles avalèrent le breuvage cul sec. Jana s'ébroua et serra les paupières tandis que descendait le liquide. Quand elle les rouvrit, Zorka lui tendait un nouveau verre de liquide cuivré et pétillant.

Derrière elles, des gens poussaient pour atteindre le comptoir. Par-dessus l'épaule de Jana, un bras passa en force, sur la main un tatouage étrange, bleu et rouge, Spiderman le bras tendu pour répandre sa toile. Lorsque Jana se retourna, elle vit une fille, cheveux courts, salopette ample bleue et blanche, une des bretelles défaite pendante et, brodé sur le ventre, un petit Bugs Bunny levant un pouce de satisfaction.

Jana croisa le regard de la fille, laquelle crut comprendre un signe et déroula sa lèvre inférieure, révélant, cousues dans la chair, des lettres en majuscule qui épelaient J A N A.

La fille lâcha sa lèvre qui se remit en place. Zorka tira sur la manche de Jana.

« Allez, viens. »

Elles descendirent et se frayèrent un chemin à travers la piste de danse, Zorka tirant Jana pour qu'elle avance, s'efforçant d'atteindre une femme, tête en arrière, décolleté sur lequel ricochait la lumière, vêtue d'un tee-shirt blanc moulant, tissu tendu sur un des tétons percés. La femme baissa la tête, cheveux blonds enduits de gel étincelant comme un casque, croisa le regard de Jana et sourit.

« Hello toi », fit Claire.

Elle tendit les mains et toucha le bas du visage de Jana comme si elle avait du mal à voir où il se trouvait, puis elle s'approcha et embrassa tendrement les deux coins de sa bouche.

« Je suis *tellement* contente de te voir... ! » dit-elle d'une voix traînante.

Jana recula et se tourna vers Zorka.

« Je croyais que c'était juste nous deux. »

— Nahn, c'est cool, te fais pas de bile, cria Zorka en tchèque, elle est high de chez high, c'est comme si elle était pas là. »

Claire ferma les yeux, balança sa tête en arrière et commença à tortiller son corps parmi les inconnus autour d'elle. Zorka se mit à gesticuler furieusement des épaules au rythme de la musique, tout en jetant des

regards dans la direction de Jana. Jana ne savait pas très bien comment s'y prendre pour danser sur ce rythme techno : devait-elle bouger les hanches, ou juste balancer la tête un peu ? Mais quand elle regarda son corps, elle s'aperçut qu'elle dansait déjà, comme une puissante hélice.

« T'es devenue vachement sexy, Jana ! » lui cria Zorka.

*

Jana sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Elle le sortit et plissa les yeux pour tenter de faire le point sur l'écran, déchiffrant difficilement le nom qui s'affichait, *Milena*. Ses doigts tatonnèrent maladroitement pour refuser l'appel, et elle remit son téléphone dans la poche.

Des corps à côté d'elle levaient les bras en l'air à présent, agitant leurs doigts comme s'ils pinçaient les notes électroniques de la musique. La basse était devenue plus lourde, les rythmes synthétiques picotaient dans l'air. Jana eut l'impression d'être un arbre numérique sur lequel poussaient des branches. Se retournant pour voir Zorka, elle l'aperçut en train d'embrasser Claire. Les deux femmes se frottaient l'une contre l'autre avec force, comme si Claire avait voulu se fondre dans le pantalon de Zorka.

« Hé ! s'indigna Jana. Dis-moi franchement, t'es là à sauter sur toutes les filles comme une biche en chaleur dans les bois, ou quoi ? »

Mais Zorka ne l'entendait pas, et continuait d'écraser son bassin contre celui de Claire.

« Hé ! s'écria à nouveau Jana, en tirant sur le bras de Zorka, laquelle s'écarta de Claire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis pas une de ces meufs frigides, tu sais ! lança Jana.

— Ouais, je sais, opina Zorka. Je te calcule, t'inquiète. »

Alors que Jana était sur le point de répondre, Claire surgit entre les deux femmes, corps ondulant vers Zorka.

« Salut Zebra ! Pourquoi t'étais partie, dis ? »

*

Zorka se laissa emporter par Claire. Elle lança à Jana un haussement d'épaules nonchalant, puis elle bascula ses hanches vers l'avant et se mit à pilonner le corps de Claire avec son bassin.

Au moment où Jana tournait les talons, elle sentit une main sur son épaule. Le crâne dégarni de l'homme brillait par à-coups sous les projecteurs, tandis que le reste de son corps se tenait maladroitement dans son costume. Il tendait un téléphone.

« Vous avez perdu ceci, mademoiselle. »

Jana regarda l'homme en plissant les yeux puis baissa le regard sur le téléphone dans sa main. Elle le prit pour le glisser dans sa poche de pantalon. Lorsqu'elle leva à nouveau les yeux, des corps en mouvement se balançaient en cadence comme des arbres dans un ouragan, et l'homme avait disparu.

*

Ouais, donc, Janka, aux States ils m'ont obligée à aller voir un psy, et ces gens-là, je te jure, ils ont un pouvoir magique pour de vrai, je suis entrée, genre pour en découdre, genre « Va te faire foutre connasse », mais elle m'a comme apprivoisée, je te jure, je me suis enroulée sur moi-même comme un bébé serpent, et voilà que je lui ai tout raconté sur toi en fait, mon amie Jana par-ci, mon amie Jana par-là... Au bout d'un moment, elle a dit : « Elle est où votre amie Jana en ce moment ? » J'ai dit : « J'sais pas, elle est probablement la présidente d'un pays au moment où je vous parle. » Elle a dit : « J'ai l'impression que votre amie Jana compte beaucoup pour vous. » J'ai répondu : « Tu crois ? »

Plus tard, elle m'a demandé si je t'aimais. Merde, je me suis dit. C'est quoi cette putain de question ? Et puis elle m'a dit de prendre mon temps et d'y réfléchir. J'étais genre, OK, tu sais quoi, c'est exactement ce que je vais faire. Je veux dire, merde quoi, qui pose des questions comme ça à un inconnu, putain, hé miss la psy, là, tu me connais pas toi, sérieux, du coup, ouais, laisse-moi réfléchir, merde. Et alors, oui, j'y ai beaucoup réfléchi. Genre, je suis allée dans mon cœur et tout, et je t'y ai cherchée.

Merde, Janka, mon cœur était tout crade et vide et dégoûtant, il sentait même bizarre, pas étonnant que j'aille pas trop souvent y voir. J'ai fait le tour, genre, Jana... oh hé, Jana, c'est moi ! T'es là ? J'ai dit à la psy que je ne savais pas quoi dire. J'ai dit, elle est nulle part dans mon cœur, mon amie Jana. Cela dit, y a personne d'autre non plus. Qui voudrait y foutre les pieds ? C'est même pas un cœur, Jana, c'est juste un trou du cul bien

moite, pardon pour l'image, alors comment j'suis supposée inviter quiconque à entrer dans un endroit pareil ? !

La psy m'a dit que notre anus est en réalité un muscle important, exactement comme notre cœur, et que toutes les parties du corps, de l'esprit et de l'âme peuvent nous aider à exercer l'amour, un peu comme quand on pratique un sport.

J'ai toujours détesté le sport. C'est quoi cette foutaise, j'ai dit, je suis déjà mince, pourquoi j'ai besoin de courir dans tous les sens ? Elle m'a dit qu'elle pensait que je savais ce qu'elle avait voulu dire par là et que cela me mettait mal à l'aise, et que du coup je tournais les choses en blagues. Elle m'a aussi dit que j'avais un excellent sens de l'humour, et que je pouvais aussi m'en servir pour me dévoiler et pas toujours pour me cacher. J'ai fait, genre, putain. Je veux dire, elle n'avait pas complètement tort, là. C'était en fait super-dur avec la psy, je veux dire j'espérais un peu que ce serait une grosse conne ou tout comme, mais en fait elle était juste... je veux dire, personne ne m'avait jamais écoutée avant... j'veux dire, pas comme elle le faisait... pas comme si le temps s'arrêtait un instant et que tout ce qui me concernait, mes manières d'être, de balancer des injures et de me moquer, toutes ces choses avaient une signification, et elle, elle était en train de me retricoter en quelque sorte !

C'est comme ça que tu me voyais à l'époque, Jana ? Merde, j'sais pas, j'me suis pas aperçue de grand-chose, je crois. J'étais trop occupée à réfléchir à comment me venger de ma mère ou de M. Bolshakov ou de tous ces trous du cul qui n'arrêtaient pas de me toiser comme si j'étais une grosse merde !

Jana, ça me rend dingue de pas me souvenir. Comme si toutes ces années étaient un poing fermé, serré ; je sais pas ce que j'avais en moi... qui valait la peine...

Quand Jana ouvrit les yeux, il y avait autour d'elle un étrange cercle vide, comme si les danseurs avaient tous reculé pour dessiner entre son corps et les leurs une sorte de couloir circulaire. Elle baissa le regard et s'aperçut que cet espace n'était pas vide, mais en réalité peuplé de petits corps qui dansaient, des sortes d'enfants, âgés peut-être de six, huit ou dix ans, mais trop vieux ou trop jeunes pour leurs proportions. Leurs cheveux avaient des

longueurs différentes, comme s'ils se les étaient coupés eux-mêmes, et poisseux aussi, comme tartinés de confiture. Leurs habits étaient tout déformés, mais lorsqu'ils s'étiraient ici ou là sur les corps maigrichons, elle parvenait à isoler des logos et des patches, mais sans vraiment distinguer les couleurs ni les images, c'étaient juste des ombres qui se tordaient, se fronçaient. En revanche, elle pouvait sentir l'odeur des gamins. Rien à voir avec de la confiture. Quelque chose à la fois de sirupeux et de métallique. Jana ouvrit grand les yeux puis les plissa pour faire le point sur les corps en mouvement. Ils se tenaient la main et faisaient une ronde autour d'elle, et ils chantaient. Leurs bouches remuaient mais leurs voix étaient hachées par la musique électro. Jana considéra les têtes qui défilaient sous ses yeux, les lèvres énonçaient visiblement toutes la même phrase, encore et encore et encore, comme un manège qui tourne, et, c'est ça, c'est ça ce qu'ils chantent, et Jana toucha ses propres lèvres, parce que sa bouche chantait avec eux : « *Kde domov mu'j* ? Où est ma maison ? »

*

Lorsque Jana ouvrit les yeux, elle était en train de toucher sa bouche et Zorka, qui riait de la voir ainsi, ondulait son corps sur la musique tandis que la lumière pulsait sur sa langue et dans sa gorge. Puis Zorka inclina la tête, le sourire toujours aux lèvres, et commença à brandir avec force ses poings dans l'air au rythme des puissantes notes de basse. Jana aussi avait les bras en l'air désormais, ses mains dessinant des cercles et frôlant en cadence le haut de son crâne.

« Je la trouve cool, tu sais, beugla Zorka par-dessus la musique.

— Qui ça ? cria Jana en retour.

— Ta meuf.

— Aimée ?

— Ouais, elle a l'air cool.

— Elle *est* cool. Mais j'ai pas besoin de ton approbation, tu sais.

— Ouais, je sais, rétorqua Zorka en balançant son bassin de plus belle, marquant le rythme des pulsations électro. Je voulais juste te le dire, c'est tout.

— Message reçu, répondit Jana avant de lever les bras et de mimer avec ses doigts la pluie qui tombait de la mélodie synthétique.

— J'ai perdu mon zèbre ! hurla Claire dans la figure de Jana.

— Quoi ? » Jana lança ses bras en avant pour dévier Claire qui pivota sur elle-même.

« Ah, te voilà ! s'écria Claire en jetant ses bras autour de Zorka. Tu m'as manqué... »

Claire plia les genoux et tenta de se pendre à son cou tandis que Zorka tordait sa tête sur le côté pour pouvoir voir Jana.

« Écoute, Zorka, je vais y aller, lui lança Jana.

— Attends ! s'écria Zorka tout en se libérant de la prise de Claire, puis elle agrippa le bras de Jana : Une seconde. Tu... euh... tu veux que je t'appelle un Uber ?

— Non, ça va aller.

— Mais oui, allez, j'ai un compte Uber et dix doigts, alors...

— Alors c'est qui maintenant la lesbienne ^{xxi}^e siècle ? »

*

Jana traversait la foule à l'étage lorsqu'elle sentit une fois de plus quelqu'un l'arrêter par l'épaule.

« Jana, merde, attends une seconde ! » éructa Zorka, essoufflée.

Elle tendit la main et l'ouvrit.

« T'as oublié ton téléphone.

— Ah bon ?

— Ouais, et comment dire... pour info, j'ai mis mon numéro dedans. C'est sous DÉSOLÉE. Juste pour que tu saches. »

Jana prit l'appareil et le rangea sans sa poche.

« Donc, poursuivit Zorka, si DÉSOLÉE t'appelle un de ces jours... peut-être que tu pourrais répondre... ? »

*

Jana, dehors, s'éloignait du club, à travers les corps qui flânaient là, à fumer, à attendre quelqu'un, à réinventer la nuit, téléphone en main, textant un ex ou un rencard, observant sur l'écran le chauffeur Uber prendre la mauvaise rue pour les rejoindre. Jana titubait, marchant à moitié sur le trottoir et la chaussée, serpentant entre les gens et les flaques dans le caniveau, sa foulée inégale, comme si elle enjambait des branches.

*

Cette vibration à nouveau, contre sa hanche. Elle sortit son téléphone qui tremblait et clignotait dans sa paume. Elle lut le nom de l'appelant une fois, deux fois, *M-I-L-E-N-A*. Milena la rappelait. Jana visa le cercle vert avec son index, appuya et le nom disparut, remplacé par le passage du temps, secondes qui s'égrènent et, dans le tic-tac temporel, une voix.

Elle leva l'appareil jusqu'à son oreille.

« Allô... ? hésita Jana.

— Allô, allô ? Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends. Tu parles drôlement bien français, au fait.

— Merci...

— Je sors juste du club et je croyais que tu étais morte.

— Quoi ?

— Je pensais que tu étais morte.

— Qui ?

— Toi.

— Pardon ?

— MORTE.

— QUI ?

— TOI...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— TU N'ES PAS MORTE ?

— Qui est morte ??

— TOI ! TOI !

— MOI ?

— OUI !

— COMMENT ÇA ?

— T'ES MORTE, MILENA ! hurlait Jana dans son téléphone.

— Jana, c'est moi, *Aimée*. »

*

« Je te vois..., dit Aimée.

— Ah bon ?

— Oui, Jana, c'est toi, là, n'est-ce pas ?

— Où ça ?

— Eh bien... là, de l'autre côté de la rue, sous un lampadaire... »

Jana s'arrêta et leva la tête. La lumière du lampadaire inondait ses yeux, elle les plissa et les baissa, puis examina de l'autre côté de la rue un immeuble. Là, dans la fenêtre allumée, dans l'ouverture d'un pan de rideau tiré, une silhouette derrière la vitre.

Jana leva la main et remua les doigts en direction de la fenêtre. La main posée sur la vitre remua ses doigts en retour.

« Bon..., dit la voix d'Aimée dans le téléphone, tu veux monter ou tu préfères continuer à déambuler comme tu le fais ? »

Amy

Amy avance avec précaution une basket devant l'autre le long du mur de la maison au toit marron avec une antenne parabolique grise. Jean pattes d'éph taille basse, taches de boue sur les genoux, sweat zippé vert foncé, sac à dos bleu marine. Effleurant d'une main la pierre blême, elle contourne la maison.

Un vent soulève quelques cheveux blonds échappés de l'épaisse queue de cheval, et les souffle contre sa joue.

Le vide autour d'elle se déplace. Elle regarde derrière elle vers le chemin de terre qui s'éloigne dans l'obscurité partagée par la terre, les arbres, la nuit, le départ de l'homme.

Elle a vu l'homme partir, depuis les buissons, où elle attendait et surveillait. Costume gris, chaussures cirées et crâne luisant, d'une main calme il avait soigneusement verrouillé la porte, ne s'interrompant que pour couvrir sa bouche d'un mouchoir en soie bleu ciel lorsqu'il toussait.

Au sol, dans la terre, à la pointe de son pied, il y a une pierre. Elle la ramasse, recule et la jette vers la fenêtre aux trois barreaux de métal. La pierre cogne la vitre puis tombe sur le rebord de la fenêtre. Il n'y a aucun écho. L'obscurité émulsifie les bruits. Ses bras sont croisés sur son ventre, l'extrémité des bretelles du sac à dos pendouille le long des poches arrière de son jean.

« Dominika..., murmure-t-elle, la tête penchée en arrière, c'est moi ! »

À l'intérieur de la maison, une lourde chaîne frotte le sol, maillons qui s'entrechoquent. « C'est moi, Dominika ! »

Elle est devant la porte d'entrée à présent, large, en bois, huisserie en métal foncé. Au niveau de son nombril, la serrure en cuivre noirci est faite pour accueillir une grosse clé bulbeuse. Un fin rai de lumière filtre par le trou. Elle l'observe. Soudain, il disparaît et, à sa place, un souffle.

Le trou de la serrure semble respirer.

« Amy..., exhale le souffle par le trou de la serrure. *Oh mon Amy...*

— Dominika ? Dominika ?

— *Oh ma sexy Amy ! »*

Elle s'agenouille doucement, mains appuyées contre la porte, et approche un œil, qu'elle plisse avant de l'ouvrir, souffle chaud sur son globe oculaire. Elle plisse à nouveau l'œil.

« Mais je n'arrive pas à te voir... ! » chuchote Amy.

La chaîne se soulève puis retombe et Amy sursaute puis se stabilise en s'appuyant à la porte et regarde à nouveau par le trou.

« Je vois... du rouge... c'est ta robe ?

— *Je l'ai mise pour toi, mon amour !*

— Je veux voir ton visage.

— *Impossible, ma beauté... chaîne pas assez longue. »*

Amy ouvre son sac à dos et sort la boîte à outils qu'elle pose à ses pieds. Elle palpe le cadre en métal, enfonçant le bout de ses doigts entre l'hubriserie métallique et la jointure en ciment.

« Mince, c'est vraiment... solide !

— *Oui, il a fait porte très robuste !*

— Il me faudrait un chalumeau ou un truc comme ça !

— *Tu as ça avec toi ?*

— Non... Tout ce que j'ai c'est... la boîte à outils de mon père, et la plupart des outils ils me les ont confisqués au contrôle de sécurité, ils m'ont demandé pourquoi j'avais besoin d'une clé à molette, d'un marteau et de plusieurs tournevis, j'ai commencé à angoisser, je savais pas quoi répondre, je leur ai dit que je voulais faire de l'art. Quel genre d'art ? m'a demandé le type du contrôle. J'ai dû improviser dans la seconde, et pour être franche, je n'y connais pas grand-chose en art, alors j'ai juste dit que je voulais construire quelque chose... comme une petite maison... pour un projet artistique, mais le type du contrôle a voulu que je donne plus d'explications, alors je lui ai dit que j'allais construire une niche de chien autour de moi-même en n'utilisant que les outils dans la boîte à outils de mon père, et que, quand les gens viendraient voir, il y aurait un panneau disant qu'ils devaient, genre, m'aboyer dessus pendant qu'ils me regardaient jusqu'à ce qu'ils en aient assez et partent. Je sais pas, j'ai juste brodé à partir de cette idée... Et ensuite j'ai arrêté de parler et le garde est resté là, à me fixer. Il m'a demandé si je faisais de l'art féministe. L'angoisse à nouveau, parce que sans être sûre, j'avais l'impression que c'était forcément une question

piège. Et je me souviens de rien de mes cours d'histoire européenne, arrgh, j'aurais dû plus écouter, parce que genre maintenant je ne savais plus si l'art féministe était interdit en Europe ou quoi. Au cas où, j'ai répondu que je ne savais pas ce qu'était l'art féministe. Il m'a regardée en levant les sourcils et il m'a dit, très bien, dans ce cas, quel genre d'art vous faites alors ? Je n'arrivais à penser qu'à toi, Dominika, j'avais peur qu'il ne me laisse pas passer, j'essayais de faire très attention, je regardais bien les expressions sur son visage, je réfléchissais à ce que je devais dire, et je sentais les larmes venir, et je retenais mon souffle pour pas qu'elles viennent, et je lui ai dit, monsieur, je veux juste fabriquer une niche en fait, pour un chien que j'aime beaucoup, monsieur, et euh, le chien habite là-bas et, euh, la raison pour laquelle j'ai la boîte à outils de mon père c'est que ma mère n'en a pas, monsieur, parce que dans mon pays la plupart des femmes ne possèdent pas de boîtes à outils encore, et euh, bien sûr, une fois que la niche sera fabriquée, je rendrai la boîte à mon père, monsieur, et moi je retournerai en Amérique avant l'expiration de mon visa de touriste de quatre-vingt-dix jours – je lui ai montré mon billet de retour, et il m'a rendu ma boîte à outils après l'avoir à moitié vidée, et j'ai pu passer le portique de sécurité...

— *Oh ma chérie ! Petite maligne que tu es ! Quel long voyage tu as fait. Et maintenant tu es là, si près de moi !*

— Mais comment je suis supposée ouvrir cette porte maintenant... ? »

Amy frappe la porte avec le plat de la main.

« Merde ! laisse-t-elle échapper.

— *Shhh... mon ange, s'il te plaît...*

— Désolée, murmure Amy, je... je ne sais pas... ce que je dois faire... je me sens tellement bête... avec cette stupide boîte à outils et... je t'aime, Dominika ! Argh, je voudrais tellement démonter cette porte et casser cette maison et tout, et on pourrait être ensemble ! Mais ils m'ont laissé que ces outils de merde et je ne peux rien faire avec ! Je ne peux même pas racler le bois sur cette putain de porte même si je le voulais, alors comment je suis supposée te libérer...

— *Embrasse-moi.*

— Quoi ?

— *Embrasse-moi mon amour.*

— Je voudrais bien ! Mais... je dois essayer de casser cette porte avant, non ?

— *Un seul baiser, s'il te plaît !*

— Euh... d'accord ! Mais... comment ??

— *Place tes lèvres devant trou où on met clé, mon ange. »*

Amy jette un coup d'œil à la serrure en cuivre noir.

« Mes lèvres ? demande-t-elle d'un ton hésitant.

— *Oui, ma Amy, ma sexy Amy !*

— Mais et s'il... revient et... et...

— *Amy, ma magnifique fille, je voudrais te tenir dans bras, toi tellement nerveuse.*

— J'ai peur, Dominika. Je... je suis coincée là, et toi tu es de l'autre côté, et lui... lui... il va revenir !

— *Sssshh... tout bien se passer. Embrasse-moi et je montre que tout bien se passer. »*

Amy jette un œil autour d'elle, toujours rien à part la forêt et le chemin solitaire. Elle retourne son regard vers la porte en bois et la serrure.

« OK... », murmure Amy.

Elle se penche doucement et pince les lèvres tandis que son visage approche du bois et que ses yeux se ferment. Le rebord de métal froid touche la peau de ses lèvres.

« *Encore approche, mon amour... »*

Elle se penche plus en avant, presse sa bouche dans le trou de la serrure cerné de cuivre, enfonce la pulpe de ses lèvres à l'intérieur de l'orifice grand comme un pouce.

« *Mon ange, viens plus près... »*

Amy appuie son visage contre la porte, tandis que le rebord en forme de clé pousse contre ses dents.

« *Plus près, plus près... »*

Son nez se tord contre le bois, le grain s'imprime dans son front.

« *Plus pr... »*, s'éteint la voix.

*

La nuit est coupée en deux par un unique cri acéré qui vient de l'intérieur de la maison.

*

Amy tombe à la renverse, les mains sur la bouche.

« Dominika... ?? » Elle se relève. « Qu'est-ce qui se passe ?? »

Un cri retentit à nouveau à l'intérieur. Amy grimace en s'éloignant de la porte. Le cri s'étire en un long hurlement tandis que la chaîne s'entrechoque frénétiquement.

« Au s... au s... au secours... », bégaye Amy qui s'éloigne en chancelant et trébuchant.

Sa respiration bat plus fort que son cœur. Le hurlement, un déchirement de voix tapissée de sang, traverse les murs de la maison. Amy se tourne vers la forêt, va pour courir, s'arrête net à peine sa basket touche le sol.

Sur le chemin de terre solitaire qui mène à la forêt, l'homme avance. Il marche de manière calme et déterminée vers la maison. Il la regarde, ses yeux sont braqués sur elle, pourtant son corps ne cesse de clignoter, bizarrement, tandis qu'il avance, comme s'il était fait de chair une seconde, de données numériques la seconde suivante, cependant que ses yeux, immuables points de vision, sont dirigés sans l'ombre d'un doute sur Amy, debout, sur le seuil de la porte.

« À l'ai... à l'ai... à l'aide... aide », s'étouffe Amy, gorge qui s'étrangle.

Et toi

t'es parti

en enfer...

L'homme tend un bras vers Amy, muscles et os pulsant comme une mosaïque de pixels affolés.

« AU SECOU... SECooouuurrs !! » sifflent les poumons d'Amy.

Ses yeux se ferment, et elle serre ses paupières aussi fort que possible et plus fort encore, plus fort, jusqu'à se sentir aspirée dans ses propres pupilles.

*

Amy ne sait pas depuis combien de temps elle attend, mais elle reste immobile dans son obscurité, alors que le temps se hisse comme un ascenseur, traçant une droite parfaitement rectiligne dans le silence immaculé en elle.

*

Le mur est entièrement bleu, et dans l'angle avec le plafond, une enceinte bleue pend comme un fruit sur la croix.

Dans les bras de la femme blonde, la fille est inconsciente. Un bras autour de la taille, l'autre sous l'aisselle, elle tient la fille debout, baskets effleurant mollement le sol.

*

*J'étais une autre femme alors
Dans mon appartement près de la Madeleine...*

*

Les lumières se mettent à vaciller, une des baskets d'Amy se contracte, se fléchit, puis l'autre, les deux chaussures entrent en contact avec le sol, se stabilisent, poussent et relèvent le corps.

*

Amy redresse la tête et ouvre les yeux. Elle tient debout toute seule et Aimée retire ses bras d'autour de la fille, recule d'un pas. Amy regarde autour d'elle la clientèle apathique installée aux tables, les tabourets devant le comptoir, tous vides excepté celui du milieu sur lequel est assise la petite fille avec la casquette rose trop grande, puis la barmaid, qui soulève un sac bleu rempli de citrons pour nettoyer le comptoir en dessous avant de le reposer.

Amy penche la tête en arrière et des éclats de lumière de la boule à facettes bruinent dans ses yeux.

*

« Allez, allez, on y va..., la vieille femme avec le chouchou en velours tapote l'épaule d'Amy. Viens avec moi dans le métro. C'est l'heure de se faire un peu de monnaie. »

Amy se tourne vers la vieille femme.

« Ah, parfait, tu es venue avec une boîte à outils, poursuit la vieille femme, mon ampli s'est détaché de mon chariot, tu crois que tu pourras m'aider à le fixer ? »

Amy baisse le regard vers sa main enroulée autour de la poignée d'une boîte à outils noire.

« Je peux essayer..., répond Amy, mais ils m'ont pris la plupart des outils au contrôle de sécurité...

— Tu leur as dit que tu faisais de l'art féministe ?

Amy fait non de la tête, et des larmes coulent de ses yeux.

« Hé, mais, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu veux rentrer chez toi ? C'est ça ? »

Amy secoue la tête à nouveau, aspirant ses lèvres tremblotantes dans sa bouche.

« C'est cette musique, c'est ça ? Elle est vraiment trop triste, à mon avis, il devrait en changer, mais qui suis-je pour critiquer, cela fait des lustres que je chante les mêmes chansons larmoyantes... »

Amy s'essuie les joues puis le nez du dos de la main.

« Je ne veux pas rentrer chez moi, marmonne-t-elle, c'est juste que... je ne sais pas où aller...

— Eh bien, pour commencer, dans le métro, avec moi ! » lui lance la vieille dame en poussant le chariot avec l'ampli à travers les longs rideaux bleus.

*

Les rideaux bleus s'ouvrent et les deux techniciens roulent le lit vide vers le moniteur. Une fois le lit en place, ils se mettent à accoupler les câbles de couleur aux récepteurs, puis ils branchent la fiche principale dans la prise au sol.

Ensemble, ils retirent la protection en plastique qui entoure le cadre du lit. Autour de l'épais matelas, les panneaux sont beiges et, sur la gauche, se trouve un gros appareil en forme de boîtier.

« Hé, à quoi tu crois que ça sert, ça ? » demande le premier technicien en touchant le bec d'un gros tuyau.

L'autre technicien hausse les épaules et s'agenouille pour régler les freins des roues.

Le premier technicien glisse ses doigts autour du bec pour détacher le tuyau de l'appareil. Ses hanches commencent à onduler tandis que sa main porte le tuyau à sa bouche. Il enlace une épaule de sa main libre, ourle exagérément les lèvres et ferme les yeux.

« Hé, arrête ça ! s'exclame l'autre technicien qui s'est relevé. Ce truc vaut une fortune ! Pose ça et on y va. »

Alors que le premier technicien remet en place le tuyau, il penche la tête sur le côté et fixe d'un regard empli de regret le lit brodé d'un grand V en épais fil bleu. Une fois le bec du tuyau de retour dans son support, sa main lâche l'appareil et remonte à sa bouche. Ses lèvres posent un baiser sur ses doigts, doigts qui le libèrent vers le lit neuf, vide.

« Allez, Michel, on y va, on a encore tous les autres à brancher ! »

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Зовётся – Жизнь : Irina, Valeriy et Valentin Moskovich. Les regrettés Lev et Isabella Kantolinsky et Alexandra Burle.

Mes amours, mes ami(e)s : Rick Kinner, Vanja Hedberg, Divya Bala, Kaisa Kinnunen, Scott Cooper, Sarra Ryma, Laure Orset-Prelet, Lara Deweerdt, Tianès Montasser, Olivia Ross, Éponine Mer, Violette Chabanon, Justine Tran, Juliette Da Luz, Clio Fregoli, Manon Oriol, Jethro Massey, Stine Sampers, Grace Lavery, Amélie Rousseau, Theodore Haber, Nicholas Miloš Mestas et Anoushka, ma lumière.

Une gratitude sans fin à Dr Claire Finney.

Ce roman fut en partie écrit au cours de deux généreuses résidences, toutes deux par hasard en Écosse, où la pluie est une manne pour les écrivains : merci au Bothy Project et à Shakespeare & Co. de m'avoir envoyée au Sweeney's Bothy sur l'île d'Eigg en mai 2016, et à Sylvia Whitman, Adam Biles, Bobby Niven, et Lucy et Eddie Scott sur l'île ; merci à Cove Park, Polly Clark et Julian Forrester, de m'avoir accueillie en tant qu'artiste internationale en résidence en août 2016.

Un extrait de *Virtuoso* a été publié dans le numéro 0 du magazine *Dyke_on*, merci à Annabel Fernandes et à toute l'équipe de *Dyke_on*.

Merci à mon éditeur, Nick Sheerin, et à toute l'équipe de Serpent's Tail, Hannah Westland, Hannah Ross, Pete Dyer, Patrick Taylor, Sarah Chatwin.

À Viviane Hamy et toute la maison, je suis émue par votre soutien de mes textes hors du cadre. À Hélène Borraz, sublime la traversée que vous avez faite de l'anglais vers le français.

À Jane Finigan, mon agent, mon adepte, mon acolyte, tu me défends, tu me rassures, tu me comprends.

Enfin, un salut à tous ceux qui subvertissent avec un grand cœur, ensemble, incognito, nos transgressions lyriques.

OceanofPDF.com

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Soliloque
Un peu plus vers la gauche, mon amour
Jana
La nouvelle fille
Comme je l'ai dit, je connaissais votre amie
Zorka
Girls Only
Global Plastics
Voilà, c'est arrivé
Contente kon soit seules mtnt
Des larmes et des saints
Maison

DEUXIÈME PARTIE

Gejza et Tammie
T'es là ?
Get Ur Freak On
Je t'avais dit de pas être bizarre
C'est un secret
Frappe la gouine
Malá Narcis
La rue de Prague

TROISIÈME PARTIE

Aimée
Le bar L'Ange bleu
Dans le sang
T là ?

Quelqu'un va venir

QUATRIÈME PARTIE

La forêt

Directions

Le ciel

La robe

La soirée

Amy

Remerciements

OceanofPDF.com